

Kate Sedley

Le colporteur et la mort

grands détectives

10

18



KATE SEDLEY

LE COLPORTEUR ET LA MORT

(Death and the Chapman)

Traduit de l'anglais par Claude Bonnafont



10/18

Première partie

MAI 1471

BRISTOL

CHAPITRE PREMIER

En cet an de grâce 1522, je suis un vieil homme. J'ai vécu sous le règne de cinq rois ; six rois, si l'on compte le jeune Édouard. À ma connaissance, je suis âgé de soixante-dix ans, un âge qui, selon la Bible, est la durée du séjour terrestre de l'homme et, quand mon heure viendra, je ne serai pas affligé de partir. Les choses ne sont plus ce qu'elles étaient, comme je ne cesse de le dire à mes enfants et petits-enfants. Et, j'y pense tout à coup, comme me le disait ma mère.

« Les choses ne sont plus ce qu'elles étaient lorsque j'étais enfant », répétait-elle en maniant vigoureusement son balai, envoyant voltiger par la porte poussière et fétus de paille, comme si elle s'efforçait de balayer avec eux les façons d'être et de penser modernes.

Je me rappelle cette petite maison de Wells¹ avec autant de précision que si je l'habitais hier encore. En revanche, mon père a pour moi l'apparence d'une ombre, ce qui n'est en rien surprenant puisqu'il mourut lorsque j'avais à peine quatre ans. Tailleur de pierre de son état, il était, d'après ma mère, très estimé. Une chose est sûre : lorsqu'il décéda après avoir chu d'un échafaudage alors qu'il travaillait à la voûte de la cathédrale, l'évêque – j'ai oublié son nom mais il était le prédécesseur de Robert Stillington – paya de ses deniers une petite pension à ma mère. Je pense sincèrement que ce fut l'origine de toutes ses idées : du fait qu'elle voulut que j'eusse une instruction et que je fusse capable de lire et d'écrire. Ce

¹ Ville du Somerset, au sud de Bristol, et siège du plus petit évêché d'Angleterre. La construction de la première cathédrale anglaise du gothique primitif y débuta en 1175. (*N.d.T.*)

pour quoi elle me fit entrer comme novice chez les bénédictins de Glastonbury².

Pauvre femme, elle n'a jamais pu comprendre que je n'étais pas taillé pour la vie monastique. J'aimais le grand air. J'aimais être mon propre maître. Et je n'avais absolument pas l'oreille musicienne. Quand je chantais l'office, ma voix discordante rendait fous les autres novices et ce n'était là qu'une des nombreuses raisons pour lesquelles ils furent heureux de me voir prendre la porte. Mon excellente santé, demeurée telle jusqu'à ces dernières années, en était une autre. La plupart des moines et novices passaient une bonne partie de leur temps à l'infirmerie, surtout en hiver, alors que je ne me souviens pas y avoir séjourné une seule fois pendant mes années à Glastonbury. Et j'ai toujours eu d'excellentes dents qui ne m'ont jamais causé ni rages ni maux. J'en ai perdu deux, forcément, et quelques autres me tracassent quand le vent souffle de l'est, mais peut-on espérer mieux à soixante-dix ans ?

La vraie raison pour laquelle je quittai l'abbaye et pris la route, après la mort de ma mère, était beaucoup plus fondamentale que le ressentiment que j'inspirais à mes frères bénédictins. Elle se situait entre Dieu et moi ; et l'abbé, qui était un homme sage et tolérant, le comprit. Ce n'était pas que je doutasse de l'existence d'un autre monde, d'un au-delà. C'est simplement que je n'ai jamais pu être tout à fait certain que le christianisme détînt toutes les réponses. Souvent, en marchant parmi les chênes et les hêtres, surtout au crépuscule, j'ai fait l'expérience du pouvoir que les antiques arbres sacrés exerçaient sur l'esprit de nos ancêtres saxons. Tendues vers moi dans les ténèbres, ces vieilles ramures arthritiques et noueuses raniment la mémoire de la race. Plus souvent que je veux l'admettre, j'ai regardé craintivement derrière moi, m'attendant, contre toute raison et contre ma propre croyance, à voir surgir la silhouette de Robin Goodfellow, de Hodekin ou du terrible Homme vert³.

² Grande et riche abbaye anglaise, aujourd'hui en ruine, où subsiste la célèbre aubépine de la légende du Graal. (N.d.T.)

³ Personnages de la mythologie nordique. (N.d.T.)

Notez bien, c'est une hérésie que j'ai gardée pour moi. Je ne suis pas assez stupide pour la crier à voix haute. Surtout de nos jours, alors que le pape Léon vient d'attribuer au roi Henri VIII le titre de *Fidei Defensor* pour sa réfutation écrite, lancée au moine allemand Martin Luther. Et je me confie par écrit pour la seule raison que je sens n'avoir plus beaucoup de temps devant moi. Pourquoi ai-je ce sentiment ? Rien de particulier ne le justifie. Rien que je puisse vraiment montrer du doigt. Juste une impression générale de malaise, le fait que je me lève à contrecœur le matin, le fait que je manque de patience à l'égard de ma fille, de mes fils et de leurs enfants. Je suis fatigué de l'entrepreneuse jeunesse moderne, de sa façon de se mettre en avant et de sa conviction inébranlable que Henri Tudor et son fils, notre roi, ont délivré ce pays de l'emprise d'un monstre. J'ai eu le privilège de connaître notre précédent roi Richard, et même de lui être de quelque utilité. Dieu le bénisse !

Mais, de nos jours, une autre hérésie se développe, probablement pire que la première. Le Richard dont le peuple parle aujourd'hui serait un monstre bossu, imprégné de sang, pétri de cruauté. Mais ce n'est pas l'homme dont je me souviens, encore que je n'aie pas l'intention d'écrire un pamphlet politique : juste un compte rendu de mes jeunes années qui, à de nombreux égards, furent étranges.

Lorsque ma mère mourut, avant que j'aie prononcé mes vœux définitifs, et que je me suis senti libre de passer outre ses désirs et de quitter l'abbaye, je décidai de devenir colporteur. Une décision inattendue, pensez-vous sans doute, de la part d'un garçon qui savait lire et écrire que d'aller colporter des articles de mercerie à travers les campagnes. Mais, après ces années où j'avais vécu cloîtré, entravé par des règles et des règlements, j'avais besoin de liberté, d'être mon propre maître. Je voulais voir les différentes régions de ce pays qui est nôtre et que je connaissais à peine et seulement par ouï-dire. Et surtout, je voulais voir Londres.

Je trouve cela curieux à présent, de retour au cœur du Somerset, dont je contemple les vallées ombreuses et les collines couvertes d'épaisses forêts, l'odeur chaude et puissante de la terre pénétrant mes narines. Mais en ce temps-là, Londres

était mon objectif, le lieu où j'allais faire fortune. Je ne fis jamais fortune, bien sûr. Je n'étais pas bâti pour devenir un autre Richard Whittington⁴. Mais, si je n'ai pas gagné beaucoup d'argent, je me suis découvert un talent dans un autre domaine. Je me suis aperçu que j'étais doué pour résoudre les énigmes et débrouiller les mystères qui déconcertent les autres. En fait, les Mémoires que j'entreprends sont consacrés à ces mystères dans l'espoir qu'un jour, après ma mort, mes enfants y trouveront assez d'intérêt pour les lire.

Tout a commencé avec l'affaire de la disparition de Clement Weaver, un jeune homme que je n'avais jamais vu et dont je n'avais pas entendu parler avant ce matin de mai de l'an de grâce 1471. Il y avait alors peu de temps que j'avais pris la route. Ma mère était morte à Noël, l'année précédente, et grâce à son esprit d'économie, elle m'avait laissé une petite, très petite somme d'argent. Avec laquelle j'avais acheté mon premier fonds à un vieux colporteur qui abandonnait la route et souhaitait passer ses derniers jours chez les moines de Glastonbury. Je n'étais pas en mesure d'acquérir aussi son âne, mais j'étais jeune et fort, grand et vigoureux pour mon âge, tout à fait capable de porter ma balle sur mon dos, bien arrimée à mes épaules carrées. C'est ainsi que j'ai débuté, débordant de confiance ; parti de Wells, je me dirigeai vers Bristol, m'arrêtant dans les villages que je traversais pour y vendre ma marchandise. Je passai le 1^{er} mai à Whitchurch où j'aidai les villageois à cueillir et rentrer l'aubépine, puis me rendis à l'église pour célébrer la fête de saint Philippe et de saint Jacques ; ce fut pour moi une alliance satisfaisante de l'antique culte forestier de nos ancêtres saxons et des exigences de la Sainte Église qui régit toutes nos vies. J'approchai des murs de Bristol le 2 mai.

⁴ Fils de chevalier, il devint marchand à Londres. Il fut quatre fois Lord-maire de la ville, prêta des sommes considérables à Henri V et fonda nombre d'institutions charitables et publiques. Il mourut en 1423. (N.d.T.)

À plusieurs centaines de mètres de la porte de Redcliffe, j'aurais déjà pu dire qu'un événement malencontreux se passait. Au milieu d'une activité anormale, des hommes armés allaient et venaient, et le crescendo du bruit filtrait à travers les murs de la ville comme l'eau s'infiltrait à travers un barrage. Près de l'église St Mary, des tentes et tous les vestiges laissés par des hommes qui ont passé quelques nuits à la belle étoile indiquaient un camp militaire à présent levé ; des hommes qui couraient en tous sens comme des fourmis donnaient l'impression d'avoir hâte de partir. Un ordre de marche inopiné ? me demandai-je. Il y avait manifestement de la panique dans l'air.

Alors que j'approchais de la porte, l'ermite de la ville, loqueteux, crasseux et puant jusqu'au ciel, sortit précipitamment de son taudis pour m'examiner et me tendre son écuelle. Mais un coup d'œil à ma jeunesse, à mes vêtements rapiécés et reprisés suffit : sur son visage buriné par les intempéries, l'espoir fit place à la déception. Il marmonna Dieu sait quoi dans sa barbe broussailleuse et disparut prestement. Bristol était et demeure une ville très riche ; par son importance, elle vient juste après Londres, et il n'avait pas de temps à perdre avec de pauvres besogneux de mon espèce.

Lorsque j'entrai dans le corps de garde, le bruit devint assourdissant. Il ressemblait étrangement à celui d'une armée en marche. Le garde de service était un homme hargneux, au visage affreusement grêlé, et dont le teint naturellement coloré fonçait de façon alarmante tandis qu'il se bagarrait pour régler et contrôler la circulation accrue sous la porte. Les routes commençaient d'être bouchées par les fermiers et les commerçants qui vaquaient à leur tâche quotidienne, auxquels se mêlaient les pèlerins en route pour Cantorbéry, Holywell ou Walsingham, et ils étaient nombreux qui s'arrêtaient *en route*⁵ pour visiter les sites de Bristol. À leur cohue s'ajoutait l'incessant va-et-vient des soldats entre le château et le camp hors les murs de la ville.

— Que se passe-t-il ? demandai-je au garde.

⁵ En français dans le texte, (N.d.T.)

J'avais mal choisi mon moment. L'homme discutait âprement avec un grand fermier décharné, à propos de l'octroi que celui-ci devait acquitter pour le mouton qu'il conduisait au marché. Le garde s'interrompit le temps de décharger sa bile sur moi.

— Des soldats ! cracha-t-il. De sacrés foutus soldats qui nous arrivent. Qui bouffent nos victuailles, boivent notre vin et c'est à nous d'payer la foutue note !

Il se retourna vers le fermier qui, ayant eu le temps de reprendre son souffle, était plus convaincu que jamais d'avoir été surtaxé.

Je les laissai à leur mouton et m'engageai dans la Redcliffe Street de l'autre côté de la porte. Quand je parvins à la Grande Croix au centre de la ville, il devenait difficile d'avancer. Les défilés fréquents de fantassins et les incursions d'hommes d'armes venus du château paralysaient pratiquement le reste de la circulation. Tandis que j'hésitais, me demandant si j'allais commencer aussitôt à frapper aux portes ou me trouver un repas dans une des auberges – ma grande carcasse nécessitait d'être régulièrement nourrie, autre particularité qui me rendait impropre à la vie monastique –, je me trouvai soudain poussé de côté sans cérémonie tandis qu'un groupe de cavaliers frayaient un passage pour deux femmes qui chevauchaient au milieu d'eux. Comme tous les passants contraints de se muer en spectateurs, je les examinai avec curiosité. La plus âgée regardait droit devant elle, impérieusement ignorante de l'humble marée populaire qui déferlait autour d'elle. Le visage mince et dur, creusé de rides, portait les marques de la souffrance et quand une voix derrière moi murmura : « C'est la reine Marguerite », je réalisai avec un choc que ce devait être Marguerite d'Anjou, femme du roi Henri VI. Que pouvait-elle bien faire à Bristol ?

Mon regard se tourna vers sa compagne, une svelte jeune fille qui semblait trop frêle pour maîtriser le grand bai brun qu'elle montait. Tout de noir vêtue, elle portait manifestement le deuil. Venue des Backs⁶, une brise soudaine remonta High Street et

⁶ Prairies et terrains vagues en bordure de l'Avon et du port. (N.d.T.)

souleva un instant le voile qui couvrait son visage, révélant, noyées dans une pâleur mortelle et des os saillants, les petites taches sombres des yeux. Déjà elle avait levé une main gantée pour rattraper l'étoffe épaisse et s'y enfouir. Puis elle disparut ainsi que sa cavalcade, faisant sonner les pavés de Corn Street dont l'extrémité débouche sur le pont qui franchit la Frome. Nous suivîmes tous un moment du regard les silhouettes qui s'amenuisaient, puis chacun reprit sa route, songeant à ses affaires et maugréant contre ce retard. Pour ma part, revenant à l'objet fondamental de mes préoccupations avant cette pause forcée, je décidai que les borborygmes de mon estomac méritaient toute mon attention et demandai à ma plus proche voisine l'adresse d'une auberge où l'on me servirait un repas correct, où la bière ne me serait pas chichement mesurée.

C'était une bonne femme ronde et simple dont je décidai aussitôt qu'elle était moins vieille que le réseau de fines rides qui entouraient ses yeux ne le donnait à penser. Les yeux, eux-mêmes, étaient brun foncé, légèrement opaques et, de ce fait, mystérieux. Mais lorsqu'elle sourit – ce qu'elle fit après m'avoir soigneusement examiné des pieds à la tête –, ils brillèrent, conférant à son visage une expression infiniment plus plaisante que celle qu'il arborait jusqu'alors. Son vêtement simple, fait de fin drap noir, tissé et teint à la maison, et l'absence totale de bijou indiquaient un humble statut et n'enfreignaient sûrement en rien les lois somptuaires que le Parlement édicte avec régularité et que nous, Anglais, ignorons avec une égale constance. Dans les mèches de cheveux qui s'échappaient de son capuchon de laine vert, des traînées grises se mêlaient au châtain terne.

— Vous cherchez un lieu où manger, c'est ça ? demanda-t-elle en suçant sa lèvre inférieure, me donnant ainsi l'impression qu'elle essayait de gagner du temps et que d'autres pensées occupaient par priorité son esprit. Laissez-moi réfléchir... Il y a Abyngdon, derrière l'église de Tous-les-Saints, en bas de la rue, un peu après Corn Street. On l'appelle aussi *La Treille verte*, ce qui n'y change rien. Ensuite, il y a *La Pleine Lune*, mais, à midi, la salle est généralement bondée de visiteurs venus voir le prieuré de St James. Il y a *Le Cerf blanc* au bout de Broad

Street. Et aussi *L'Homme qui court*... Tout bien réfléchi, je ne vous recommanderais pas cette dernière maison. Elle était excellente du temps que Thomas Prynne en était le patron – c'était un grand ami de mon maître et il le demeure –, mais il est allé tenter sa chance à Londres. Il y possède *La Tête du Baptiste* dans Crooked Lane, du côté de Thames Street...

Sa voix s'éteignit. Elle regardait au loin, comme si elle contemplait quelque chose qu'elle aurait préféré ne pas voir. Il lui fallut un effort considérable pour se reprendre et m'accorder de nouveau son attention.

— Vous êtes colporteur ?

— Oui.

— D'où venez-vous ? À vous entendre, je dirais que vous êtes du comté.

— Je suis né à Wells, répondis-je, car je ne voyais à ce moment aucune raison de m'étendre davantage. Merci de vos indications. Je vais essayer l'auberge Abyngdon qui est la plus proche.

— Attendez !

La femme posa sur mon bras une main replète et je me souviens avoir pensé que sa poigne était étonnamment ferme.

— Il doit être près de midi. Vous êtes en retard pour le dîner. Nous avons pris le nôtre il y a près d'une heure. Mais si vous voulez m'accompagner le temps que je fasse ma course, vous pourrez ensuite venir chez moi en ma compagnie et je veillerai moi-même à ce que vous soyez nourri. Nous avons une bonne table à Broad Street. Rien n'est trop bon pour un échevin de Bristol.

J'hésitai, subitement incertain du terrain où je m'étais aventuré. Elle parlait avec assez d'autorité pour que je me demande si je ne m'étais pas trompé en lui imputant une humble condition.

— L'échevin est-il votre mari ? hasardai-je.

Un gloussement étouffé monta des profondeurs de sa gorge.

— Vous plaisantez ! Ai-je l'air d'être la femme d'un échevin ? Mais non ! Bien sûr que non ! C'est mon maître. Je tiens la maison pour lui et... et ses enfants.

Elle eut une légère hésitation, comme si elle allait corriger ce qu'elle venait de dire ; puis, manifestement, elle se ravisa, saisit mon bras de nouveau et referma cette fois sa main grasse dans le creux de mon coude.

— Si vous me prêtez votre appui jusqu'à Marsh Street, nous n'en irons que plus vite. Je n'ai plus vingt ans.

Nous suivîmes Corn Street, en évitant les monceaux de détritrus devant les maisons et les monticules de charognes face à une boucherie. Quantité de porcs et de chèvres entravaient aussi notre progression ; légalement, ils n'avaient aucun droit de vagabonder dans l'enceinte de la ville, mais les bons citoyens de Bristol ignoraient ce règlement avec la même désinvolture que les populations des autres villes, du nord au sud du pays. S'il est une chose que j'ai apprise dans mon existence, c'est que les Anglais considèrent toute loi comme un défi : il faut la tourner ou l'enfreindre. Je crois que mon souvenir le plus vivace de cette promenade est le tintamarre des cloches. Nous entendions à Glastonbury, bien entendu, car elles sonnaient les différents offices de la journée, mais il s'agissait de ma première incursion dans une ville et jamais je n'avais entendu résonner simultanément tant de carillons : égrenant les heures du jour, convoquant les citoyens à des réunions, les avertissant de l'ouverture des tribunaux de la ville ou appelant simplement le fidèle à prier dans l'une des nombreuses églises de Bristol.

Marsh Street grouillait de marins ; les uns, à peine débarqués, s'affairaient à la recherche du premier bordel venu ; les autres étaient tout près d'embarquer sur un des nombreux vaisseaux à l'ancre le long des Backs, chargés de vin ou de savon, ou sur quelque navire de charge à destination de rivages étrangers. Devant un des entrepôts qui se succédaient le long des quais bruisants d'activité, un roulier chargeait son chariot de balles de drap, tissé, je l'appris plus tard, par les tisserands qui vivaient et travaillaient dans le faubourg de Redcliffe, sur l'autre rive de l'Avon.

Le roulier redressa la tête et, nous voyant approcher, nous salua de la main.

— Vous êtes en retard, Marjorie, l'accusa-t-il. Je suis quasiment prêt à partir. Quels sont les ordres cette fois ?

— Comme d’habitude. Quand vous arriverez à Londres, vous irez directement au Steelyard⁷. Livraison aux marchands de la Hanse et à personne d’autre.

Se tournant vers moi, elle ajouta en guise d’explication :

— Les *Easterlings*⁸ paient comptant et l’échevin y tient beaucoup. D’après lui, les Londoniens veulent qu’on leur fasse crédit, puis ils essaient de régler de mauvaises dettes avec toute espèce de pacotille : balles de tennis, paquets de cartes, balles de passementerie...

Elle gloussa de nouveau, puis ajouta, ironique :

— Ils peuvent refiler ça dans les autres comtés mais pas lors de leurs transactions avec Bristol.

Elle plongea la main dans la poche de sa jupe dont elle sortit un feuillet de papier cacheté à la cire rouge qu’elle tendit au roulier.

— Et si vous remettiez ceci pour moi, je vous serais obligée.

Une pièce de monnaie changea de main.

L’homme acquiesça de bon cœur et glissa la lettre dans sa jaquette grasseuse, constellée de taches de nourriture.

— Pour votre cousine, c’est ça ? N’ayez pas peur ! Je veillerai à ce qu’elle lui arrive. Et le Grand Tout-Puissant ? Je parie qu’il paiera une fois le travail terminé. Comme d’habitude.

— Qu’espériez-vous d’autre ? demanda Marjorie en souriant. Vous savez aussi bien que moi comment travaille l’échevin.

— Bah ! On peut toujours poser la question. Juste au cas où un miracle aurait lieu un beau jour. C’est bon, je m’en vais. Dites à l’échevin Weaver que je le verrai dans une semaine, à mon retour.

Le roulier me salua d’un petit coup de tête et disparut dans l’entrepôt. Un peu plus loin, quelques marins ivres titubaient en rigolant, au ras bord sur le quai, et beuglaient une chanson à

⁷ Siège du comptoir londonien de la Ligue hanséatique. (*N.d.T.*)

⁸ Commerçants des rives de la Baltique, généralement d’origine allemande. Bénéficiant d’une sorte d’exterritorialité, ils respectaient les lois allemandes et les règles de la Hanse. (*N.d.T.*)

boire : « *Grêle et vallon, souffle le vent ! Le prieur de Prickingham a un gros...* »

Ma compagne poussa un cri peu convaincant et plaqua ses deux mains sur ses oreilles.

— Tout va bien, lui dis-je gravement. Ils ont chanté « *a un gros orteil* ».

— J'imagine ! C'est ce qu'ils veulent dire qui importe.

Avec une sévérité railleuse, elle ajouta :

— Ces imbéciles seront bientôt à l'eau et ils retrouveront leurs esprits devant le guet. Quoi qu'il en soit, c'est leur affaire, pas la nôtre. Alors, si vous voulez bien me rendre votre bras, nous irons de ce pas à Broad Street où vous aurez le repas que je vous ai promis. À propos, comment vous appelez-vous ?

— Roger.

— Et moi, Marjorie Dyer⁹. C'était le métier de mon père. À présent, il est mort, Dieu ait son âme !

Elle serra mon bras et ralentit l'allure.

— Je suis désolée d'être si lente mais cette chaleur ne vaut rien à mes jambes. Courage ! Nous n'en avons plus pour longtemps.

— Tant mieux, dis-je. Mon dernier repas est très loin. Je meurs de faim.

⁹ L'anglais *dyer* signifie teinturier. (N.d.T.)

CHAPITRE II

Je m'aperçois que je n'ai pas encore avancé d'explications relatives aux événements politiques qui se déroulaient à Bristol au cours de cette chaude matinée de mai. Eh bien... la politique est assommante. Comme le sont les dates et les faits. Mais, dans la mesure où ces événements et leurs conséquences survenues quelques mois plus tard affectèrent, encore que faiblement, ma propre histoire et l'élucidation de ma première énigme, je me sens obligé d'en broser le vaste arrière-plan. Ce sera court, je le promets. Car je peux difficilement attendre des jeunes débutants de la génération présente, fiévreusement préoccupés de nouveaux mondes et de nouvelle science, qu'ils tentent de débrouiller l'écheveau touffu d'intrigues et de luttes qu'était l'Angleterre du siècle passé. Moi-même en savais bien peu à leur âge. Le savoir que je possède maintenant est le résultat des années, de la lecture et de l'assemblage de fragments de conversations et de connaissances grappillés pendant des années.

En l'an 1399, le roi Richard II fut déposé, puis finalement assassiné par son cousin, Henri de Bolingbroke, qui usurpa la couronne sous le nom de Henri IV.

L'héritier reconnu de Richard – il n'eut pas d'enfant – était son cousin, Roger Mortimer, petit-fils du troisième fils d'Édouard III. Henri était le fils de Jean de Gand, fils plus jeune du même monarque ; de cette situation, une querelle dynastique sanglante surgit un demi-siècle plus tard.

Richard Plantagenêt, duc d'York, descendant direct de Roger Mortimer, revendiqua la couronne que portait son cousin, le roi Henri VI, petit-fils de Bolingbroke. York y fut poussé par l'hostilité tenace de la femme d'Henri, la reine Marguerite d'Anjou ; il était soutenu par son beau-frère, le comte de Salisbury, et par le fils aîné de ce dernier, le comte de Warwick.

Le premier coup fut frappé le 22 mai 1455 ; cinq ans plus tard, York et Salisbury perdirent tous deux la vie lors de la bataille de Wakefield. Six mois après la mort de son père, le fils aîné du duc d'York fut couronné roi à l'abbaye de Westminster sous le nom d'Édouard IV.

Tout alla d'abord pour le mieux, et ce jeune homme de dix-huit ans, apparemment facile à vivre, manifesta la gratitude et le respect appropriés aux architectes de sa victoire, la famille de Neville, celle de sa mère, dont le chef, le puissant comte de Warwick, était le neveu.

En l'an 1464, cependant, alors que Warwick multipliait les efforts pour parvenir à une alliance avec la France, grâce au mariage d'Édouard avec Bona de Savoie, Édouard épousa secrètement Élisabeth Woodville, veuve de Lord Grey, un lancastrien ; âgée de cinq ans de plus que son époux, Élisabeth Woodville était déjà mère de deux fils.

Ce mariage lui aliéna non seulement le comte de Warwick mais aussi son propre frère George, duc de Clarence. Le plus jeune frère du roi, Richard, duc de Gloucester, lui demeura loyal, en dépit de sa haine pour la famille Woodville.

En 1469, les Neville enlevèrent le roi et cherchèrent à gouverner le pays par le truchement de leur prisonnier. Cette tentative ayant échoué, Warwick essaya d'invoquer la bâtardise d'Édouard et de l'évincer du trône au profit du duc de Clarence qui avait épousé Isabel, la fille aînée du comte. Lorsque ce plan s'effondra lui aussi, Warwick, Clarence et leurs femmes, ainsi que la plus jeune fille de Warwick, Anne, s'enfuirent en France. Là, modifiant totalement sa tactique, le comte fit la paix avec Marguerite d'Anjou, en exil, et tomba d'accord pour restaurer sur le trône Henri VI, alors en prison. Anne Neville fut mariée à Édouard de Lancastre, fils d'Henri et de Marguerite.

À l'automne de 1470, l'année qui précède le début de mon récit, trois mois avant la mort de ma mère et huit mois avant que je quitte Wells pour Bristol, Warwick et Clarence revinrent en Angleterre avec des hommes et de l'argent fournis par Louis,

roi de France¹⁰. Victime à la fois de sa propre folie et d'une tactique médiocre, le roi Édouard fut pris dans un piège. Accompagné du duc de Gloucester et d'une poignée d'amis fidèles, il s'enfuit en Bourgogne, se jetant lui-même à la merci du duc Charles, époux de sa sœur Marguerite.

Élisabeth Woodville, ses trois petites filles et les deux jeunes enfants du duc de Gloucester cherchèrent refuge dans l'abbaye de Westminster où celle qui avait été reine donna naissance à un garçon qui reçut le nom de son père.

L'année suivante, au mois de mars, Édouard d'York revint réclamer son trône. Ayant débarqué à Ravenspur, lui et son plus jeune frère marchèrent vers le sud sans rencontrer pratiquement de résistance. Trahissant son beau-frère, le duc de Clarence les rejoignit à Banbury ; début avril, Édouard était à Londres.

Warwick, qui était à Coventry, marcha soudain contre eux mais il fut vaincu et trouva la mort à Barnet, le jour de Pâques. Le lendemain, Marguerite d'Anjou, son fils et sa belle-fille débarquèrent à Weymouth où ces terribles nouvelles les accueillirent. Au lieu d'attaquer Londres, la reine et son armée se dirigèrent vers le nord-ouest dans le dessein d'opérer la jonction au pays de Galles avec Jasper Tudor, demi-frère du roi Henri. Elle fit son entrée à Bristol à la fin avril. Quelques jours plus tard, elle apprit que le roi Édouard, déjà parvenu à Malmesbury, fonçait ventre à terre à travers le pays pour lui barrer la route. Et le 2 mai, ce jeudi chaud et ensoleillé où j'entendis prononcer pour la première fois le nom de Clement Weaver, elle et ses troupes quittaient la ville en hâte dans une tentative éperdue pour gagner de vitesse le roi Édouard.

Par les abords étroits de Tower Lane, nous approchions de la demeure de l'échevin Weaver. Je me souviens de son petit jardin clos : un pommier et un poirier en pleine floraison, un parterre d'herbes aromatiques et de simples, une bordure de

¹⁰ Il s'agit de Louis XI qui cherchait à faire la paix avec l'Angleterre pour avoir les mains libres face à Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. (N.d.T.)

fleurs tout le long d'un des murs et l'appentis des lieux d'aisances. Marjorie Dyer choisit une clé dans l'imposant trousseau attaché à sa ceinture et ouvrit la porte qui donnait sur la cuisine.

Des jones recouvraient le sol pavé de pierre. Le pot de fer suspendu au-dessus du feu contenait manifestement le ragoût destiné au souper de la famille. Une poêle à frire en fer, un mortier et son pilon, différentes louches et cuillers, jattes et aiguières étaient rassemblés sur la table de bois. Des quartiers de bœuf et de mouton salés pendaient au plafond par des crochets. Cela me rappela la cuisine de ma mère, encore que celle-ci fût beaucoup plus grande. Allons, Roger, sois honnête. Nous n'avions qu'une seule pièce dans la maison de ma mère. Je n'avais jamais connu le luxe d'une salle indépendante.

Haute de plusieurs étages, cette maison comprenait certainement un office et une entrée, en plus d'une salle commune. Et sûrement aussi plusieurs chambres à coucher. Mais, là encore, je n'en savais pas davantage sur les chambres à coucher que sur les salles communes. Chez moi, je dormais sur un lit bas à roulettes dans un coin de la cuisine et, à l'abbaye, dans le dortoir des novices. C'était la première demeure de gentilhomme en laquelle j'eusse jamais pénétré.

— Asseyez-vous, me dit Marjorie Dyer en désignant de la tête un tabouret couvert de drap rouge et vert, placé près du foyer. Laissez votre balle près de la porte, je regarderai plus tard vos marchandises. J'ai besoin d'aiguilles et de fil. En auriez-vous ?

Je répondis que j'en avais et fis glisser avec soulagement de mon dos le lourd fardeau. Je m'étais levé pratiquement avec le soleil et commençais à me sentir fatigué. Je m'effondrai sur le tabouret qu'elle m'avait assigné, aussi loin que possible du feu qui dégageait une chaleur intense et de la fumée qui me faisait pleurer. Tout en s'affairant autour de moi, ma compagne me jaugeait de ses yeux bruns et perspicaces.

— Vous êtes un gars bien découplé. Je dirais presque aussi grand que le roi Édouard. Et l'on dit qu'il mesure plus de six pieds.

— L’avez-vous jamais rencontré ? demandai-je, avec une curiosité moins vive que d’ordinaire car la chaleur commençait à m’engourdir.

Marjorie me tendit un mazer¹¹ de bière et les vertus du breuvage amer et froid ravivèrent mon esprit.

— Juste entraperçu. Il y a dix ans de cela quand il séjournait à Bristol. Très grand et très beau ; blond comme vous, avec des yeux bleus de la même nuance que les vôtres. Les femmes en étaient folles, dit-elle en souriant. Je crois savoir que quelques maris furent cocufiés au cours de sa visite. On dit que c’est un grand coureur de jupons.

Le ton sur lequel elle prononça cette dernière phrase était chargé d’interrogation et je levai les yeux en secouant la tête :

— Je suis toujours puceau, dis-je. À l’abbaye, les occasions étaient rares de sortir de cet état.

En venant de Marsh Street, je lui avais fourni un résumé de ma vie.

Elle gloussa doucement avant d’éclater d’un gros rire de gorge.

— Ce n’est pas ce que j’ai entendu dire.

Je haussai les épaules.

— Oh, je sais, des rumeurs circulent à propos des monastères et je ne doute pas que certains soient le lieu d’un certain relâchement. Mais nous avons un maître des novices particulièrement sévère.

Ce fut son tour de hausser les épaules qu’elle avait très charnues.

— Vous êtes jeune. Rien ne presse.

Son visage s’assombrit fugitivement tandis qu’elle dégageait pour moi une place à la table.

— Pourtant je ne devrais pas dire ça. La jeunesse à elle seule n’est pas une garantie de longévité.

Elle me fit signe d’approcher mon tabouret et alla remplir une assiette de quelques louches de ragoût.

¹¹ Pot en bois d’érable, généralement sculpté. (N.d.T.)

Je me levai et, portant d'une main mon mazer à moitié vide, de l'autre mon tabouret, je traversai la pièce et vins m'asseoir à la table.

— Je pense que la peste sévira de nouveau cet été.

Marjorie posa devant moi l'assiette de viande et de légumes bouillis. Il y avait aussi du pain noir, un morceau de fromage au lait de chèvre dans une feuille de patience et un plat de ces petits poireaux verts et blancs que l'on peut manger crus.

— Je ne parlais pas forcément de maladie, dit-elle. Il y a aussi... les accidents... et les meurtres.

Dans le silence soudain qui suivit ces mots, je n'entendis plus que le crépitement du feu.

J'avalai la cuillerée de ragoût que j'avais dans la bouche et répétais :

— Des meurtres ?

Car il ne s'agissait pas d'une remarque fortuite, sa façon de parler et son regard me le disaient. Le mot avait pour elle un sens particulier.

Elle remplit mon mazer à la cuve à bière placée près de la porte et approcha un autre tabouret de la table.

— Oubliez ce que j'ai dit. Je ne devrais pas parler des malheurs de la famille avec un étranger.

Je m'essuyai la bouche du revers de ma manche. J'avais des manières plutôt frustes à l'époque.

— Ce n'est pas juste, protestai-je. Vous n'auriez pas dû éveiller ma curiosité pour refuser ensuite de me dire de quoi il s'agit. Qui donc a été assassiné parmi vos connaissances ?

Marjorie prit un petit poireau dans le plat et se mit à le grignoter.

— C'était une simple remarque. Je n'ai pas dit que je connaissais qui que ce soit...

Elle me jeta un regard en coin et, devant mon air sceptique, capitula.

— Très bien. Et cependant je ne devrais rigoureusement rien dire. De plus, personne n'est sûr qu'il s'agisse d'un meurtre. Pour l'instant, on parle simplement d'une... disparition.

— Qui a disparu ?

J'étais pour l'heure d'autant plus intrigué que les tiraillements impérieux de mon estomac étaient en voie d'apaisement. Par la porte de la cuisine nous parvenaient les bruits lointains de la ville grouillante et affairée, que stimulait ce chaud printemps.

— Le fils de l'échevin, répondit-elle enfin, réticente, comme si elle eût préféré n'avoir pas parlé.

Néanmoins, elle poursuivit :

— Il a disparu l'hiver dernier à Londres.

J'arrachai un morceau à la miche de pain.

— Vous voulez dire qu'ils n'ont jamais retrouvé le corps ? Mais, dans ce cas, qu'est-ce qui vous fait croire que c'est un meurtre ?

— Les circonstances de sa disparition.

Elle se pencha et croisa ses bras ronds sur la table.

— Clement n'avait aucune raison de s'enfuir, si c'est ce que vous pensez.

Cette possibilité avait effectivement traversé mon esprit, je devais l'admettre, et je n'étais pas disposé à l'abandonner de sitôt.

— Quel âge avait maître Clement ?

— À peu près le même que vous. Peut-être était-il un peu plus vieux.

Je réfléchis à cette information.

— Ma mère disait sans cesse que je suis né la même année que le duc de Gloucester. D'où je pense que je dois avoir dix-neuf printemps.

Ma compagne hocha la tête.

— Ce doit être quelque chose comme ça. Clement devait avoir environ neuf ans lorsque le roi Édouard s'est rendu à Bristol.

— Avec dix ans de plus, il est à l'âge où il aurait pu se quereller avec son père et décider d'être son propre maître.

Marjorie secoua la tête.

— Non ! dit-elle avec force. Clement s'entendait bien avec son père, tout comme sa sœur. L'échevin est un père indulgent. Trop indulgent, si vous voulez mon avis. Depuis la mort de sa femme, il y a un an à la Saint-Michel, Alison et son frère sont tout pour lui. Et maintenant qu'Alison est près de se marier, il

va être très seul mais il ne fera rien pour l'en empêcher. Il n'est pas question de repousser le mariage pour qu'il puisse la garder plus longtemps près de lui. Pourtant, j'en connais des hommes assez égoïstes pour agir de la sorte, quoi que vous mijotiez de dire pour la défense de votre sexe.

— Je ne mijote rien de ce genre, protestai-je d'un ton apaisant. Je suis sans illusions sur les défauts des gens, qu'ils soient hommes ou femmes. L'humanité a de nombreuses faiblesses.

— Une tête mûre sur de jeunes épaules ! se moqua-t-elle. Dire que j'aurai vécu assez longtemps pour voir ça !

J'ignorai la remarque.

— Ainsi, Clement Weaver n'a pas disparu de son propre gré. L'échevin l'a-t-il fait rechercher ?

— Bien sûr qu'il l'a fait, stupide garçon ! Lui-même s'est rendu à Londres où il a séjourné des mois, ainsi que son frère et deux de ses neveux. Ils ont ratissé la ville de fond en comble. Ils se sont même débrouillés pour s'assurer l'aide de Lord Stanley, mais en vain. L'on n'a jamais retrouvé Clement. Il a purement et simplement disparu de la surface de la terre.

J'avais terminé mon ragoût et fixais mon assiette vide d'un regard qui en disait long. Je fus un peu surpris de voir Marjorie Dyer, sensible à l'allusion, se lever pour aller la remplir.

— Vous n'aurez jamais besoin de demander, commenta-t-elle sèchement.

Inutile de dire que je n'avais pas prononcé un mot. J'acceptai docilement l'assiette pleine qu'elle posa devant moi, vidai mon mazer et m'attaquai à mon ragoût avec délectation. Quand je pus de nouveau parler, je dis :

— Vous avez suscité ma curiosité. Après être allée si loin, pourquoi ne pas me raconter toute l'histoire ? Je veux dire, bien sûr, si vous en avez le temps. Je vois que vous êtes une femme très occupée.

— Et moi, je vois que vous avez la langue bien pendue quand ça vous arrange ! Une façon à vous de charmer les oiseaux du ciel, aurait dit mon père. Et je n'ai pas le temps de m'asseoir et de bavarder avec vous. J'ai un lait caillé à faire pour le souper. Toutefois, il n'y a pas si long à dire et quelques minutes n'y

changeront pas grand-chose. Si cela vous intéresse vraiment, bien sûr.

Faute de pouvoir répondre autrement, car j'avais la bouche pleine, j'opinaï du chef. Mais, avant qu'elle eût pu commencer, nous fûmes interrompus. La porte qui donnait sur l'entrée s'ouvrit et une jeune fille de mon âge, peut-être un peu plus jeune, entra dans la cuisine. Je supposai, et ce fut aussitôt confirmé, que c'était la fille de la maison, Alison Weaver.

Elle n'était pas vraiment ce qu'on aurait appelé une jolie fille. Elle avait le nez trop fort et une grande bouche un peu trop volontaire. Mais des cils très longs et très épais frangeaient ses beaux yeux dont le délicat ton noisette était moucheté de vert. Sa peau avait la couleur du miel et, en dépit de la mode, elle n'essayait pas de la blanchir. Mince, dotée de pieds et de mains menus, elle dégageait néanmoins une impression de robustesse qui supplanta l'idée première que je m'étais faite d'une vulnérabilité douce et docile.

— Marjorie... dit-elle.

Elle s'interrompit brusquement et, l'œil fixé sur moi et mon assiette de ragoût, demanda :

— Qui est-ce ?

Marjorie, me sembla-t-il, était un peu nerveuse, un peu mal à l'aise face à cette jeune fille qu'elle avait dû connaître enfant. Je croyais presque sentir de l'antipathie entre elles.

— C'est un colporteur. Il m'a donné le bras pour revenir de Marsh Street parce que mes jambes me faisaient souffrir.

Sur la défensive, elle improvisait et me lança en catimini un bref coup d'œil qui me signifiait clairement de ne pas la contredire. Jusqu'à présent, elle n'avait dit que la vérité.

— Je me suis sentie faible et il m'a ramenée à la maison. Il m'a semblé que le moins que je pouvais faire était de lui offrir quelque chose à manger.

La jeune fille continuait de me fixer, puis elle hocha rapidement la tête.

— C'est bon, dit-elle. Dans la mesure où tu n'en feras pas une habitude. Tu connais les principes de père à propos des domestiques qui reçoivent des étrangers.

Je regardai Marjorie ; la légère rougeur de ses joues témoignait de son dépit et, l'espace d'un instant, je me demandai pourquoi elle restait dans cette demeure. Quantité de raisons se présentèrent à mon esprit mais, avant même que j'aie pu les formuler, Alison Weaver s'adressait à moi :

— Quel genre de marchandises proposez-vous ?

Je reposai la cuiller dans mon assiette et m'essuyai la bouche, du revers de la main, cette fois.

— J'ai de très beaux galons, bredouillai-je, et quelques très jolis rubans de couleur. Des aiguilles, des fils, des jouets... L'assortiment habituel, terminai-je platement.

Rien qu'à voir sa jupe vert sombre de beau drap de laine aux parements noirs, je pouvais conclure que l'échevin ne regardait pas à la dépense quand il s'agissait d'habiller sa fille. Un rosaire de corail entourait son poignet gauche et une bague d'émail noir, montée sur un anneau d'or, ornait un de ses doigts. Elle portait d'autres bagues, dont certaines étaient garnies de pierres précieuses, et plusieurs chaînes d'or autour du cou. On comprenait sans peine que son père était riche. Je doutais que le genre d'articles contenus dans ma balle pût l'intéresser.

Comme je l'ai dit, j'étais jeune alors et j'avais été coupé du monde pendant des années. J'ignorais ce que je sais aujourd'hui : les femmes sont incapables de résister à la tentation d'acheter, surtout lorsqu'il s'agit de parer leur corps.

— Montrez-moi ! ordonna-t-elle.

Je me levai en hâte pour aller chercher ma balle dans le coin tandis que Marjorie Dyer faisait de la place sur la table afin que je puisse étaler mon assortiment. Je l'avais trouvé plaisant quand je l'avais acheté au vieux colporteur mais à présent qu'il était exposé, il avait piètre allure. À moins que ce ne fût simplement parce que je le voyais avec le regard que je prêtais à Alison Weaver ; elle le comparait sans doute aux marchandises qu'elle pouvait s'offrir dans les boutiques de Bristol et de Londres. Mais je n'aurais pas dû m'en faire. Sans un coup d'œil sur les autres articles, elle tendit instinctivement sa main étroite et brune vers le plus beau : une longueur de ruban broché ivoire. Elle l'approcha de la lumière et le laissa ruisseler entre ses doigts comme une cascade chatoyante jusqu'au sol

poussiéreux. Pour la première fois depuis son entrée dans la cuisine, elle sourit.

— Comme il est beau. Regarde, Marjorie ! Je m'en servirai pour garnir le décolleté de ma robe de mariage. Je le prends. Toute la pièce.

Elle ne demanda pas le prix.

— Paye cet homme, Marjorie. Je n'ai pas d'argent sur moi. Père te remboursera quand il reviendra.

À mon avis, Marjorie n'était pas trop contente. Elle s'éloigna en traînant les pieds à la recherche de sa bourse tandis qu'Alison, d'un geste de la main, me renvoyait à ma place à table.

— Vous feriez aussi bien de terminer votre repas.

Je la remerciai poliment, remballai le reste de mes affaires, dis à Marjorie le prix du ruban et empochai l'argent avant de me rasseoir devant mon ragoût, à présent froid et figé sur l'assiette. Grisâtre et peu appétissant, il ne me disait plus rien qui vaille, si bien que je repoussai l'assiette et terminai ma bière. J'étais sur le point de dire que je devais partir quand Alison Weaver tira un autre tabouret et s'assit près de moi.

— De quoi parliez-vous tous les deux quand je suis entrée ? demanda-t-elle d'un ton accusateur.

CHAPITRE III

Un silence gêné s'ensuivit. Je voyais que Marjorie Dyer se demandait si elle allait dire la vérité. Je vidai les dernières gouttes de ma bière et lus le bout-rimé gravé dans le fond du mazer : « *Femmes, si vous voulez qu'au maître ce lieu plaise, Laissez-le reposer et y prendre ses aises.* » Une jolie pensée, certes, mais rares étaient les maîtresses de maison disposées à la mettre en œuvre. Et, de fait, pourquoi l'auraient-elles fait ? Pour la plupart, elles travaillaient dur, du lever au coucher du soleil. C'était le cas de ma mère. Je ne parle pas des nobles, vous le comprenez, ni même de la fille de l'échevin Weaver. À cette époque de ma vie, j'en savais très peu sur ce genre de femmes.

Marjorie s'éclaircit la voix, mais sa maîtresse fut plus prompte :

— Vous parliez de Clement, n'est-ce pas ? Tu sais que père n'aime pas que tu parles de nos histoires à des étrangers ! Tu es une commère, Marjorie, et tu sais ce qui arrive aux commères : on les plonge dans la mare.

À ce point, la jeune fille parut s'adoucir, mais je voyais à l'expression de Marjorie que la réprimande l'avait blessée, d'autant plus profondément qu'elle avait été proférée devant moi. Une fois de plus, je me demandai quelle était la vraie nature des relations entre elle et cette famille. D'un côté, elle semblait détenir la position privilégiée d'une vieille domestique de confiance, de l'autre celle d'un bouc émissaire.

— Allons, je suppose qu'il n'y a pas grand mal, reprit Alison. Que lui as-tu dit exactement ?

— Seulement que maître Clement a disparu l'hiver dernier à Londres.

— Et que l'on n'a pas entendu parler de lui depuis, ajoutai-je. Ceci mis à part, je ne sais rien. Si bien que vous n'avez pas à

craindre que j'ébruie aux alentours vos affaires de famille. Je vais reprendre la route.

Je fis mine de me lever de mon tabouret mais la jeune fille m'enjoignit de me rasseoir. Elle avait l'air d'une personne habituée à être obéie et, à l'époque, je n'étais pas accoutumé à me lever de moi-même. Elle me regardait avec curiosité.

— Vous ne parlez pas comme les colporteurs que j'ai rencontrés. Qui êtes-vous ?

Une fois de plus, je racontai l'histoire de ma vie et fus heureux d'observer quand j'approchai de la fin que, pour la première fois, elle me regardait comme si j'étais un être humain et non un meuble. Je pourrais ajouter qu'elle appréciait ce qu'elle voyait. J'étais beau garçon à cet âge, même si c'est moi qui le dis. Quand je cessai de parler, elle demeura les coudes sur la table et cala son menton entre ses mains, de petites mains qui frémissaient légèrement comme des oiseaux captifs.

— Vous intéresserait-il d'entendre toute l'histoire ? demanda-t-elle. À propos de la disparition de mon frère.

— S'il vous intéresse vous-même de me la dire, répondis-je gravement.

— Qu'en penses-tu, Marjorie ? Père serait-il contrarié ?

Marjorie haussa les épaules.

— Cela se pourrait, mais il n'est pas là, n'est-ce pas ? Il ne sera pas de retour avant une heure ou deux. Il assiste à une réunion de la corporation et ensuite à un office à la chapelle du Temple... C'est la chapelle des tisserands, ajouta-t-elle à mon adresse. Elle est dédiée à sainte Catherine, leur patronne.

Alison reproduisit le haussement d'épaules de la gouvernante.

— Dans ce cas, ce qu'il ignore ne peut le blesser.

Ma vie durant, je n'ai cessé de m'émerveiller du pragmatisme des femmes : je crois qu'elles sont nées sans scrupules. Néanmoins, je m'en suis réjoui à maintes reprises et je m'en félicitai ce jour-là, car ma curiosité avait été stimulée et me laisser partir sans l'avoir satisfaite aurait été aussi cruel que refuser un verre à un homme qui meurt de soif. Comme si elle lisait dans mes pensées, Marjorie Dyer demanda :

— Dois-je nous verser de la bière ?

Sa maîtresse acquiesça :

— Et ouvre un peu plus la porte. On manque d'air ici, avec ce feu.

La gouvernante prit mon mazer vide et en descendit deux autres d'une étagère ; elle les remplit tous trois au baril. Puis elle ouvrit plus grand la porte et les parfums du jardin entrèrent dans la pièce. Avec l'après-midi, la chaleur s'était accrue au point de chatoyer légèrement dans l'air. La lumière frémissait comme une feuille de métal, et l'appel faible et lointain d'un oiseau fut un bref instant le seul bruit dans l'air tranquille et printanier. Puis la rumeur de la ville reflua lentement, comme la marée montante.

Alison Weaver but quelques gorgées de bière et fit glisser autour de son poignet son rosaire de corail.

— Je ne sais par quel bout commencer, dit-elle.

— Commencez par votre voyage à Londres. Il n'y a pas grand-chose à dire avant cela.

Il me parut que Marjorie avait parlé avec une brusquerie inutile mais, en la regardant, je m'aperçus qu'elle était émue. Clement Weaver avait probablement été son favori ; moins impérieux, peut-être, que sa sœur à la voix acide. Mentalement, je dessinaï l'image d'un garçon tendre, à la voix douce, profondément affecté par la mort de sa mère.

Alison hocha la tête et but encore un peu avant de reprendre sa position initiale, les coudes sur la table et le menton calé entre ses mains.

— C'était l'année dernière, avant Noël, aux alentours de la Toussaint...

Elle s'était récemment fiancée à William Burnett, fils d'un autre échevin de Bristol et membre de la corporation des tisserands. Les Burnett, je le compris, étaient encore plus fortunés que les Weaver eux-mêmes ; ils possédaient une centaine de métiers à tisser dans le faubourg de Redcliffe et se targuaient de liens de parenté avec un noble qui habitait le même village que Burnett, peu distant de la ville. Cette alliance, donc, flattait une famille davantage que l'autre et l'échevin Weaver était déterminé à ne pas lésiner sur les préparatifs du mariage. La robe de noces de sa fille, en particulier, serait le summum de ce que l'argent permet d'acquérir et il estimait les

marchands de Bristol indignes de fournir les tissus nécessaires. Alison fut donc dépêchée à Londres, en compagnie de Clement, et devait séjourner chez son oncle et sa tante, le frère de l'échevin et sa femme. Bien des années plus tôt, à l'occasion de son mariage, John Weaver, qui s'activait aussi dans le commerce du drap, avait choisi de chercher fortune dans la capitale et il semblait qu'il fût maintenant presque aussi riche que son aîné ; pas tout à fait autant, fort heureusement. Lui et sa femme habitaient dans la circonscription de Ward qui, m'informa Alison, apitoyée par mon ignorance avouée de la topographie de Londres et de ses environs, comprenait le marché aux bestiaux de Smithfield, le prieuré de St Bartholomew, le Temple et ses jardins qui descendent jusqu'à la berge de la Fleet. L'endroit présentait de surcroît l'avantage d'être à une distance commode de la circonscription de Portsoken où se trouvaient les logements des tisserands.

— Vous deviez tous deux demeurer chez votre oncle et votre tante ? demandai-je, profitant d'une pause d'Alison. Tous les deux ?

Apparemment, ce n'était pas le cas. John Weaver et sa femme, dame Alice, avaient deux grands fils dont l'un était marié et n'avait pas encore quitté la maison pour s'installer indépendamment. L'on pouvait offrir à Alison un lit bas à roulettes mais il n'y avait pas de place pour Clement. Comme le faisait l'échevin quand il se rendait dans la capitale, Clement devait loger à l'enseigne de *La Tête du Baptiste* dans Crooked Lane, près de Thames Street, une auberge dont Thomas Prynne, vieil ami de son père, était propriétaire. C'était lui qui la tenait.

— Rappelez-vous, je vous en ai parlé, intervint Marjorie en me poussant du coude. C'était le patron de l'auberge de *L'Homme qui court* avant qu'il ait décidé de tenter sa chance à Londres.

Je m'en souvenais et acquiesçai :

— Vous n'êtes guère tentée de recommander l'auberge maintenant que Thomas Prynne n'y est plus.

— Un excellent homme, confirma Marjorie. On l'aimait à Bristol et on l'y regrette. Lui et l'échevin étaient proches amis. Ils ont grandi ensemble dans le village de Bedminster.

L'échevin Weaver avait surclassé, et de loin, son camarade d'enfance et j'appris par la même occasion qu'il avait bâti lui-même sa carrière et n'avait pas hérité d'une fortune, contrairement à ses enfants. Ses enfants ? Ou son enfant ? Je regardai Alison, ce qui l'incita à poursuivre.

— Ainsi que je le disais, fit-elle en dardant son regard sur la gouvernante comme si elle lui en voulait de l'avoir interrompue, Clement devait loger à *La Tête du Baptiste*. Marjorie a raison à propos de Thomas Prynne, concéda-t-elle. Mon père le connaît depuis toujours. Quand nous étions petits, Clement et moi, nous l'appelions « oncle Thomas », malgré les remontrances de ma mère. Elle était née demoiselle de Courcy, vous savez, dit-elle, comme si ce fait expliquait tout, ce qui était vrai, à certains égards.

Ce nom témoignait qu'elle descendait de la vieille aristocratie normande et l'échevin, lors de son ascension, avait très certainement considéré cette union comme un atout. Je me demandai paresseusement quelle était l'importance de la dot que la demoiselle lui avait apportée. Médiocre, me dis-je. Je subodorai une famille appauvrie, pleine de prétention, mais contrainte par la dureté des temps de s'allier à l'argent des parvenus. Je m'interrogeai pensivement sur les chances de bonheur d'un tel couple.

Captivant de nouveau mon attention vagabonde, Alison reprit :

— Père n'aurait jamais laissé Clement loger ailleurs à Londres. Surtout pas à cette occasion. Il était absolument nécessaire que mon frère logeât chez quelqu'un en qui il avait confiance.

J'avalai une gorgée de bière.

— Pourquoi ? demandai-je alors que j'avais déjà deviné la réponse.

Alison fit jouer l'anneau d'émail et d'or à son doigt :

— Il portait sur lui beaucoup d'argent, la somme avec laquelle je devais acheter ma robe de mariée.

— Combien ? questionnai-je, oubliant, tant j'étais avide de détails, que j'étais un minable colporteur et elle la fille d'un échevin.

Marjorie m'expédia un coup de pied sous la table.

Mais Alison était trop absorbée dans son récit pour remarquer mon impertinence, ou pour y réagir si elle s'en aperçut. Au cours des derniers mois, elle avait dû repasser maintes fois ces événements dans son esprit.

— Cent livres, dit-elle d'un ton pénétré, cent cinquante marks. Une partie, voyez-vous, était destinée à payer les *Easterlings* à la Steelyard. Mon père m'a dit plus tard qu'il leur avait, sans le vouloir, facturé trop cher une expédition et qu'il avait chargé Clement de les rembourser lorsqu'il serait à Londres.

— La somme était trop grosse pour être confiée à un jeune homme, l'interrompit Marjorie. Si vous voulez mon avis, c'était aller au-devant des ennuis.

— Personne n'a sollicité ton avis ! répliqua sa maîtresse d'un ton acerbe. D'ailleurs, personne ne savait quelle somme il transportait, pas même moi. Donc personne n'avait la moindre raison de soupçonner qu'il avait autant d'argent sur lui.

— Les bandits et les filous tentent forcément leur chance, dis-je avec douceur. Pour eux, tout et n'importe quoi, c'est toujours ça de pris. Deux marks ou vingt marks, ça vaut toujours la peine qu'on les vole. Et si le butin s'avère gros, c'est simplement qu'ils ont eu de la chance.

— C'est exactement ce que je disais ! opina doctement Marjorie. Si seulement j'avais su combien d'argent l'échevin confiait à maître Clement, j'aurais essayé de l'en dissuader ou je l'aurais convaincu d'y aller lui-même. Un jeune homme seul, portant une bourse gonflée d'or, court au-devant des ennuis. Surtout dans cette infâme ville de Londres !

Alison bondit sur ses pieds. Ses yeux noisette flamboyaient au point que les mouchetures vertes en avaient disparu, submergées par la rage.

— Tais-toi, Marjorie ! Tais-toi ! C'est trop facile d'avoir raison après coup.

Je trouvais ces mots un peu injustes. Si Marjorie avait eu connaissance de tous les faits, elle aurait exercé son bon sens avant l'événement et le malheur survenu à Clement aurait sans doute pu être évité. J'étais d'accord avec elle : l'échevin avait fait

preuve d'une folle imprudence. Je me sentais contraint de prendre son parti et fis une tentative en ce sens :

— J'ai entendu dire que Londres est une ville très dangereuse.

Depuis le temps que nous parlions, remarquai-je alors, la lumière avait changé. Au-dessus du mur du jardin, les arbres et les toits lointains que l'on voyait par la porte ouverte brillaient soudain d'un vif éclat contre le ciel dont le bleu s'estompait en gris perle. La journée si belle s'achèverait avec la pluie. Comme pour confirmer mon impression, un faible roulement de tonnerre nous arriva de très loin. Je m'apprêtai de nouveau à me lever.

— Je dois reprendre la route. Il me faut gagner mon pain et trouver un logement avant que l'orage éclate.

Alison tourna dans ma direction sa tête fine et petite :

— Asseyez-vous ! ordonna-t-elle. Vous n'avez pas entendu la fin de l'histoire. Ne le souhaitez-vous pas ? ajouta-t-elle soudain d'une voix anxieuse.

— Si, beaucoup, dis-je, et c'était la vérité. Il y a simplement que je n'ai rien vendu aujourd'hui, excepté le ruban que vous m'avez acheté. J'ai besoin d'argent si je veux dormir au sec et en sécurité cette nuit. Et pas sous une haie.

Soucieuse de me voir l'imiter, elle reprit sa place devant la table. Je m'exécutai, alors même que mon bon sens plaidait en faveur d'un départ immédiat.

— Ce soir, vous pourrez dormir ici, dit-elle, tandis que Marjorie et moi ouvrons des yeux surpris. Près du feu de la cuisine. J'en parlerai à père quand il rentrera.

Je réalisai plus tard, en y repensant, que la disparition de son frère avait dû occuper l'essentiel de ses pensées conscientes et peut-être aussi la plupart de ses rêves. Ç'avait été certainement depuis cinq mois le principal sujet de conversation entre elle et ceux de son proche entourage. Ils en avaient discuté, ils en avaient débattu jusqu'à ce que plus personne ne trouvât rien de nouveau à dire. Chacun avait défendu jusqu'à l'écœurement le même point de vue. Elle avait besoin d'un esprit neuf et d'idées neuves avant de se résoudre à admettre qu'il n'y avait pas de solution à cette énigme, que son frère avait disparu, qu'on ne le reverrait probablement jamais vivant. Car, d'après ce que j'avais

déjà entendu, je devais admettre que telle était l'issue la plus probable. Un riche jeune homme, victime d'un coup monté, assassiné pour son argent et son cadavre expédié dans la plus proche rivière, était-ce vraiment un fait sans précédent ? Certes non ! Cela faisait partie des hasards de la vie quotidienne. Les Écritures ne nous disent-elles pas d'ailleurs que l'homme né d'une femme n'a que peu de temps à vivre ? Meurtre, rapine, famine, peste sont tous des instruments de Dieu.

Avec un sursaut, je me rendis compte que je pensais comme les moines, mes professeurs, m'avaient appris à penser et comme, selon eux, j'étais censé penser. C'était en partie pour fuir cette acceptation abjecte du caractère inéluctable de la Volonté divine que j'avais décidé de ne pas prononcer mes vœux définitifs.

— Votre père ne permettra jamais qu'il couche ici, protesta Marjorie. Le colporteur doit être parti avant que l'échevin revienne.

— Je t'ai dit que je parlerai à père !

Ayant ainsi balayé les objections de la gouvernante, Alison se tourna vers moi.

— Alors, resterez-vous ? J'aurais pensé que le prix que j'ai payé pour ce ruban suffirait à vous acheter de quoi manger pendant au moins deux jours.

— Que j'ai payé, murmura Marjorie, pas assez bas toutefois pour être inaudible.

Je m'attendais à ce que sa maîtresse explosât de nouveau avec passion, mais Alison ignora la remarque et haussa les sourcils en me regardant.

— Si vous êtes sûre que votre père n'en sera pas contrarié, je serais reconnaissant de profiter d'un feu et d'un bon souper, dis-je.

Les premières gouttes de pluie commençaient à tomber, j'aperçus le léger crépitement sur le feuillage. L'air était lourd, immobile, mais un murmure ténu courait entre les branches signalant que la brise se levait. La nuit pourrait être humide et froide.

— Laissez-moi m'occuper de mon père, intima Alison autoritaire. Où donc en étions-nous ?

Sans attendre de son auditoire une réponse dont elle n'avait pas besoin, elle poursuivit :

— Les circonstances n'étaient pas celles que vous imaginez. Ni celles que Marjorie vous incite à croire. Mon frère n'a pas déambulé dans les rues de Londres avec tout cet argent dans la poche. Nous avons quitté Bristol le jour de la Toussaint et deux de nos hommes, Ned Stoner et Rob Short, étaient avec nous. Joan, ma femme de chambre, montait en croupe derrière Ned. Nous avons passé trois nuits sur la route et mon père avait loué quatre hommes supplémentaires pour nous accompagner jusqu'à Chippenham. Quand nous approchâmes de Londres, mon oncle envoya deux de ses domestiques jusqu'au village de Paddington pour nous escorter dans la ville et nous conduire jusqu'à nos destinations respectives.

Elle s'arrêta un instant pour reprendre son souffle. De nouveau, le grondement lointain du tonnerre nous parvint, plus proche cette fois. Le bruit de la pluie s'intensifiait.

— Donc, vous étiez bien protégés, dis-je.

— Pendant la plus grande partie du temps, oui, confirmait-elle. Et même pendant la partie du trajet où nous étions seulement cinq, nous avons fait route avec un groupe de marchands rencontrés dans une auberge où nous avions logé. Mon père nous avait conseillé de le faire et nous lui avons obéi.

— Et ensuite ? demandai-je vivement car elle semblait sombrer dans un rêve. Qu'est-il arrivé lorsque vous êtes arrivés à Londres ?

— Quoi ? Oh ! Il tombait des seaux ; il avait plu pratiquement toute la journée si bien que mon oncle et ma tante avaient envoyé leur voiture pour moi et pour ma femme de chambre. Mais Bess, la jument de Clement, avait perdu un fer et l'on est convenus pour ne pas perdre de temps – c'était déjà la fin de l'après-midi et il commençait à faire noir, vous voyez – qu'il monterait en voiture avec nous et que Ned reviendrait à Paddington le lendemain matin pour rechercher Bess chez le maréchal-ferrant. Nous sommes donc allés d'abord à Dowgate Ward pour y déposer mon frère avant de poursuivre vers Farringdon. Il est sorti de voiture à l'angle de Thames Street et de Crooked Lane.

— Seul ? Pourquoi Ned ou Rob ne sont-ils pas restés avec lui ?

— Rob conduisait mon cheval et devait loger chez mon oncle, avec Joan et moi. Ned devait s'arrêter avec Clement à *La Tête du Baptiste*, mais les deux hommes de mon oncle semblaient tenir à sa compagnie. Ils rumaient toutes sortes d'histoires au sujet de bandes d'hommes en armes qui ratissaient les rues de la ville, s'en prenant surtout aux femmes, et mon frère a pressé Ned de faire ce qu'ils demandaient. Ned le rejoindrait plus tard, a dit Clement. De plus, l'auberge était à très petite distance dans la rue, visible de l'endroit où nous l'avons laissé.

Alison plongea l'index dans le fond de son mazer de bière et traça sur la table un plan rudimentaire.

— Ceci est Thames Street, dit-elle, et ceci – elle tira une autre ligne humide, perpendiculaire – Crooked Lane, qui mène jusqu'aux quais et à la Tamise. Ici, à l'angle où nous avons déposé Clement, se trouve une autre auberge appelée *La Confiance* ; *La Tête du Baptiste* est un peu plus bas, de l'autre côté de la rue. Nous en voyions l'enseigne et les lanternes suspendues au mur. Clement n'avait que quelques pas à faire et nous n'avons pas attendu. Les hommes de mon oncle étaient pressés de rentrer chez eux avant le couvre-feu ; nous étions tous désireux de nous mettre au lit. Je me suis penchée à la portière pour dire au revoir à Clement. Il était debout, recroquevillé dans sa cape, juste sous une torche fixée très haut près d'une fenêtre au premier étage de *La Confiance*. Il m'a répondu en agitant la main, puis, d'un geste impatient, nous a enjoins de repartir au plus vite. J'ai tiré les rideaux de la voiture et suis demeurée enfoncée dans mon siège jusqu'à l'arrivée. Je me souviens avoir dit à Joan à quel point j'étais fatiguée et combien je serais heureuse de me retrouver en sécurité chez ma tante. Il faisait un temps abominable. Je me souviens aussi que les torches vacillaient quand mon oncle et ma tante sont sortis pour nous accueillir. Ned est aussitôt reparti pour Crooked Lane et *La Tête du Baptiste*.

La voix d'Alison s'étrangla.

— Il n'y a pas trouvé Clement. Mon frère n'était pas là. Thomas Pryne a dit qu'il n'était jamais arrivé.

CHAPITRE IV

Dans le silence qui suivit, le tonnerre claqua de nouveau. J'étais si absorbé par le récit d'Alison Weaver que je n'avais pas remarqué l'éclair qui l'avait précédé. J'imaginais avec précision la silhouette de son frère tel qu'elle l'avait vu, serrant étroitement sa cape pour se protéger de la pluie battante, éclairé par la torche tremblante de l'auberge *La Confiance*, à quelques enjambées de l'abri sûr qui l'attendait. À *La Tête du Baptiste*, qu'il avait repérée, Thomas Prynne, le vieil ami de son père, s'apprêtait à lui souhaiter la bienvenue et un pot de *posset*¹² à la bière chaude infusait pour lui près du feu... Mais Clement Weaver n'était jamais arrivé.

Le coup de tonnerre nous fit tous sursauter. Marjorie recouvra son sens pratique en s'apercevant que la pluie giclait par la porte ouverte. Contrariée, elle claqua bruyamment la langue, se leva pour aller la fermer et, dans la foulée, se dirigea en grommelant vers lâtre pour remuer le ragoût dans la marmite.

— Et ça cause ! Et ça cause ! J'en oublie tous mes devoirs. Encore une chance que la viande n'ait pas attaché et brûlé dans le fond...

Ni Alison ni moi ne lui prêtâmes grande attention.

— Était-il vraiment nécessaire que Ned vienne avec vous ? demandai-je. Vous auriez déjà disposé sans lui de trois hommes adultes pour vous protéger, vous et votre domestique.

— Vous oubliez que la période était particulièrement dangereuse, repartit Alison patiemment. Le comte de Warwick avait fait sortir de la Tour le roi Henri et l'avait proclamé de nouveau notre roi légitime. Les temples étaient bondés de partisans du roi Édouard et il s'en trouvait beaucoup partout

¹² Boisson chaude à base de lait caillé. (N.d.T.)

ailleurs, dissimulés dans la ville. L'exécution du comte de Worcester remontait seulement à quelques semaines. Mon oncle m'a dit n'avoir jamais vu les Londoniens dans un tel état d'excitation fébrile et de nervosité. Et que le nombre des crimes augmentait de jour en jour.

Je m'en souvins alors. Nous-mêmes, reclus à Glastonbury, avions perçu les échos de la terrible violence dont la populace londonienne avait fait preuve lors de l'exécution du connétable du roi Édouard. Après qu'il avait fait empaler les corps et les têtes des rebelles sur des poteaux, le peuple avait surnommé le comte de Worcester le « Boucher d'Angleterre » ; il le haïssait. Mais, selon notre informateur, un frère itinérant, cette atrocité et cette haine ne pouvaient expliquer entièrement la férocité des Londoniens qui avaient bien failli mettre le prisonnier en pièces sur le chemin de l'échafaud. D'après les souvenirs du frère, c'était la première fois qu'il avait fallu reporter une exécution capitale, et que le prisonnier et les gardiens de la prison avaient dû se réfugier le temps d'une nuit dans la prison de Fleet. Je dus en convenir, John Weaver avait eu grandement raison de s'inquiéter de la sécurité de sa nièce et d'alarmer assez ses hommes pour qu'ils persuadent Ned de venir avec eux. De cette façon, ils n'étaient pas seuls responsables de la sécurité de l'hôte de leur maître. Rob, de toute façon, devait rester avec Alison et sa femme de chambre.

La gouvernante préparait un lait caillé.

— Votre père ne va tarder à rentrer, dit-elle à Alison. C'est bientôt l'heure du souper.

J'en fus surpris. Les quatre heures qui s'étaient écoulées depuis midi et ma rencontre avec Marjorie Dyer à la Croix Haute avaient passé si rapidement que j'aurais été tout près de croire qu'elle se trompait si je n'avais entendu les cloches des églises avoisinantes qui sonnaient les vêpres. Trois heures avant les complies, pensai-je automatiquement.

— Il ne sera pas là avant un moment, répondit Alison qui, tournant vers moi son regard, déclara : Voilà toute l'histoire.

Je fronçai les sourcils.

— Vous dites que seuls votre père et votre frère savaient combien d'argent portait ce dernier. C'est peut-être vrai mais

tous les gens concernés par cette entreprise périlleuse ont dû se rendre compte que votre frère avait de l'argent sur lui, une somme considérable, puisque chacun savait que vous alliez à Londres acheter votre robe de mariée.

— Qu'insinuez-vous par là ? fit Alison d'une voix stridente. Qu'un membre de la maison de mon père ou de celle de mon oncle pourrait être responsable de la disparition de Clement ?

— C'est ça que vous voulez dire ? renchérit Marjorie, le visage rouge et brûlant d'indignation.

C'était exact. Mes pensées coupables s'étaient égarées dans cette direction. Je m'étais dit que, peut-être, Ned, Rob ou l'un des hommes de John Weaver étaient de mèche avec une des nombreuses bandes de voleurs, pickpockets et assassins qui écumaient les rues de Londres, et qu'ils avaient averti à l'avance leurs complices criminels... Mais non ! Comment l'auraient-ils pu ? Aucun d'eux ne pouvait prévoir les circonstances exactes de l'arrivée de Clement Weaver, la perte du fer de sa monture qui l'avait empêché d'entrer à cheval directement dans la cour de *La Tête du Baptiste* et d'y mettre pied à terre sous le regard protecteur de l'accueillant Thomas Prynne. Personne non plus n'aurait pu prédire que Ned ne serait pas avec lui. La colère des deux femmes était justifiée. Je n'avais pas pris le temps de mesurer ce qu'impliquait ma question.

— Je suis désolé, dis-je. Il était stupide de ma part de sauter à cette conclusion extravagante.

— Et fausse de surcroît ! ajouta Alison.

Je me demandai si elle allait revenir sur son offre de me loger cette nuit mais elle poursuivit :

— L'auberge *La Confiance* ne m'a pas fait bonne impression.

— Vous pensez... Vous pensez qu'elle pourrait avoir quelque rapport avec la disparition de votre frère ?

Elle se mordillait la lèvre.

— Je n'ai aucune raison de le dire, admit-elle après un silence réticent. Mon père et mon oncle y ont procédé à des investigations lorsqu'ils recherchèrent Clement, mais le patron et les domestiques ont juré n'avoir rien vu ni entendu. Il n'y a aucune raison de mettre leur parole en doute. De même, rien ne

permet de penser qu'ils aient quelque chose à voir avec le malheur arrivé à Clement.

— Cependant, vous pensez qu'ils pourraient avoir menti ?

Alison haussa les épaules.

— Il m'a semblé simplement que cet endroit avait quelque chose de sinistre, c'est tout. Je suis sans doute très pusillanime.

C'était aussi mon opinion que je n'exprimai pas. Elle avait vu l'auberge dans les conditions les plus défavorables, en fin d'après-midi, dans une lumière crépusculaire et sous des torrents de pluie, alors qu'elle avait faim et tombait de fatigue. Et elle l'avait forcément associée à la disparition de son frère qu'elle avait vu là pour la dernière fois, sous la flamme tourmentée de la torche... De nouveau, l'image surgit dans mon esprit, parfaitement claire.

J'hésitai un moment avant de poser ma dernière question, une question délicate qui pourrait mettre de nouveau en péril mon billet de logement près du feu de la cuisine. Néanmoins, en dépit de ce que Marjorie m'avait confié précédemment, je me sentais contraint de la poser, ne fût-ce que pour ma propre satisfaction. Où que je dorme, je dormirais d'un sommeil plus profond si je parvenais à ficeler les bouts pendants de cette affaire. J'ai toujours détesté les bouts pendants.

— Y aurait-il la moindre raison, commençai-je prudemment, pour que votre frère ait eu... ait pu avoir... ? Ce que j'essaie de dire est que...

Alison me coupa la parole d'une voix glaciale :

— Vous me demandez si Clement aurait pu voler son propre père ? La réponse est non.

J'aurais dû en rester là, mais je persistai. Je devais me convaincre moi-même qu'elle disait la vérité.

— Une très grosse somme d'argent était en jeu. L'on connaît des jeunes hommes qui ont succombé subitement à la tentation.

Je m'attendais à une rage déferlante et fus surpris qu'elle répondît à mon impertinence avec un calme relatif. Un calme assorti de froideur, je dois l'admettre.

— Clement et moi aimons notre père. Il ne nous a jamais donné de raisons de nourrir pour lui d'autres sentiments. Mon frère, surtout, a toujours été très proche de lui et il reprendra

l'affaire quand mon père sera trop âgé. Il n'y a jamais eu entre eux la moindre discorde.

— Je vous l'avais déjà dit, me reprocha la gouvernante.

— Je sais.

J'avais un peu honte. Je voyais bien qu'elle était blessée par mon incapacité de la croire sur parole mais j'avais besoin d'une confirmation. Alison avait parlé avec une sincérité profonde et m'avait donné sa réponse sans hésitation.

Le silence s'appesantit, oppressant, paralysant. Il n'y avait rien à ajouter. Comme celle de Marjorie et comme celle d'Alison, bien qu'elle eût à l'instant parlé de son frère comme s'il était toujours vivant, ma conviction était faite : Clement Weaver avait été assassiné. Que ses assaillants eussent été ou non associés à l'auberge *La Confiance* – et je pensais que non –, il avait été attaqué, volé et tué l'an dernier par ce pluvieux après-midi de novembre, et l'on s'était débarrassé de son corps. Dans la lumière déclinante, glisser un couteau entre ses côtes avait été l'affaire d'un instant. Pas de bruit, pas de cris susceptibles d'être entendus à *La Tête du Baptiste* et d'alerter l'ami qui l'attendait. Même si Clement avait pu lancer quelque appel, sa voix aurait eu peu de chances de l'emporter sur le bruit de la pluie. Non, une fois tous les faits réunis, la réponse demeurerait toujours la même, simple, évidente : Clement Weaver comptait au nombre des centaines d'hommes et de femmes assassinés tous les ans pour l'argent qu'ils portaient peut-être, ou n'avaient jamais porté. Le monde est un lieu dangereux et violent, comme m'en avait prévenu l'abbé Selwood lorsque j'avais quitté l'abbaye pour tenter ma chance loin de ses murs protecteurs.

Nous étions tous les trois si bien plongés dans nos réflexions respectives qu'aucun de nous n'entendit la porte d'entrée s'ouvrir et se refermer. Nous nous rendîmes compte du retour de l'échevin en entendant sa voix :

— Alison ? Marjorie ? Êtes-vous là ?

— Dieu du ciel ! s'écria Marjorie qui abandonna la confection de son lait caillé en faisant virevolter ses jupons. Votre père est rentré, la table n'est pas mise et je parie que l'heure du souper est passée depuis longtemps ! Et vous, allez au diable ! C'est

vosre faute si j'ai tant bavardé ! fit-elle en agitant dans ma direction une main nerveuse avant de se tourner vers Alison : Vous feriez mieux d'aller l'accueillir !

Mais la jeune fille se dirigeait déjà vers la porte en disant :

— Je suis ici, père. Le souper sera prêt dans un instant.

La porte de la cuisine se referma derrière elle.

— Dans un instant ! Vraiment, ronchonna Marjorie. Je ne serai pas prête avant une demi-heure.

Elle s'affairait, plus vive et rapide que je ne l'en aurais crue capable vu sa corpulence et les mauvaises jambes dont elle s'était plainte. Elle disposa des assiettes, des couteaux et des gobelets d'étain sur un plateau de cuivre battu qu'elle emporta à la salle où la famille prenait ses repas. De crainte de la gêner dans ses mouvements, je repris ma place près du feu et attendis patiemment qu'elle eût le temps de m'accorder son attention. Lorsqu'elle revint un instant plus tard, elle grommelait avec fureur.

— Et voilà que maître Burnett est revenu avec l'échevin et demande à partager son repas. M'a-t-on seulement prévenue ? Non ! Pour eux, je ne suis jamais qu'une domestique comme les autres !

La main protégée par un morceau de tissu, elle s'empara de la louche et se mit à remuer le ragoût avec énergie.

— Vous seriez-vous jamais douté que je suis la cousine de l'échevin ?

C'était donc ça. Marjorie était la parente pauvre de la famille Weaver. Voici qui expliquait l'étrangeté des ses relations avec Alison : par moments, celles de servante à maîtresse ; à d'autres, celles d'amie de la famille.

La porte du fond s'ouvrit et deux hommes entrèrent, petits et râblés tous les deux, avec les visages lourds aux joues creuses, la peau basanée et le cheveu sombre de la plupart des habitants de Bristol. Au cours des siècles, il y avait eu beaucoup de mariages mixtes entre eux et les Gallois du Sud et le teint celte l'avait emporté sur celui des Saxons. Le plus petit des deux hommes était manifestement le plus âgé ; je lui donnai un peu plus de trente printemps. Le jeune devait être de mon âge.

À mon avis, il s'agissait de Ned et de Rob, les domestiques de l'échevin.

— Inutile d'espérer maintenant votre pitance ! rouspéta Marjorie. Je suis en retard et maître William s'est invité à souper sans prévenir. Ôtez-vous de mes pattes, gros lourdauds ! Asseyez-vous près du feu avec le colporteur.

— Je reviendrai plus tard, maugréa le plus âgé des deux en haussant les épaules.

Il repartit vers le jardin. L'orage s'était apaisé aussi soudainement qu'il avait éclaté, le soleil avait reparu entre les nuages, et le doux parfum des fleurs et des plantes aromatiques flattait mes narines. Le jeune homme, en revanche, obtempéra ; tirant d'un coin de la pièce un autre tabouret recouvert du même drap vert et rouge, il vint s'asseoir près de moi.

Il salua d'un court hochement de tête en me regardant en coin, comme s'il ne savait pas trop ce que je pouvais faire là.

— Je m'appelle Roger, dis-je en lui offrant la main.

— Ned Stoner, grogna-t-il en me serrant les doigts à m'en briser les os.

Ainsi, j'avais devant moi le jeune homme qui, revenu à Crooked Lane, avait découvert que Clement Weaver n'y était pas, qu'il avait disparu de la face de la terre comme s'il n'avait jamais été. Furtivement, je fis l'inventaire de sa personne et ce que je vis me plut. Son apparence était passablement négligée. Des taches de graisse et d'aliments parsemaient le devant de son pourpoint, un accroc béait sur le genou gauche de ses épaisses chausses de laine, et ses souliers de cuir étaient râpés et poussiéreux. Mais, dans son visage honnête et ouvert, un sourire singulièrement amical ne demandait qu'à s'élargir et s'épanouir en un rire joyeux. De toute évidence, il aimait la vie et jamais je ne l'aurais soupçonné de vouloir nuire à quiconque ; j'aurais répondu de lui comme de moi. Il ne savait rien sur la disparition de son jeune maître, décidai-je.

Une décision arbitraire, direz-vous, et vous aurez raison. Rappelez-vous cependant que j'étais alors inexpérimenté, un jeunot qui ne savait rien du monde mais qui croyait tout connaître. Au cours des longues années qui me séparent de ce

jeune homme, j'ai pu vérifier à maintes reprises qu'on ne juge pas un livre à sa couverture.

Alison reparut dans l'embrasure de la porte.

— Inutile d'espérer que les plats arriveront tout fumants sur la table, lança Marjorie d'un ton brusque, en posant une casserole d'œufs de pluvier sur le feu pour les faire bouillir. Je ne peux pas faire de miracle.

Ignorant sa sortie, la jeune fille pointa un doigt vers moi :

— Mon père veut vous voir.

Un silence stupéfait s'ensuivit : bouche bée, la gouvernante, Ned et moi la regardions sottement. Marjorie, la première, retrouva l'usage de sa langue :

— Pourquoi l'échevin voudrait-il voir un colporteur ?

Alison plissa le front et je remarquai pour la première fois ses sourcils, maladroitement épilés pour copier les arcades sourcilières pratiquement rases des grandes dames à la mode.

— Si c'était ton affaire, Marjorie, je te l'aurais dit.

Puis, se tournant vers moi, elle m'interpella d'une voix impatiente :

— Alors, vous venez ?

Avec un regard d'excuse vers la gouvernante, je me levai et lissai d'une main gauche mon pourpoint élimé. J'avais envisagé la possibilité que l'échevin annule la promesse que sa fille m'avait faite de me loger une nuit gratuitement ; qu'il souhaite le faire face à face m'inquiétait. Après tout, ce n'était pas moi qui avais enfreint les règles de sa maison.

Je suivis Alison dans l'entrée sur laquelle ouvraient la salle commune, la cuisine et l'office. Malgré mon inquiétude, je notai que le haut des fenêtres équipées de volets qui donnaient sur Broad Street était en verre. De nos jours, on s'extasie moins devant l'usage du verre dans les maisons privées mais, dans l'Angleterre de l'époque, c'était chose nouvelle et très coûteuse. L'échevin était réellement un homme très riche. Peints en rouge et en or, les montants de portes et les extrémités des poutres du plafond étaient sculptés d'oiseaux, de masques et de fleurs. Dans un angle, l'argenterie et les étains de la famille étaient présentés dans un grand vaisselier, décoré lui aussi, et deux

fauteuils sculptés étaient sis de chaque côté de la cheminée. L'échevin occupait le plus grand, son futur gendre le second.

L'échevin Weaver était un homme trapu au teint coloré, avec des yeux noisette, mouchetés de vert semblables à ceux de sa fille, et des cheveux noirs déjà clairsemés au sommet du crâne. Il les portait d'une façon depuis longtemps passée de mode, tondus court au-dessus des oreilles, avec quelques mèches collées soigneusement en travers de son crâne rose et luisant. Sa longue robe ornée de fourrure était aussi d'un autre âge, assortie d'un capuchon ainsi que l'élégance le voulait au début de ce siècle. J'écris ceci *a posteriori*, vous le savez. Je connaissais alors le monde depuis trop peu de temps pour savoir ce qui était à la mode.

Sachez pourtant que j'en eus alors une assez bonne idée en regardant le fiancé d'Alison Weaver. La chevelure auburn de William Burnett lui arrivait aux épaules et sa frange épaisse lui tombait si bas sur les yeux que c'est à peine s'il pouvait voir. Son visage glabre, rasé de près, me rappela incontinent ma propre barbe de quelques jours. Moitié pourpre et moitié rouge, son justaucorps furieusement capitonné, étroitement ceinturé à la taille et indécentement court révélait une braguette brodée de glands. Mais l'œil se fixait irrésistiblement sur ses souliers à la poulaine, taillés dans un cuir souple écarlate et dont les pointes étaient si longues qu'elles étaient attachées à ses genoux par de fines chaînes d'or. Ces pointes rendaient la marche difficile. Quelques années plus tôt, une bulle du pape avait limité leur longueur à deux pouces, sous peine de malédiction papale. Mais, au motif que la malédiction du pape ne saurait faire de mal à une mouche, les cordonniers anglais avaient ignoré cet édit et continuaient de fabriquer ces extravagantes poulaines.

Sitôt sorti de la cuisine, j'avais commencé d'entendre la voix de l'échevin.

— Si le roi Édouard sort vainqueur de la bataille qui s'annonce, des amendes seront infligées et elles seront lourdes. J'ai prévenu les autres membres du conseil du danger qu'il y avait à laisser la Française entrer dans la ville, mais ils ne m'ont pas écouté. Certains représentants ont toujours été pour la maison de Lancastre. C'est une grave erreur, à mon avis, de

prendre parti ouvertement. Le pendule a beaucoup trop oscillé ces dernières années pour que chacun soit parfaitement libre de ses opinions. Attendre et voir venir, telle est ma devise, et elle est judicieuse. Nous aurions pu trouver un prétexte pour fermer les portes. La peste est toujours une raison valable. Ils ne feront pas la même folle erreur à Gloucester, croyez-m'en. Là-haut, ils ont un sens aigu de leur protection.

William Burnett marmonna sans conviction, trop occupé qu'il était à lisser le satin pourpre d'une de ses manches pour s'intéresser vraiment aux soucis de l'échevin. Alison le regardait avec admiration.

Subitement conscient de ma présence, l'échevin transféra son attention de son futur beau-fils à ma personne qu'il examina d'un œil expert et perspicace. Je soutins pendant un bon moment cet examen, attendant l'ordre de quitter sa demeure. Mais rien de tel n'arriva ; après un silence qui me parut proprement insupportable, il parla :

— Ainsi, vous êtes le colporteur dont ma fille m'a parlé. Elle m'a dit que vous savez lire et écrire. Cela pourrait être utile, ajouta-t-il pensivement, comme s'il se parlait à lui-même.

CHAPITRE V

Je ne voyais pas comment mon aptitude à lire et à écrire pourrait être utile à l'échevin Weaver, si bien que je gardai un silence diplomatique qui n'était pas sans espoir. Il me semblait au moins que mon hébergement pour la nuit était assuré. Il n'avait pas réagi comme un homme sur le point de me jeter à la rue.

Après une autre pause, il poursuivit d'un ton douloureux :

— Alison m'a dit également que vous êtes au courant de... de la disparition de mon fils.

Je hochai la tête doucement. Il était visible que ce sujet le plongeait dans une profonde détresse. Il déglutit avec effort et une de ses mains triturerait sans relâche le parement d'agneau qui bordait sa robe.

— Je... je n'approuve pas que l'on bavarde avec des étrangers et que l'on informe tous les vagabonds de mes affaires de famille. Mais, dans votre cas, il se peut que ma fille ait été avisée de faire une exception.

J'étais toujours dans l'ignorance et jetai vers Alison un regard de biais mais elle semblait aussi perplexe que moi. L'échevin poursuivit :

— Vos voyages vous mènent-ils souvent à Londres ?

— Je... je...

Après m'être éclairci la voix, je déclarai hâtivement :

— Je n'y suis jamais allé mais j'ai l'intention de le faire. Je n'ai pas pris la route depuis bien longtemps, voyez-vous. Maîtresse Alison a dû vous dire qu'il y a peu encore, j'étais novice chez les bénédictins de Glastonbury. Mais Londres est mon objectif. S'il est habile, un homme peut y faire fortune.

S'arrachant à la contemplation extasiée des glands de sa braguette, William Burnett me gratifia d'un sourire méprisant.

— Vous vous voyez sans doute comme un nouveau Richard Whittington, n'est-ce pas ? Vous ne ferez pas une fortune de cet ordre en vendant des aiguilles, du fil et des rubans dans le Cheap¹³. De plus, précisa-t-il avec une condescendance accablante, Whittington était, après tout, fils de chevalier.

L'échevin Weaver le fit taire d'un geste impatient.

— Là n'est pas la question.

Il reporta son regard sur moi.

— La question, la voici. Je veux, mon garçon, lorsque vous arriverez à Londres, que vous ouvriez bien grands vos yeux et vos oreilles au moindre indice qui pourrait concerner le sort de mon fils. Vous pouvez vous mêler à des gens que ma condition m'interdit d'approcher. Certes, je suis capable de les interroger mais ce serait vain. S'ils ont quelque chose à dissimuler, ils mentiront plus vite que le chien peut courir. En revanche, ils parleront sans contrainte devant vous. Vous surprendrez des conversations auxquelles je n'aurais jamais accès. Alors, si vous entendez quelque chose, la moindre chose, dont vous pensez qu'elle pourrait avoir le moindre intérêt, qu'elle pourrait être une très mince indication de ce qui est arrivé à Clement, allez voir mon vieil ami, Thomas Prynne, à l'enseigne de *La Tête du Baptiste*, dans Crooked Lane ; il veillera à ce que votre message me parvienne. Qu'en dites-vous ? Ferez-vous cela pour moi ?

— Oui. Oui, bien sûr, dis-je, en me demandant si le pauvre homme se rendait compte qu'il se raccrochait à des fétus de paille.

Mais à quoi d'autre aurait-il pu se raccrocher ? Il ne pouvait se tourner simplement les pouces et admettre passivement que son fils unique était mort.

— Et comme vous savez lire et écrire, poursuivit-il, vous détenez un avantage. Vous pouvez voir quelque chose... lire quelque chose...

Là, ce n'était plus seulement se raccrocher à de faux espoirs, c'était carrément s'y suspendre.

¹³ Quartier de Londres en bordure de la City, bien connu pour son marché. (N.d.T.)

— Si je peux découvrir quoi que ce soit, j'irai aussitôt trouver votre ami Thomas Prynne, lui assurai-je. Mais je ne serai pas à Londres avant plusieurs mois. Je n'ai que mes deux jambes et dois gagner ma vie en cours de route. Je gagne mon pain dans les villages et les hameaux éloignés des routes principales, des lieux retirés dont les habitants vivent loin du plus proche marché.

À ses épaules qui fléchirent et à son air abattu, je vis que l'échevin était déçu. Il s'était imaginé que je serais à Londres dans une ou deux semaines.

— En ce cas..., dit-il, tambourinant des doigts sur le bras de son fauteuil. Quel que soit le moment où vous y parviendrez, vous m'obligeriez en étant à l'affût de tout.

Il s'efforçait de faire bonne figure et mon cœur s'émut. Il était clair qu'il n'était pas homme à décharger ses humeurs sombres sur des subalternes pour une contrariété qui n'était pas leur fait. Je comprenais pourquoi ses enfants l'aimaient tant. De plus, contrairement à une pratique très répandue chez les gens de sa classe, il ne les avait pas expédiés au loin pour qu'ils fussent élevés dans la maison d'un autre. Il les avait gardés près de lui et leur témoignait de l'affection, un comportement peu commun, excepté chez les pauvres. Il sourit, me signifia mon congé et ajouta :

— Ma fille m'a dit qu'elle vous a offert un lit près du feu de la cuisine pour la nuit. Si vous en avez besoin, vous êtes le bienvenu.

Je murmurai des remerciements et repartis pour la cuisine où Marjorie Dyer s'apprêtait à porter le plat de ragoût à la salle. Le menu comprenait également un pâté de viande, des œufs de pluvier et, en plus d'un plat débordant de beignets, une coupe remplie d'amandes et de raisins. Le lait caillé n'était encore qu'à moitié pris, mais Marjorie avait sorti une assiette de tartelettes aux fruits pour clore le repas. Si tel était le souper, me dis-je, qu'ont-ils pu manger pour le dîner ?

Lorsqu'elle revint après avoir servi ses maîtres, elle, Ned Stoner et moi nous assîmes à la table de la cuisine pour nous occuper de notre propre repas. Il y avait de nouveau du ragoût et du fromage au lait de chèvre, du pain noir et des légumes

printaniers du jardin. Avec des airs de conspirateur, Marjorie sortit de Dieu sait où une assiette de doucettes, fourrées de jaune d'œuf, de crème, de safran, et sucrées au miel. L'autre homme, Rob, ne s'était toujours pas manifesté.

— Qu'est-ce que l'échevin attend de vous ? demanda Marjorie après avoir satisfait aux exigences de sa faim.

Quand je le lui eus expliqué, elle poussa un soupir à faire tourner les moulins et s'essuya la bouche sur le revers de sa manche.

— Pauvre homme ! dit-elle, avant d'exprimer avec une similitude troublante le reflet de ma propre pensée. Il se raccroche à de fols espoirs. Il ne peut accepter l'idée que maître Clement est mort.

Je me tournai vers Ned.

— Lorsque vous êtes revenu à l'auberge *La Confiance* ce soir-là, avez-vous remarqué quelque indice d'une lutte ?

Il se fourra une cuillerée de ragoût dans la bouche et répondit, la voix pâteuse :

— Y pleuvait...

Il mastiqua pendant quelques secondes puis ajouta :

— ... fort.

— Vous voulez dire que la pluie aurait fait disparaître toutes traces révélatrices ?

— Juste.

Il engloutit un énorme morceau de fromage qui compromit pendant deux bonnes minutes sa capacité de converser. Après qu'il l'eut avalé et sans lui laisser le temps de remplir de nouveau sa bouche, je lui demandai d'un ton pressant :

— Il n'y avait rien du tout ? Rien qui aurait pu être arraché au vêtement de votre maître ? Un bouton, par exemple ? Une boucle ? Un lambeau de tissu ?

Ned me dévisageait, les sourcils froncés. Il me prenait manifestement pour un fou.

— Y pleuvait, répéta-t-il. J'suis pas resté à ratisser la boue. En plus, fit-il en haussant les épaules, j'avais pas lieu d'chercher, s'pas ? J'pensais qu'le jeune maître y était arrivé sain et sauf à *La Tête du Baptiste*. C'est quand j'y suis arrivé qu'j'ai su qu'y avait disparu.

Une idée venait de me frapper.

— Et les bagages de votre maître ? Il les avait avec lui ?

Ned considéra la question avec autant de gravité que si je l'avais prié de m'expliquer un théorème abstrus de mathématique. Armée d'une cuiller pleine de ragoût, sa main, pas trop propre, aux ongles cernés de noir, tremblait d'impatience devant l'entrée de sa bouche. Il finit par hocher la tête :

— Ses fontes zétaient dans la voiture, avec Miss Alison. Rob et moi, on les zavait sorties pour lui et posées par terre. Je m'souviens qu'j'les ai vues à ses pieds quand on est partis. Y d'vait les porter qu'sur une p'tite distance.

Il exprima cette dernière indication sur le mode défensif, comme s'il craignait d'être accusé d'avoir manqué à ses devoirs. Le ragoût disparut dans l'avidité et vaste caverne de sa bouche. Satisfait, il se mit à mâcher lentement.

— On ne les a jamais retrouvées, elles non plus ?

— Qu'est-ce qu'vous croyez, hein ? Vidées et jetées dans la Tamise.

Marjorie poussa vers moi l'assiette de doucettes.

— Servez-vous et cessez de vous tourmenter. Vous vous agitez avec cette affaire comme un chien aux prises avec un rat.

Elle baissa le ton et se pencha en travers de la table pour saisir ma main.

— Écoutez, mon garçon, oubliez tout ça. Maître Clement est mort et ni vous ni personne n'y pouvez rien. Il est tombé parmi les voleurs, comme l'homme dans la Bible. Il est bien naturel que l'échevin s'entête à voir les choses autrement ; il espère qu'un beau jour Clement reparaitra ici ou là. Mais il n'en ira pas ainsi et, au plus profond de son cœur, il le sait. Si vous voulez être en règle avec votre conscience, le jour où finalement vous arriverez à Londres, allez poser quelques questions à l'auberge *La Confiance*, mais ne perdez pas davantage votre temps. Il n'y a rien à découvrir et, tôt ou tard, mon maître devra accepter la vérité.

Ned signifia son accord d'un vigoureux hochement de tête, car il venait d'enfourner d'un seul coup une doucette dont le miel et la crème dégoulaient sur son menton. À contrecœur,

car l'affaire m'intriguait, je fus, moi aussi, contraint de donner mon assentiment. Marjorie tenait des propos sensés. Tout de même, un souci lancinant, que je ne parvenais pas à définir, rôdait au fond de mon esprit.

Quand le souper fut terminé et la table desservie, je sortis dans le jardin. Au-delà des murs qui l'enserraient, la ville était plus tranquille, enfin délivrée du fracas des sabots et des sonneries incessantes des trompettes. Ce qui laissait à penser que Marguerite d'Anjou et ses troupes avaient quitté la ville et repris leur marche vers le nord. Débarrassée de cette présence militaire indésirable, Bristol pourrait se retrancher dans une accalmie inquiète en attendant l'issue de l'affrontement entre la reine et le roi Édouard. Où et dans quelles conditions aurait-il lieu ? Qui en sortirait vainqueur ? Peu de gens sans doute s'interrogeaient sur ces facteurs inconnus par ce beau soir de mai. Il faut, après tout, que la vie continue.

La beauté régnait sur le jardin. Les ombres mouvantes progressaient lentement sur les parterres d'herbes et de fleurs. Un oiseau s'égosillait sur les branches du poirier. L'orage avait lavé le ciel ; bleu clair et translucide, il annonçait qu'un beau jour suivrait celui-ci. La soirée n'incitait nullement à méditer sur la violence et la mort et il était facile d'oublier le sort de Clement Weaver. D'ailleurs, Marjorie avait raison. Il n'y avait rien à faire, l'échevin demandait l'impossible. Je n'avais aucune envie, me dis-je, d'être entraîné dans ses problèmes et ferais mieux de rester en dehors de tout ça. Je me rendis aux lieux d'aisances et fermai la porte derrière moi.

Quand j'en sortis, Rob revenait par la porte du jardin ; visiblement, il avait bu. Il avait pris son souper, essentiellement liquide, à mon avis, à l'auberge au bout de la rue et tanguait légèrement de-ci de-là. Il sourit stupidement en me voyant et chaloupa jusqu'à la porte pour retrouver la chaleur de la cuisine. J'entendis s'élever les reproches bruyants de Marjorie mais quand je rentrai à mon tour, Rob était déjà pelotonné au coin du feu, la tête posée sur un de ses bras, livré au sommeil et ronflant comme un sonneur.

Ces mêmes ronflements me réveillèrent au milieu de la nuit. Je soulevai lentement la tête de ma balle qui me servait d'oreiller, et fis du regard le tour de la cuisine.

Le feu charbonnait sous les cendres et nulle lumière ne filtrait entre les lattes des volets. Je distinguai la masse informe de Ned, recroquevillé dans son coin, et dont émanait le bruit d'une respiration calme et régulière. Par contre, Rob ronflait, sifflait et s'agitait continuellement dans son sommeil ; sa bouche grande ouverte émettait par rafales une haleine puante. De là où j'étais couché, je sentais des relents nauséabonds de bière aigre.

Je me redressai et m'assis pour détendre mes membres gourds. Sans doute m'étais-je endormi dans une mauvaise position car j'avais des douleurs tout le long de la jambe gauche et des fourmillements dans le bras. Subitement, je me sentis parfaitement éveillé, une sensation que j'éprouvais fréquemment et dont je savais la raison. C'était à peu de chose près à cette heure, deux heures du matin, que j'avais pris l'habitude de traîner mon corps réticent du dortoir des novices jusqu'au chœur pour chanter matines et laudes.

Je me recouchai et m'efforçai de me rendormir. Mes yeux, pourtant, refusaient de rester clos. Je contemplai au cœur des bûches à demi effondrées la couche épaisse de cendre grise qui frémissait sous le courant d'air venu de la porte. Un monde féérique de grottes et de cavernes s'ouvrait devant moi et, chaque fois qu'une goutte de résine prenait feu, une flamme jaillissante, bleue et jaune, s'élevait dans la cheminée. Une ombre bougea : luisant, gras et ronronnant, le chat de la cuisine vint s'allonger à côté de moi, son œil farouche me défiant de seulement l'effleurer. À voir son air satisfait tandis qu'il se poulérait, il avait très bien soupé. Une souris ou un rat avait à jamais cessé de marauder dans la farine et le blé.

Mes paupières s'alourdissaient progressivement et je me sentais glisser à la frontière du sommeil...

J'étais debout devant l'auberge *La Confiance* dont je voyais clairement les deux mains jointes¹⁴ de l'enseigne. Il pleuvait à

¹⁴ Selon la science héraldique, deux mains jointes sont emblématiques de la foi et de la confiance. (N.d.T.)

verse et mon pourpoint trempé collait à mon dos. Au-dessus de ma tête, haut fixée sur le mur près d'une fenêtre aux volets clos, une torche chuintait et flamboyait sur son applique, ses flammes rabattues par le vent puissant. À mes pieds, deux fontes. Je me penchai pour les ramasser, avec des gestes gauches et entravés comme si je les accomplissais dans l'eau. À l'instant précis où ma main allait les saisir, quelque chose m'arrêta. Je me redressai lentement, scrutant les ténèbres. Issu de l'obscurité, quelque chose, à moins que ce ne fût quelqu'un, venait vers moi, mais j'avais beau écarquiller les yeux, je ne pouvais rien distinguer. Je savais simplement ceci : inanimé ou vivant, cet être était le mal...

Je m'éveillai en sursaut et bondis sur mes pieds, baigné de sueur. Rob ronflait encore plus bruyamment mais, cela mis à part, tout était tranquille dans la cuisine. Le chat faisait sa toilette avant de s'installer sur la jonchée pour le reste de la nuit. Les joncs sentaient le moisi. Marjorie les changerait sûrement demain. J'essayai de fixer mon esprit sur ces détails banals afin de m'arrêter de trembler. Le rêve était toujours si vivace dans mon esprit que je sentais encore flotter l'aura du mal et dus faire appel à toute ma force de volonté pour ne pas éveiller les autres.

Au bout d'un moment, je me recouchai ; cette fois, le sommeil se déroba complètement. En réalité, je me refusais à sombrer dans l'inconscience de peur que le rêve se reproduisît. Le feu n'était plus à présent qu'une lueur indistincte et le froid s'était emparé de l'âtre et de la pièce. Les ténèbres pourtant ne cédaient pas et nombreuses étaient les heures qui me séparaient de l'aube.

Une planche craqua au-dessus de ma tête, une fois, deux fois, trois fois. Je crus d'abord qu'il s'agissait de poutres qui se tassaient, comme il arrive souvent la nuit dans les maisons lorsque le froid commence à tomber. Puis je me rendis compte que là-haut, quelqu'un se déplaçait, traversant à pas de loup la pièce juste au-dessus. Dans des circonstances différentes, je n'y aurais pas accordé la moindre importance. Les gens ont des tas de raisons de quitter leur lit pendant la nuit et ce n'était sûrement pas mon affaire. Mais j'avais les nerfs tendus à se

rompre ; j'avais besoin de réconfort, de savoir que quelqu'un d'autre était éveillé dans la maison ; j'avais besoin de me débarrasser des impressions laissées par mon cauchemar. Et, par-dessus tout, j'avais toujours souffert et souffre toujours d'une curiosité insatiable. Je me levai sans bruit et me dirigeai sur la pointe des pieds vers la porte de la cuisine. Tout en gardant un œil sur mes compagnons endormis, je soulevai avec précaution le loquet, franchis le seuil et pénétrai dans l'obscurité de l'entrée. On n'entendait plus un bruit à présent et, quand une tapisserie accrochée au mur se gonfla sous l'effet du courant d'air, je bondis comme une sauterelle. Je me ressaisis vigoureusement, m'avançai à pas furtifs vers l'escalier en colimaçon qui menait au sombre deuxième étage et posai un pied prudent sur la première marche. À mon grand soulagement, elle ne craqua pas et je grimpai à pas de velours jusqu'à ce que ma tête fût au niveau du premier palier. La porte d'une des chambres à coucher était entrebâillée ; mes yeux s'étant accommodés à l'obscurité, je distinguai la silhouette d'un beau lit à baldaquin. Pas besoin d'être sorcier pour en déduire que c'était la chambre de l'échevin et que c'était sans doute lui qui s'était déplacé.

Si quelqu'un me surprend, réalisai-je soudain, rôdant dans la maison comme un voleur dans la nuit, mon affaire sera mauvaise. À juste titre. On m'avait aimablement offert un abri et j'abusais de l'hospitalité de l'échevin en l'espionnant, lui et sa famille. Pour de mauvaises raisons, de surcroît : il n'en était aucune que je pouvais m'expliquer à moi-même.

Cependant, loin de songer à repartir, je m'assis sur une marche et continuai de scruter le palier. Au bout d'un moment me parvinrent des murmures, bientôt suivis d'un autre bruit qui me parut être celui d'un baiser. Quelques secondes encore et, tel un fantôme corpulent, Marjorie Dyer apparut dans l'embrasement de la chambre, vêtue d'une ondoyante chemise blanche. Elle ferma doucement la porte derrière elle, passa sur la pointe des pieds à quelques pouces de mon visage et s'évanouit sur la seconde volée de marches qui menait à sa chambre dans les combles.

Le sang me monta violemment au visage et je maudis avec véhémence mon indiscretion. Qu'y avait-il de plus naturel que l'échevin veuf trouvât une forme de réconfort auprès de sa gouvernante qui était aussi sa cousine ? J'avais très profondément honte de moi et entamai ma descente le plus doucement possible. Comment avais-je pu être assez stupide pour imaginer qu'un événement sinistre se déroulait ? J'en rejetai la responsabilité sur le cauchemar, encore qu'il fût difficile d'expliquer pourquoi j'avais été si terrifié. Aujourd'hui, il semble n'avoir été rien de plus qu'un rêve désagréable.

Dans la cuisine, la situation était exactement telle que lors de ma sortie. Toujours endormi dans son coin, Ned suçait son pouce ; Rob ronflait comme un ivrogne ; ni l'un ni l'autre ne s'était éveillé pour constater ma disparition. Je repris ma place près du feu quasiment mort, posai la tête sur ma balle et m'enroulai dans mon manteau pour me réchauffer. Cette fois, je n'eus aucun mal à m'assoupir ; libéré de la crainte que le rêve revienne, j'étais une fois encore au bord du sommeil quand, de nouveau, je me retrouvai parfaitement éveillé. L'idée insaisissable qui m'avait tracassé toute la soirée, harcelant mon esprit, s'était enfin frayé un chemin. Si Clement Weaver avait été assassiné par des brigands pour son argent et ses biens, hypothèse la plus vraisemblable, pourquoi ses assaillants auraient-ils pris la peine de supprimer le corps ? Ayant vidé ses poches et saisi ses fontes, pourquoi ne l'auraient-ils pas abandonné sur la chaussée ? Pourquoi ralentir leur fuite en se chargeant d'un corps ?

Plus j'y songeais plus la chose me semblait absurde. Main prompte et pied léger sont à coup sûr les attributs essentiels des bandits de grand chemin. Une fois le délit accompli, un vide-gousset ou un voleur ordinaire se serait évanoui dans l'obscurité pour retrouver le monde scélérat dont il était issu, son dédale de ruelles, de tavernes et de bordels...

La lassitude me donnait le vertige. Il me semblait qu'un temps immense s'était écoulé depuis la veille et mon départ de Whitchurch de bon matin. J'avais mal à la tête et me sentais obsédé contre mon gré par une affaire qui ne me regardait pas. J'avais pris la grand-route pour la liberté qu'elle offre, pour

vivre selon mes goûts et non pour me mêler de sombres histoires qui ne me concernaient en rien. Mais si je voulais atteindre à cet état désirable, je devais apprendre à être moins curieux. « Moins fouineur », aurait dit ma mère, car c'était là son expression la plus sévère pour désigner mon défaut. Je croyais encore l'entendre : « Tu dois apprendre, mon fils, à ne pas fourrer ton grand nez dans les affaires des autres. »

Dans un demi-sommeil, je résolus de partir à la pointe de l'aube, avant que quiconque fût éveillé. Je secouerais derrière moi la poussière de Bristol. Avec un peu de chance, j'arriverais à l'heure du dîner au village de Keynsham.

Deuxième partie

SEPTEMBRE 1471

CANTORBÉRY

CHAPITRE VI

Le tombeau du saint étincelait de centaines de pierres précieuses, incrustées si près les unes des autres qu'elles dissimulaient pour ainsi dire l'or dont elles étaient serties. Le cilice de saint Thomas Becket¹⁵ était suspendu au-dessus du tombeau ; à gauche murmurait une petite source dont on avait vu couler du lait et du sang. Derrière, la crypte renfermait une des épées qui avaient tué l'archevêque ; dans le chœur, orné de plus de bijoux encore et de grosses perles laiteuses, se trouvait une peinture de la Vierge qui, disait-on, avait parlé au saint de son vivant. L'énorme rubis spinelle, le Royal de France, donné par le roi Louis, septième du nom, scintillait comme du feu liquide et les chandelles faisaient jaillir des étincelles des saphirs et des diamants.

La grande cathédrale, où Thomas Becket avait subi le martyre trois siècles plus tôt, abritait bien d'autres reliques : les ongles et le bras droit de saint George, quelques saintes épines qui avaient transpercé le front du Christ, une dent de Jean-Baptiste, un doigt de saint Urbain et la lèvre supérieure d'un des Saints Innocents. Même moi, tout récemment arrivé de Glastonbury, le plus vieux sanctuaire chrétien d'Angleterre, j'étais bouleversé par la sainteté du lieu et par la dévotion impressionnante des pèlerins.

Pendant la dernière partie de mon voyage, j'avais suivi à ma façon la route des pèlerins ; je l'avais rejointe après avoir quitté Southampton où j'étais allé refaire mon assortiment de marchandises, me fournissant auprès des bateaux qui relâchaient dans le port et au marché de High Street, près de

¹⁵ Archevêque assassiné en juillet 1170, sur ordre de Henri II Plantagenêt, dans le transept nord de la cathédrale et canonisé deux ans plus tard. (*N.d.T.*)

l'église St Lawrence. En achetant en vrac aux grossistes, j'obtenais des prix intéressants que j'augmentais du penny nécessaire à mon bénéfice quand je vendais aux habitants de villages et de hameaux reculés. Une existence plus rude que je ne prévoyais quand j'avais entrepris mes premiers périples. J'avais dormi aussi souvent sous les haies ou dans des granges venteuses que dans l'hôtellerie, au confort à peine moins spartiate, d'une abbaye ou d'un prieuré. Néanmoins, tout en sachant fort bien que j'avais bénéficié jusqu'ici de la belle saison et que l'hiver m'attendait, je n'aurais pas troqué cette existence contre la sécurité de quatre murs.

— Vous pousserez un autre refrain, l'ami, m'avait dit un soir un compagnon de route, quand les chemins seront bloqués par la neige ou couverts de verglas, et que les femmes n'oseront plus mettre le nez hors de la maison.

C'était un prêtre défroqué, renvoyé de sa paroisse pour quelque méfait et contraint de mendier sa vie de porte en porte. La nuit était mauvaise, je m'en souviens, et, pour nous soustraire à la pluie, nous avons cherché refuge dans une étable. Si le propriétaire nous avait surpris, il nous aurait à coup sûr chassés. Mais les vaches, déjà traites, n'avaient pas meuglé l'alarme et rumaient sereinement leur bol alimentaire en nous considérant de leurs yeux solennels et indifférents.

Je n'avais pas de regrets, pas même dans ces rudes conditions, tandis que résonnait encore à mon oreille le discours pessimiste de mon compagnon. Je m'accommoderai de l'hiver quand il viendra, m'étais-je dit, en sortant de la sacoche suspendue à ma taille le pain et le fromage que j'avais partagés avec le défroqué au triste langage. Puis nous nous étions mutuellement égayés pendant cette nuit de sommeil entrecoupé en échangeant des anecdotes gaillardes sur l'Église et les hommes d'Église.

Mais en ce moment, dans le lieu consacré de Cantorbéry, j'avais honte de ma grivoiserie, et un sentiment fugace, proche de la nostalgie pour ma vie d'autrefois, me submergea. J'aurais voulu de nouveau être un frère de Glastonbury et me sentir assuré de l'amour du Christ. Je regardai le visage de la Vierge

peinte, en quête d'un signe de l'approbation divine à propos de la décision que j'avais prise de quitter l'abbaye.

— Sainte Mère, priez pour moi, maintenant et à l'heure de ma mort.

Je me signai. À cet instant, je pris conscience d'une silhouette agenouillée à ma droite, vêtue de noir de la tête aux pieds, le visage dissimulé sous un voile épais. À côté de cette suppliante inconnue, légèrement en retrait, une jeune fille se tortillait, cherchant à soulager l'inconfort de ses genoux sur la pierre froide. Elle aussi portait le deuil, mais un grand deuil qui excluait l'éclat d'une croix d'or et d'un rosaire de jais, tel celui qui entourait le cou de la femme. De toute évidence, elles étaient maîtresse et servante.

Un courant d'air venu d'on ne sait où souleva le voile de la femme et je me crus aussitôt de retour à Bristol quand, cinq mois plus tôt, par un beau jour de mai, j'avais vu Anne Neville et Marguerite d'Anjou chevaucher dans Corn Street. À l'époque, elles étaient mère et belle-fille ; aujourd'hui, leur sort à toutes deux s'était modifié de façon irréversible. Car l'affrontement des armes que tous attendaient avait en fait eu lieu deux jours plus tard, à Tewkesbury, et le roi Édouard avait été victorieux. Édouard de Lancastre, fils de Marguerite et jeune mari d'Anne Neville, avait été tué pendant la bataille, bien que nos soi-disant historiens puissent vous assurer le contraire. Il ne fut pas assassiné plus tard par Richard de Gloucester, pas plus que ne le fut son père ; bien que Henri Plantagenêt eût été indéniablement mis à mort dans la Tour, sur les ordres du roi, Édouard et son Conseil auraient beaucoup souhaité que nous croyions que le pauvre homme mourut « de pur déplaisir et de mélancolie ». Marguerite d'Anjou était à l'époque prisonnière du roi tandis que sa belle-fille avait été rendue à sa sœur, Isabel, et vivait dans la maison du duc de Clarence dont elle était l'hôte respecté.

Je dois le rappeler ici : j'étais alors beaucoup moins au courant des événements qui se succédaient dans le vaste monde que mon récit le laisse penser ; mais, naturellement, je recueillais chemin faisant des bribes d'informations, surtout les plus importantes, telle l'issue de la bataille de Tewkesbury. Et

même si je l'avais encore ignorée, je l'aurais forcément apprise à Cantorbéry où l'on parlait toujours des splendeurs de la visite estivale du roi Édouard, venu rendre grâces dans le sanctuaire de saint Thomas, non seulement pour sa victoire mais aussi pour la naissance de son fils, qui avait vu le jour dans le sanctuaire de Westminster pendant son exil.

Le rappel de ces événements réveilla le souvenir des Weaver auxquels, je dois l'admettre, j'avais bien peu pensé au cours des mois écoulés. L'épisode m'apparaissait irréel et distant, comme une chose survenue il y a très longtemps à quelqu'un d'autre. Je me souvins non sans remords que j'avais promis à l'échevin d'entreprendre des recherches concernant son fils quand j'arriverais à Londres. Mais, alors que la capitale continuait de m'attirer et demeurait mon objectif, je n'y étais pas encore parvenu. Toutefois, j'avais bien l'intention de m'y rendre quand je quitterais Cantorbéry ; savoir si, une fois là-bas, je tiendrais ma parole de rechercher Clement Weaver était une autre paire de manches. L'entreprise semblait à présent non seulement impossible mais vaine ; une perte de temps que je pouvais difficilement me permettre. Sa disparition datait à présent de dix mois et, de toute façon, qu'y avait-il à trouver que son entourage n'avait déjà découvert ? Plus j'y pensais et plus la promesse faite à son père me semblait absurde. J'étais sûr qu'après un tel laps de temps, l'échevin me pardonnerait.

La femme proche de moi s'était relevée et se préparait à sortir ; ce faisant, elle se rapprocha de sa domestique. La jeune fille intercepta mon regard ; elle abaissa comiquement les coins de sa bouche et sa grimace me signifiait à la fois qu'il n'était pas vraiment facile de s'entendre avec sa maîtresse et qu'elle y était résignée. De fait, la dame irritée se battait contre les plis de sa robe qu'elle lissa et disposa d'une main malhabile et agitée avant de se joindre à la multitude de pèlerins qui s'efforçaient de quitter le chœur. La jeune fille la suivit docilement et se retourna pour me sourire avant de disparaître dans la cohue. J'en gardai l'image d'un nez retroussé, de prunelles bleues et brillantes bordées de cils noirs comme le jais, et de cheveux foncés et bouclés, à en juger par les frisettes qui s'échappaient de son capuchon. Les vêtements noirs qu'elle portait

rehaussaient la blancheur de sa peau. Son comportement donnait à penser qu'elle était d'un naturel joyeux, difficile à réprimer ; quant à ses manières, elles étaient pour le moins engageantes. Quel dommage, pensai-je, que je ne puisse en profiter car, selon toute vraisemblance, jamais nous ne nous reverrions. J'ignorais son nom, celui de sa maîtresse et le lieu où elles habitaient. Et puis, il fallait que je gagne ma vie et me remette à frapper aux portes.

On pouvait se faire pas mal d'argent à Cantorbéry où l'arrivée permanente de pèlerins venus de tout le pays entraînait un afflux incessant d'argent dans les poches des citoyens de la ville. On y trouvait plus de tavernes et de gargotes que dans les autres villes de cette importance que j'avais déjà traversées. Et beaucoup plus de désordres aussi ; il était rare que les rues fussent tranquilles. Des disputes éclataient fréquemment entre les intérêts cléricaux et séculiers de la ville ; entre le maire et l'archevêque, les clercs et les laïcs. Ils se querellaient à tout propos : les droits sur l'eau, le marché aux poissons, les autorités auxquelles il revenait d'arrêter les malfaiteurs, les immunités ecclésiastiques et le contrôle du commerce. C'était chose courante que de voir plusieurs bagarres quotidiennes dans les rues de Cantorbéry et l'on n'y jouait pas que des poings. J'y ai passé moins d'une semaine et j'ai vu plusieurs fois dégainer des poignards. Mais l'attitude des Anglais a toujours été anticléricale. Ils n'ont jamais accepté la puissance de Rome. Avant de quitter la cathédrale, je retournai près de la tombe de saint Thomas et m'agenouillai devant elle pour le prier. Je veux dire par là pour implorer son intercession auprès de notre Père qui est dans les cieux car j'avais abandonné la vie religieuse. Mais, Dieu sait pourquoi, les mots ne venaient pas. Je n'étais pas vraiment contrit. Au lieu de prier, je me demandai à quoi cela pourrait bien ressembler d'être mort depuis des centaines d'années, lorsque ma chair pourrissante, seule demeure que mon âme eût connue, se détacherait de mes os. Je me souviens avoir croisé les bras sur ma poitrine pour y chercher le soutien solide de ma peau et de mes os. Je m'imaginai gisant dans la terre froide tandis que le tourbillon des siècles se déploierait au-dessus de ma tête. Mais mon imagination était incapable de

concevoir cet amoncellement d'années qui tisseraient leurs motifs sans cesse changeants tandis que moi, jadis si vivant, je retournerais en poussière...

Comme un chien qui s'ébroue au sortir de l'eau, je secouai mes sombres pensées et j'émergeai quelques minutes plus tard dans les rues affairées et dans la beauté fragile et cristalline d'un jour d'automne. Le ciel était d'un bleu délicat, qui se diluait à l'horizon en un vert doux et pâle, et le soleil de septembre me réchauffait le dos. J'étais vivant, j'étais jeune. Ma vie s'étendait devant moi. Rien d'autre ne comptait.

Je revis la jeune fille le lendemain.

J'avais fait de bonnes affaires dans la matinée : ventes d'aiguilles, de fils, de rubans et surtout d'une coupe d'armoisin que j'avais achetée à bon compte au marché de Southampton et revendis près du double du prix que je l'avais payée. L'heure du dîner était passée ; j'avais faim et j'achetai dans une gargote deux pâtés à la viande que j'emportai sur les quais de la Stour. Je les dévorai, regrettant de ne pas m'en être offert un troisième, puis remplis ma gourde de cuir à la rivière et fis descendre mon repas à grand renfort d'eau claire et fraîche ; la bière d'Adam est parfois presque aussi délectable que la vraie.

Hors les murs de la ville, tout était plus serein et j'avais choisi un coin écarté, sous des saules pleureurs. La rivière étincelait sous le soleil, et l'odeur froide et piquante du début de l'automne imprégnait les lieux. Une brise légère faisait onduler les herbes vertes et argentées et, de l'endroit où j'étais assis, je voyais la route qui menait à la porte ouest. Deux cavaliers y passaient ; leurs montures, la robe trempée de sueur luisant comme du métal poli, soufflaient puissamment par leurs naseaux frémissants et mâchonnaient leur mors car on les avait mises au pas à l'approche de la ville. Ce fut le seul signe de vie que je perçus pendant un bon moment et je commençais à somnoler. Les nuits précédentes, depuis que j'étais à Cantorbéry, j'avais couché dans le dortoir de l'hôpital d'Eastbridge dont les autres hôtes n'avaient pas été d'aimables compagnons. Aux inévitables ronflements et sifflements auxquels on a droit en ces gîtes, s'ajoutait la toux pénible dont

un homme était affligé. À peine m'étais-je endormi, sembla-t-il, qu'il se remit à tousser violemment, avec une persistance qui réveilla le reste des dormeurs et précipita dans un état de fureur noire deux pauvres bougres insomniaques. La nuit précédente, c'était grâce à mon intervention que le malheureux avait échappé à une raclée. Bref, pour cette raison ou pour une autre, j'étais fatigué et, avant même de savoir ce qui m'arrivait, je sommeillai...

Réveillé par une main posée sur mon épaule, je tressaillis, bondis et me sentis très bête. Et plus bête encore quand je reconnus devant moi la jeune fille rencontrée à la cathédrale. La veille, je l'avais trouvée jolie mais, cet après-midi, ayant troqué ses vêtements de deuil pour une robe de couleur, elle était ravissante. Le bleu de sa robe, teinte à la maison, rivalisait avec celui de ses yeux, et elle s'était débarrassée de son capuchon, révélant une chevelure luxuriante, plus sombre et plus bouclée que je n'avais imaginé.

Le capuchon était dans son panier parmi les fleurs qu'elle avait cueillies : des herbes aux puces, légères, à l'épi un peu aplati, et quantité de fleurs connues, tels les caille-lait, dont les têtes jaunes inclinées s'accrochaient étroitement aux longues tiges pâles. Je me souvins que ma mère ramassait les mêmes plantes ; les premières, qu'elle faisait brûler, dégageaient une fumée âcre qui tuait les mouches ; les secondes, elle les faisait bouillir, utilisant les fleurs pour concocter une teinture et extrayant des tiges et des feuilles une substance qu'elle employait pour remplacer la présure.

La jeune fille s'assit près de moi et retira ses chaussures et ses bas pour plonger ses pieds dans l'eau.

— C'est délicieux, murmura-t-elle au bout d'un moment en se tournant vers moi pour m'adresser un sourire provocant. Mes pieds étaient si chauds ! Si las !

— Il fait très chaud, murmurai-je plus bas encore, ne sachant quelle autre réponse convenait.

Je n'étais pas habitué à ce que des filles se déshabillent devant moi et, dans mon désarroi, je rougis.

Elle le vit, bien sûr, et gazouilla de plaisir.

— J'ai l'impression que vous êtes gêné. Un beau grand garçon comme ça ! N'avez-vous jamais eu de tendre amie ?

Elle pencha la tête de côté pour m'observer.

— Non, je ne crois pas, conclut-elle avec une franchise qui me coupa le souffle. Aimeriez-vous les garçons, par hasard ? Je veux dire au lieu des filles.

— Non ! Non ! Bien sûr que non ! balbutiai-je avec véhémence.

Je savais que de telles mœurs existaient ; elles avaient eu cours à Glastonbury chez les moines, bien qu'elles méritassent l'anathème dans l'Église et que la sodomie fût punie de mort. (Les supérieurs des ordres cloîtrés fermaient souvent les yeux sur de telles infractions ; étaient-ils sages ou non, qui peut le dire ? Je ne suis certainement pas habilité à porter un jugement.) Non, ce n'était pas la chose en soi qui me choquait mais la découverte qu'une femme, une si jeune femme, connût ces pratiques et fût, de surcroît, disposée à en parler ouvertement.

— Alors, tout va bien, décida-t-elle, en reculant sur son postérieur pour se retrouver tout près de moi, ses petits pieds couverts d'une myriade de gouttelettes étincelantes.

— Embrasse-moi, ordonna-t-elle en riant gaiement de mon expression horrifiée. Allons ! Je t'en défie !

Comment aurais-je pu résister à une telle invitation ? Je penchai la tête vers la sienne et fis selon ses instructions. Ses lèvres étaient douces et complaisantes ; je leur trouvai un goût de sel. Aussitôt, elle joignit ses bras autour de mon cou et me rendit mon baiser avec passion. De pure surprise, je tombai à la renverse sur l'herbe et son corps mince et agile se pressa ardemment contre le mien ; quelque temps plus tard, je me rassis, hors d'haleine et pantelant.

Ce fut ainsi que je perdis mon pucelage à l'âge avancé de dix-neuf ans, alors que beaucoup de mes contemporains pouvaient se targuer d'avoir déjà procréé un, si ce n'est deux bâtards. Quant à ma partenaire — mais je ne m'en rendis pas compte sur-le-champ —, elle n'avait rien à perdre.

Tout en remettant de l'ordre dans mes vêtements, je lui dis, consterné :

— Je ne connais même pas ton nom.

— Je m'appelle Élisabeth, dit-elle en pouffant, mais la plupart des gens disent Bess.

Pour la seconde fois de la journée, je pensai aux Weaver. La jument de Clement Weaver s'appelait Bess, celle qui avait perdu un fer à Paddington. Ma conscience, de nouveau, me tourmentait.

— Quel est le tien ? demanda la jeune fille.

Puis, voyant mon regard vide, elle répéta impatientement :

— Je te demande comment tu t'appelles, grand nigaud !

— Ah ! Oui... Roger.

— Roger le colporteur, c'est ça ?

Elle s'étendit sur le dos, appuyée sur ses coudes, parfaitement détendue, comme si ce qui venait de se passer était pour elle chose quotidienne. Je pense que c'était le cas. Non, pas tous les jours, bien sûr ; c'était peut-être un peu exagéré. Mais, depuis, j'ai rencontré à de nombreuses reprises des femmes comme elle, dont les yeux avaient la même expression avide et langoureuse à la fois, insatisfaite et toujours en quête de satisfaction. Certaines d'entre elles étaient de tristes créatures, mais pas Bess : elle débordait de vitalité, d'ardeur et, surtout, de curiosité.

Elle commença par m'assaillir de questions sur mon âge, ma famille, le comté dont je venais. Avant même de m'en rendre compte, je racontai la courte histoire de mon existence. Quand j'eus terminé, je déclarai :

— À toi de raconter ta vie. À moins que tu ne sois une femme mystérieuse.

L'air chagrin, elle secoua la tête, faisant danser ses boucles noires.

— Non, mais j'aimerais tellement ça ! Je voudrais être très belle, très riche et vivre à Londres. Le roi me remarquerait et ferait de moi sa maîtresse.

— Si ce qu'on dit est vrai, tu aurais beaucoup de rivales, ironisai-je, tandis que le souvenir me ramenait dans la cuisine des Weaver où Marjorie se pâmait : « Les femmes en étaient folles. Je crois savoir que quelques maris furent cocufiés au cours de sa visite. »

Bess rejeta la tête en arrière :

— Une nuit avec moi et il oublierait les autres, déclara-t-elle avec l'arrogance de la jeunesse. De toute façon, poursuivit-elle en haussant les épaules et pointant le menton en avant, ça ne risque pas d'arriver. Du moins, pas avant longtemps. Pour le moment, je dois m'arranger des gars d'ici et des beaux et bizarres individus de passage.

Avec ces derniers mots, elle me dédia, sous ses cils abaissés, un regard en coulisse. Puis soupira :

— Non, pour le moment je ne peux que servir milady et feindre d'être toute dévouée à ses intérêts.

— Qui est cette milady ? demandai-je. Pourquoi est-elle en deuil ?

Bess répondit d'abord à la seconde question.

— Elle porte le deuil de son père qui est mort le mois dernier. Son père était Sir Gregory Bullivant, un parent lointain de l'archevêque Bouchier. C'est pourquoi la famille occupe un rang si élevé dans la société à Cantorbéry. J'ai eu de la chance d'obtenir une place chez milady ; c'est du moins ce que ma mère me dit.

— Et son mari ? Mais peut-être n'est-elle pas mariée.

Pour la première fois – bien sûr, nous nous connaissions depuis peu –, Bess hésita et parcourut des yeux les rives en pente, les arbres nimbés de la brume dorée de l'automne et les premiers chatoiements rouges et bronze épars sur la verdure de l'été. Après un moment de silence, son regard revint vers moi.

— Oh, elle est mariée. Du moins...

Elle hésita de nouveau avant de poursuivre :

— L'époux de milady est Sir Richard Mallory, un chevalier du comté. Ils se sont mariés il y aura quatre ans à Noël ; pour autant qu'on puisse le savoir, ils étaient très heureux. Ce qui a rendu la chose d'autant plus surprenante, je pense.

— Quelle chose est d'autant plus surprenante ? demandai-je vivement car j'avais surpris sur son visage les signes annonciateurs de la rêverie.

— Quoi ? Oh...

Bess se pencha tout à coup en avant, étreignant ses genoux :

— Sa disparition a été d'autant plus surprenante.

CHAPITRE VII

Le silence était si profond qu'une poule d'eau estima pouvoir quitter son nid, en contrebas de la rive, et prendre le large. Elle était tellement près que je distinguais le lustre bleu-vert de son poitrail et les mouvements saccadés de sa tête tandis qu'elle s'éloignait paisiblement.

— Que veux-tu dire ? demandai-je enfin à Bess. Le mari de ta maîtresse l'a-t-il quittée ?

Bess, qui avait fermé les yeux pour les protéger du soleil, releva ses lourdes paupières en amande pour me regarder.

— D'une certaine façon, oui, dit-elle. Il est parti pour Londres il y a deux mois et n'est jamais revenu. Milady et le père de milady – Sir Gregory était encore de ce monde – ont envoyé des hommes pour s'enquérir de lui mais ils n'ont pas trouvé trace de Sir Richard. Il a quitté l'auberge *La Confiance*, où il logeait, pour rentrer chez lui et personne ne l'a revu.

Elle pencha la tête de côté, d'un air inquisiteur :

— Eh ! Qu'est-ce qui t'arrive ? On dirait que tu viens de croiser un fantôme.

D'une certaine manière, elle n'avait pas tort : c'était le fantôme de Clement Weaver.

Parmi toutes les filles dont j'aurais pu faire la connaissance à Cantorbéry, j'étais tombé sur Bess. Les uns parleront de coïncidence, d'autres de la Divine Providence. Les souvenirs qui, la veille déjà, m'étaient revenus à la mémoire et cette rencontre m'inclinaient à opter pour le second point de vue, bien que j'éprouvasse une forte répugnance à l'admettre et malgré la violence avec laquelle j'avais combattu cette notion. Bess m'avait été envoyée dans un dessein autre que celui de faire la preuve de ma virilité.

Si j'avais suivi ma propre inclination, je ne l'aurais pas questionnée davantage, je lui aurais fait de nouveau l'amour

avant de poursuivre mon chemin. Mais, étendu là sur l'herbe odorante, je sentis que Dieu attendait de moi quelque chose en retour du pardon qu'il m'offrait de mon abandon de la vie religieuse. Je devais canaliser ma curiosité naturelle dans le but de combattre le mal. Il n'y avait pas d'échappatoire.

— Pourquoi Sir Richard est-il allé à Londres ? demandai-je.

Bess s'avança vers la rive et plongeant ses pieds nus dans la rivière. Ses boucles bondissantes cascadaient sur son dos et ses épaules.

— Pour présenter ses hommages au roi Édouard et le féliciter de la victoire de Tewkesbury. Il était pris de fièvre quand le roi et ses frères sont venus cet été.

— Ton maître était partisan des York ?

— Bien entendu. Je te l'ai dit : la famille de milady est lointainement apparentée au cardinal Bourchier. Et comme l'archevêque est lui-même un fidèle de la mère du roi Édouard, la duchesse d'York, il n'y a jamais eu de conflits de loyauté dans notre maison. Milady n'aurait jamais épousé un partisan des Lancastre.

— Qui est allé à Londres avec Sir Richard ?

Bess tourna promptement la tête pour me dévisager par-dessus son épaule.

— Tu es bien curieux.

— Tu as éveillé mon intérêt. Un homme heureux en ménage ne quitte pas subitement sa femme. Qui est parti avec lui ? répétais-je.

— Juste son domestique, Jacob Pender. Il a disparu avec son maître.

— Ce Jacob Pender était-il marié, lui aussi ? fis-je en fronçant les sourcils.

Elle eut son petit rire semblable à un gazouillis.

— Non. Il avait juré de ne jamais se marier. C'était un bon amant. Autrement plus expérimenté que toi ! dit-elle, les yeux scintillants.

De nouveau, je me sentais rougir. Elle était vraiment incorrigible. Si elle n'y prenait garde, elle pourrait avoir des ennuis un de ces jours et se faire jeter dehors. Mais avec elle, les

remontrances seraient vaines. Elle ne m'aurait pas écouté. Pourquoi l'aurait-elle fait, d'ailleurs ?

— Tu dis qu'ils logeaient à l'auberge *La Confiance*.

— C'est ce que milady m'a dit. Le propriétaire est cousin d'un protégé du duc de Clarence, et compte tenu des alliances royales des Bullivant...

Elle s'interrompit, ses yeux plissés m'encourageant à rire avec elle des prétentions et de la vanité des grands.

Mais j'étais trop préoccupé par mes pensées.

— Sais-tu si cette auberge se trouve dans un lieu appelé Crooked Lane, près de Thames Street ?

Bess pivota pour me regarder en face, repliant ses pieds sous sa jupe, sans souci des taches qu'y feraient l'herbe et la boue.

— C'est exact. J'ai entendu milady le répéter maintes fois depuis la disparition de son mari. Finalement, Sir Gregory est parti lui-même à la poursuite de son gendre – on dit que ce voyage a hâté sa fin – et ils en avaient discuté la nuit qui précéda son départ. Je me rappelle vaguement milady qui disait : « Crooked Lane, près de Thames Street ». Mais toi, comment le sais-tu ?

— J'en ai entendu parler, répondis-je lentement. Et aussi de l'auberge *La Confiance*. Ainsi, Sir Gregory a échoué.

Ce n'était pas une question, puisqu'elle m'avait déjà donné la réponse, et je repris :

— Crois-tu que tu pourrais convaincre ta maîtresse de me recevoir ?

— Te recevoir ? Mais qu'as-tu à voir là-dedans ?

— Il se peut que j'aie quelques informations susceptibles de l'intéresser. Oh, non ! je ne sais pas plus que vous ce qui est arrivé à Sir Richard mais j'aimerais entendre le récit de sa propre bouche...

— Tu aimerais entendre...

Bess ébauchait un sourire incrédule, mais quelque chose sur mon visage dut lui donner à réfléchir, car le sourire disparut et elle me considéra pensivement pendant un moment.

— Je pourrais être en mesure de la convaincre, m'accorda-t-elle, à condition bien sûr que je sache toute l'histoire et ce que tu as à lui dire.

J'hésitai mais peu de temps. Il n'y avait aucune raison qu'elle ne le sût pas et, de toute façon, il était manifeste que satisfaire sa curiosité était le prix de sa coopération. Et je lui devais quelque chose. Je tapotai le petit creux herbu où elle était assise auprès de moi avant de se rapprocher de l'eau.

— Viens-là, dis-je. Je vais tout te raconter.

Le manoir, qui avait été la demeure de Sir Richard Mallory et que sa femme habitait toujours, était à faible distance des murs de la ville, au sud, sur la route de Douvres. J'y arrivai le lendemain en fin de journée.

Un message m'était parvenu tôt le matin à l'hôpital d'Eastbridge, porté par un domestique de Lady Mallory, circonstance qui avait profondément impressionné mes compagnons de la nuit.

— Milady dit que vous devez venir ce soir, après le souper.

L'homme m'avait ensuite expliqué comment m'y rendre, encore que n'importe qui eût pu m'indiquer la route, avait-il ajouté. Tous les citadins connaissaient le manoir de Tuffnel.

Ç'avait été de nouveau un jour splendide, vraiment chaud pour la mi-septembre. Seules les feuilles jaunissantes et l'air soudain piquant de la nuit et du matin annonçaient que l'hiver nous arriverait bientôt. Le soleil qui brillait encore haut dans le ciel avait un bon bout de chemin à faire avant d'atteindre l'horizon. Ce jour encore, j'avais bien travaillé au marché et il me faudrait bientôt réassortir ma marchandise. J'avais de l'argent en poche, l'estomac plein et me sentais satisfait de moi ; si satisfait et content que je me demandai en chemin pourquoi je me laissais embarquer une fois de plus dans cette affaire de l'auberge *La Confiance*. Mais je connaissais la réponse à cette question. Dieu avait parlé.

Ce savoir ne m'empêchait pas, bien sûr, de douter parfois des intentions de Dieu, voire même de Sa sagesse ; autre raison pour laquelle j'avais senti la nécessité de quitter Glastonbury et pour laquelle aussi l'abbé Selwood n'avait pas cherché à m'en décourager.

— La foi doit être absolue, m'avait-il dit avec sévérité.

Pour moi, elle ne l'avait jamais été. J'avais toujours trouvé indispensable de discuter avec Dieu de temps à autre, même si, pour finir, Il avait toujours le dernier mot.

Le manoir de Tuffnel s'élevait au centre de trois grands champs, divisés en bandes par des billons de mottes de gazon et labourés par les serfs et les paysans qui travaillaient le domaine. Alors que je passais devant leurs mesures, deux hommes rentraient chez eux, ramenant des bois un porc efflanqué qui avait fougé tout le jour au milieu des glands et des faînes. Le manoir de deux étages était ceinturé d'une douve que je franchis par un pont-levis. Ses murs n'étaient pas entièrement crénelés mais présentaient des meurtrières étroites qui dominaient l'eau. Ils entouraient une cour intérieure où Bess guettait avec impatience mon arrivée.

— Tu es en retard, dit-elle. J'avais peur que tu ne viennes pas et, après tout le mal que je me suis donné pour convaincre milady de te recevoir, j'aurais passé pour une imbécile si tu n'étais pas arrivé.

Son attention se déplaça sur le régisseur qui, sorti d'une porte éclairée à l'autre bout de la cour, fondait sur nous, très agité.

— Tout va bien, Robert. Milady attend le colporteur.

L'homme renifla et me toisa de la tête aux pieds avant de me dévisager avec suspicion.

— On ne m'a pas averti, protesta-t-il.

— Milady ne vous dit pas tout, répondit Bess effrontément.

Elle lui décocha un sourire enjôleur mais ses ruses n'avaient pas prise sur le régisseur.

— Si tu en es sûre, suivez-moi. Milady est dans son solar¹⁶.

— Je sais. Elle y est depuis l'heure du souper. Et il est inutile que vous nous accompagniez. J'ai ordre de lui amener moi-même le colporteur.

Robert parut vexé, mais je dois dire à son crédit qu'il ne discuta pas ; haussant les épaules, il s'écarta pour nous laisser passer.

¹⁶ Dans les anciens manoirs anglais, pièce privée où les propriétaires pouvaient se retirer, loin de la bruyante salle commune. (N.d.T.)

Bess me saisit la main en pouffant de rire.

— Il se prend pour Dieu sait quoi. Et il est entiché de milady ; depuis la disparition de Sir Richard, ses espoirs sont à la hausse.

Elle me fit entrer dans le grand hall puis monter un étroit escalier en colimaçon jusqu'au solar de Lady Mallory à l'étage supérieur. En dépit de la lumière du couchant et de la chaleur du jour qui n'était pas encore tombée, un feu brûlait dans la cheminée, et le parfum des fleurs mêlées aux joncs qui parsemaient le sol était presque suffocant. Couché près de la fenêtre, un vieux chien-loup leva la tête quand j'entrai et flaira l'air, plein d'espoir ; puis, s'étant rendu compte que je n'étais pas son maître, il se recoucha, tristement résigné.

Lady Mallory aussi leva la tête pour me regarder, mais avec une hostilité nettement supérieure à celle du chien. De toute évidence, bien qu'elle eût accepté de me voir, elle était contrariée d'être redevable envers un individu aussi bas placé qu'un colporteur. Au-dessus de la robe noire, sa pâleur était frappante ; mais je soupçonnai que le chagrin causé par la mort de son père n'était pas seul responsable de ce teint livide. Elle était par nature une créature au sang froid et, de surcroît, elle blanchissait sa peau avec des onguents. Ses sourcils épilés se réduisaient à un trait filiforme et sa chevelure était rasée bien au-delà de son front afin que pas une mèche ne s'échappât de la prison de gaze empesée sous la coiffe de brocart. Ces artifices donnaient à son visage l'apparence d'un masque mais telle était alors la mode parmi les grandes dames ; elle les distinguait de leurs inférieures. C'était aussi l'effet poursuivi et manqué de peu par Alison Weaver.

Pendant les longs moments où je fus contraint de piétiner les jonchées, je notai aussi que la robe de Lady Mallory était en soie et que les extrémités de sa ceinture étaient de rubis et de saphirs sertis d'or. Ses autres bijoux – broche, bagues, bracelet et rosaire – étaient tous en jais, comme il convenait à son état de veuve, mais elle n'avait pu résister à la tentation d'orner sa personne de quelques pierres précieuses. Je vis en elle une femme hautaine, orgueilleuse et opiniâtre qui faisait grand cas – plus qu'ils ne le méritaient, sans doute – de ses liens ténus avec la famille royale ; en conséquence, elle étalait avec ostentation

sa fortune et son rang. Son mari sans nul doute avait cédé aux mêmes penchants : il s'était précipité à Londres pour présenter ses félicitations à un roi qui, très probablement, ignorait son existence. Sir Richard avait peut-être voyagé avec un seul domestique pour aller plus vite et plus commodément, mais en s'arrangeant pour faire sentir à chacun qu'il était un homme fortuné. Et, à ses yeux, du moins, un homme important.

Ma pensée revint à Clement Weaver, moins élevé dans l'échelle sociale que Sir Richard Mallory, chevalier, mais dont le père était aussi riche, et qui portait sur lui une forte somme d'argent. Et ces deux hommes avaient disparu après avoir été en contact avec l'auberge *La Confiance* : Sir Richard y avait séjourné, selon Bess, et Clement était descendu de la voiture de son oncle devant l'auberge. Il ne s'agissait sûrement pas d'une simple coïncidence.

— Pour l'amour du ciel, assieds-toi ! m'intima la voix tranchante de Lady Mallory, rompant le fil de mes pensées. Tu me déranges à rester ainsi piqué devant moi. Combien mesures-tu ?

Puis sans attendre ma réponse, elle appela :

— Bess ! Apporte un tabouret pour ton ami.

Il y avait du mépris dans la façon dont elle prononça ce dernier mot et le sang me monta aux joues, mais je murmurai humblement un remerciement et repliai mon long corps pour le poser sur le tabouret tripode que Bess m'apportait.

— Il est on ne peut plus aimable de la part de Madame de me recevoir.

De tout ce que j'avais appris ces derniers mois, la leçon primordiale était ceci : s'il faut lécher les bottes de quelqu'un, il faut le faire bien. Les assoiffés de pouvoir et de flatterie ne se contentent pas de demi-mesures.

— J'apprécie infiniment votre complaisance.

Les manières glaciales de Lady Mallory commencèrent à se dégeler et, pour la première fois depuis mon entrée dans le solar, elle remarqua que j'étais propre et que j'étais plaisant. J'ignore quel était son âge ; elle n'était pas jeune – trente printemps, je dirais – mais pas assez vieille pour n'être déjà plus

attirée par les hommes. Ses lèvres minces esquissèrent un sourire.

— Ma femme de chambre me dit que tu connais une autre personne qui a récemment disparu de l'auberge *La Confiance*, à Londres. Elle m'a donné sa version confuse de cet événement — du coin de l'œil, je vis Bess faire la grimace —, mais je souhaiterais entendre l'histoire de ta bouche. Tu peux commencer.

Je lui révélai ce que je savais de Clement Weaver et expliquai comment j'avais pris connaissance de ces faits. Ce qui nécessita forcément que je relate une partie de mon histoire personnelle et, quand elle se rendit compte que je savais lire et écrire, ses manières s'adoucirent encore. Le fait que j'avais été tout près d'entrer dans les saints ordres la persuada de ma probité ; une déduction hasardeuse, peut-être, si l'on songe à certains prêtres et princes de l'Église que j'avais connus jusqu'alors, mais une erreur très répandue.

Quand j'eus fini de parler, elle demeura un bon moment sans répondre, les yeux rivés sur les flammes dont les reflets vacillants menaient sur les murs la danse hallucinante des ombres. Il commençait à faire noir et déjà, derrière les fenêtres, un poudrolement pâle d'étoiles luisait dans le ciel sombre. Deux jeunes domestiques entrèrent, suivis du régisseur nerveux ; ils portaient de grosses chandelles de cire qu'ils fichèrent dans les appliques fixées au mur et les allumèrent à la flamme du foyer. Puis, au commandement, ils fermèrent les volets sur la nuit envahissante, firent leur révérence à Lady Mallory et ressortirent, sous la garde de Robert qui, avant d'exécuter un salut déferent, leva des yeux attristés vers le plafond noirci par la fumée. Il s'estimait réellement indispensable à la bonne marche de la maisonnée.

Quand la porte fut close et que l'écho de leurs pas se fut éteint dans l'escalier, Lady Mallory mit fin à sa longue contemplation du foyer pour s'adresser enfin à moi.

— Ce que tu viens de déclarer est très troublant. Sir Richard a logé deux mois à l'auberge *La Confiance* quand il est allé à Londres, comme tu l'as sans doute déjà appris de Bess. Pourtant, il y était déjà descendu auparavant sans qu'il lui

arrivât rien de fâcheux. Alors, pourquoi cette fois-ci ? D'après ton récit, aucun lien n'a été établi entre la disparition de ce... de...

— Clement Weaver, lui rappelai-je et elle inclina gracieusement la tête.

— Entre ce Clement Weaver et *La Confiance*. En effet, si je t'ai bien compris, le père et l'oncle de ce garçon ont soigneusement enquêté.

— Que Madame me pardonne mais, si l'on présume que le propriétaire avait quelque chose à cacher – ce qui semble une hypothèse correcte vu les circonstances –, on pouvait difficilement attendre de lui qu'il répondît honnêtement à leurs questions. Jusqu'à ce que Bess m'eût parlé de la disparition de votre mari, j'étais fortement porté à croire que Clement Weaver avait été attaqué par des bandits qui, après l'avoir détroussé, avaient fait disparaître son corps d'une manière ou d'une autre. Et pourtant... la raison pour laquelle des voleurs se seraient donné la peine de faire disparaître toute trace de leur victime n'était pas sans me troubler, je dois l'avouer... Puis-je vous demander ce qu'il est advenu des chevaux de Sir Richard et de son domestique ?

— Ils étaient toujours attachés dans la cour de *La Confiance*, les fontes chargées, prêts pour le départ. Sir Richard avait réglé sa note plus tôt dans la matinée, peu après son lever. Il disait vouloir se mettre en route dès que possible après le petit déjeuner.

— Et ce fut la dernière fois que quelqu'un le vit ? Ou dit l'avoir vu ?

— Oui, au petit déjeuner.

— Et Jacob Pender ?

— Il avait dormi à l'écurie et mangé à la cuisine avec les autres domestiques.

— Et le propriétaire... Connaissez-vous son nom ?

Lady Mallory secoua la tête et je continuai :

— Le propriétaire a-t-il donné sa parole sur tous ces points ?

— Bien sûr.

— Par qui et dans quelles circonstances Sir Richard et Jacob Pender ont-ils été vus pour la dernière fois ?

Dans mon ardeur anxieuse de rassembler des faits, j'avais oublié, comme auparavant chez les Weaver, mon humble statut. Je reçus de plein fouet le regard foudroyant des yeux hautains et me mis aussitôt en devoir de reconquérir ma position.

— Si Madame est assez bonne pour me le dire.

— Une des filles de cuisine les a vus ensemble dans la cour par la fenêtre de la cuisine. Ils parlaient, debout près de leurs chevaux. Il lui a semblé qu'ils se disputaient mais elle n'en était pas certaine. À ce moment, la cuisinière l'a appelée pour l'envoyer puiser de l'eau et commencer à éplucher les légumes pour le dîner. Il s'est passé un certain temps avant que la gamine regarde dehors de nouveau et, à ce moment-là, Sir Richard et Jacob Pender avaient disparu. Les chevaux, en revanche, y étaient toujours, sellés pour le voyage et attachés à la barre, près du montoir.

Lady Mallory prit une inspiration profonde et sa voix s'affermir :

— Tel est le témoignage de qui les a vus pour la dernière fois.

— À condition de croire ce qu'a dit cette fille, fis-je observer tranquillement. Je suppose que c'est à votre père ou à l'un de vos hommes que ces propos ont été transmis.

— Oui. Sir Richard n'étant pas revenu à la maison à la date fixée, j'ai commencé par envoyer quelques domestiques pour qu'ils s'enquière de lui tout le long de la route. Quand ils revinrent sans nouvelles, après être allés jusqu'à Londres et avoir entendu cette information de la domestique de *La Confiance*, mon père a insisté pour s'y rendre lui-même. Il était souffrant, mais je n'ai pas réussi à l'en dissuader. Lui non plus n'a pas trouvé trace de Sir Richard et de Jacob Pender et, quand il les a fait demander à l'auberge, la fille de cuisine a été convoquée pour réitérer son récit.

— Et il l'a crue ?

Cette fois, Lady Mallory ne parut pas avoir remarqué mon impertinence. Elle porta une main à son visage pour le protéger de l'ardeur du feu.

— Il n'avait aucune raison de ne pas la croire. Rien, absolument rien ne pouvait donner à penser que l'on avait nui à

Sir Richard et à Jacob Pender. L'on n'avait pas découvert de corps.

Elle leva les yeux tout à coup et les plongea droit dans les miens :

— Ils avaient simplement disparu de la surface de la terre, comme votre Clement Weaver.

CHAPITRE VIII

Dans le silence qui suivit la dernière remarque de Lady Mallory, Bess, mal à l'aise, s'agita sur son tabouret dans le coin où elle s'était retirée pour écouter. Comme si, pour la première fois, le sentiment du mal ou d'un désastre imminent avait atteint sa conscience. Je soupçonnais que, jusqu'alors, la disparition de Sir Richard lui était apparue un peu comme une plaisanterie, en raison de l'hypothèse lubrique d'amours faciles et clandestines qu'il aurait entretenues à Londres. Brusquement, la gravité de la situation, la possibilité très réelle que l'on ait nui à son maître venait de fondre sur Bess et elle était effrayée.

Il sembla que sa peur se transmît à Lady Mallory dont les doigts serraient et desserraient convulsivement les bras de son fauteuil. L'épouse avait peut-être, elle aussi, envisagé l'idée que son mari l'avait quittée pour une autre femme, et n'était pas entièrement convaincue qu'un vrai malheur lui fût advenu. Bess m'avait assuré que Sir Richard et sa femme étaient heureux ensemble mais qui sait ce qu'est la vérité profonde d'un couple derrière les apparences ? Ce que chaque partenaire éprouve réellement pour l'autre ? Lady Mallory pouvait avoir de bonnes raisons de penser qu'elle était abandonnée. Elle avait à coup sûr cessé les recherches avec une rapidité surprenante mais, soyons juste, la mort de son père avait dû occuper une part considérable de ses pensées et de son temps au cours des dernières semaines.

Le silence devenait pénible. Nerveusement, je m'éclaircis la gorge :

— Comme je l'ai dit à Votre Grâce, j'ai promis à l'échevin Weaver que, parvenu à Londres et dans la mesure de mes moyens, j'entreprendrais des recherches sur son fils, bien que, sur le moment, j'aie cru la chose illusoire. Maintenant,

cependant, j'ai le sentiment qu'il existe un lien entre la disparition de son fils, celle de Sir Richard et l'auberge *La Confiance* ; lien assez probable, en tout cas, pour justifier que je m'intéresse à cet endroit. Si je découvre quoi que ce soit, je vous en informerai.

Avec un effort, Lady cessa d'agiter les mains qu'elle croisa sur ses genoux. La lueur du feu, qui jouait sur sa robe noire, y allumait des reflets tantôt ambrés, tantôt lie-de-vin.

— Je recevrai avec reconnaissance toute nouvelle de Sir Richard.

Elle s'exprimait avec raideur et je sentais combien l'idée d'être redevable envers un vulgaire colporteur lui déplaisait. Mais, comme l'échevin Weaver, elle se rendait compte que je disposais d'atouts dont ne bénéficiaient ni ses domestiques ni même le sergent du guet. Personne ne me soupçonnerait d'un excès de sagacité ou d'un intérêt particulier pour la disparition de son mari. J'étais en position de mener des recherches sans en donner l'impression et pourrais aussi collecter de menus renseignements susceptibles de me fournir quelque indice quant à son sort.

Je me levai de mon tabouret et m'inclinai.

— Alors, c'est entendu. À présent, je dois me retirer. Il fait noir et j'ai encore une longue route pour revenir à Cantorbéry.

Elle intervint du bout des lèvres :

— Vous devez manger et boire quelque chose avant de partir. Bess ! Conduis ton ami chez Robert et dis à celui-ci qu'il a ordre de le faire souper. Puis reviens immédiatement. J'ai besoin que tu me brosses les cheveux avant que je me couche. Trouve-moi aussi Matthew. Je veux qu'il chante pour moi avant que je m'endorme.

Lady Mallory frissonna soudain, comme si quelqu'un avait marché sur sa tombe.

— Sans cela, je chevaucherai la jument de la nuit¹⁷.

¹⁷ En anglais moderne : je ferai des cauchemars. L'anglais *nightmare* (cauchemar) est composé de *night* : nuit et *mare* : jument. (*N.d.T.*)

Bess s'avança et fit modestement sa révérence mais son expression disait assez que l'ordre de revenir sur-le-champ était pour elle une déception. Elle espérait, la charmante, tout comme moi, des adieux longs et tendres. Mais il n'en serait pas ainsi. Avec une moue résignée, elle tourna la tête dans ma direction et dit :

— Suivez-moi.

Proche de l'office, au fond de la maison, la pièce du régisseur était meublée comme il convenait à sa position élevée parmi les domestiques du manoir. Sous le manteau de pierre taillée de la cheminée, peinte de bleu et de rouge, un feu flambait dans le foyer. Les joncs qui couvraient le sol étaient frais du matin ; il n'en montait pas l'odeur de moisi qui s'en serait dégagée au bout d'un ou deux jours. Une longue table occupait le centre de la pièce et, en plus de deux bancs, il y avait un unique fauteuil, vieux et noirci, c'est vrai, mais taillé dans du bon chêne massif. Des chandelles brûlaient dans les appliques du mur et projetaient des ombres sur les murs peints de blanc et d'écarlate. Une pièce confortable pour un régisseur, un peu trop confortable, peut-être. Je me rappelai les confidences de Bess à propos des aspirations de Robert. Peut-être étaient-elles fondées sur un terrain plus solide qu'elle ne pensait. Peut-être Lady Mallory lui avait-elle fourni des raisons.

Robert n'était guère content d'avoir été décrété personnellement responsable de mon bien-être. Lorsque Bess lui eut remis ma personne et les instructions de sa maîtresse, il parut contrarié et me dédia un regard hautain, copie parfaite de celui de sa maîtresse.

— On peut certainement s'occuper de ce... de cette personne à la cuisine, protesta-t-il.

Bess pivota sur ses talons avec un déhanchement provocant.

— Ce sont les instructions que j'ai reçues. Je n'en suis que la messagère. Mais vous seriez mal avisé de ne pas en tenir compte.

Elle m'adressa un regard d'adieu par-dessus son épaule, battit de ses longs cils noirs et repartit. Robert et moi étions seuls.

— Tu ferais mieux de t’asseoir, dit-il enfin, en désignant un banc près de la table.

Il alla vers la porte qui ouvrait sur un corridor prodigue de courants d’air et cria un nom. Au bout d’un moment, un jeune garçon ensommeillé apparut qui se frottait les yeux. Le régisseur le gifla.

— Tu dormais encore devant le fourneau ? Dis au cuisinier de préparer de quoi manger et de la bière pour ce colporteur. Ordre de milady. Apporte le repas ici quand il sera prêt. Et maintenant, fiche le camp et n’y passe pas la nuit !

Trop heureux de s’échapper, le gamin disparut promptement. Robert s’assit dans le fauteuil et s’efforça d’ignorer ma présence indésirable. Lui aussi, me semblait-il, devait avoir quelque trente ou trente-cinq printemps ; un peu plus vieux, peut-être, que sa maîtresse. Il avait des cheveux blond roux et n’était pas mal de sa personne, malgré une calvitie naissante. Son nez busqué était le trait le plus puissant d’un visage étroit, presque cadavérique, auquel il conférait une force de caractère illusoire. Mais la vanité qu’affichaient ses yeux bleu pâle révélait le trait dominant du personnage.

Le silence dura jusqu’au retour du jeune garçon qui portait un mazer de bière d’une main et de l’autre un plateau ; il les posa devant moi sur la table. Puis s’éclipsa en toute hâte pour ne pas s’exposer une nouvelle fois à l’irascibilité du régisseur. J’examinai avec entrain la nourriture. Je n’avais pas mangé depuis des heures et ne m’étais pas rendu compte à quel point j’étais affamé.

Il y avait plusieurs tranches de gros pain noir, du fromage et du beurre enveloppés dans des feuilles de patience. Une petite jatte contenant des mûres sucrées au miel et une tranche de tarte au lait caillé, parfumée au gingembre et au safran, complétaient le repas que je mâchai avec délectation. Le cuisinier m’avait traité comme un roi, si l’on considère mon humble condition de colporteur. Pendant tout le temps que je mangeai, Robert fixa obstinément le feu mais, comme je levai le mazer de bière à mes lèvres, il condescendit finalement à me parler.

— De quoi vous êtes-vous entretenus, milady et toi ?

Je caressai un instant l'idée de le berner et de prétendre que Lady Mallory avait souhaité acheter certains de mes articles. Mais je me souvins à temps que je n'avais pas apporté ma balle, confiée aux mains que j'estimais sûres du gardien de l'hôpital. Après une courte délibération, je décidai de dire à Robert la vérité, qu'il apprendrait probablement de Bess, ou même de Lady Mallory en personne.

Je répétais donc une fois encore mon récit, depuis ma rencontre avec Marjorie Dyer à Bristol jusqu'à la soirée de ce jour et mon entretien avec sa maîtresse. J'avais parfois l'impression que j'aurais pu en raconter des chapitres dans mon sommeil.

Quand j'eus fini, Robert pinça les lèvres et fronça les sourcils.

— Milady souhaite le retrouver, n'est-ce pas ? demanda-t-il, parlant de Sir Richard.

— Cela vous surprend ?

Il haussa les épaules, ayant compris soit qu'il en avait trop dit, soit qu'il avait fait mauvaise impression, et se hâta de redresser le tir.

— Après tant de semaines, il me paraît évident que Sir Richard est mort. Je suis seulement surpris que milady ait consenti à ce que tu perdes ton temps.

Je lui jetai un coup d'œil et vis que ses paroles exprimaient un espoir plus qu'une conviction profonde. Néanmoins, la conjecture que son maître était mort relevait du bon sens, à moins qu'il ne fût au courant de circonstances qui la rendaient improbable. Je tâtai délicatement le terrain.

— Serait-il imaginable que Sir Richard ait eu à Londres une amante et qu'il ait voulu s'enfuir avec elle et l'épouser ?

Non sans raison, le régisseur envoya promener cette idée.

— En laissant derrière lui tout ce à quoi il tient ? Sa demeure, ses vêtements, tous ses biens en ce monde ? Tu rêves ! Quelle amante vaudra jamais pareil sacrifice ? Mon maître aurait pu s'absenter de chez lui aussi longtemps qu'il le souhaitait, pourvu que milady connût ses intentions. Non, non ! Un malheur lui est arrivé pendant son voyage de retour. Il n'y a pas d'autre explication.

Je secouai la tête et vidai le fond de mon gobelet.

— Vous oubliez une chose : les chevaux étaient restés à l'auberge *La Confiance*. Quelle que soit sa nature, l'événement ou le malheur advenu à Sir Richard et à son domestique s'est passé à Londres. De même pour Clement Weaver.

Le sort de Clement Weaver n'intéressait pas le régisseur qui poursuivait sa propre pensée et déclara :

— De plus, Sir Richard n'était pas homme à courir les femmes. Je doute qu'il ait été infidèle à milady.

... et qu'il lui ait été d'une grande utilité, semblait sous-entendre son ton, mais je ne fis pas de commentaire, et Robert continua :

— Le vin était sa passion. Il aurait parcouru bien des kilomètres et bravé tous les dangers pour goûter un cru réputé. Depuis deux générations, ses ancêtres sont négociants en vins ; ils ont fait fortune et se sont mariés dans la noblesse. Il y avait d'ailleurs des précédents dans leur lignée. Le père de Geoffrey Chaucer était négociant en vins et la petite-fille de Chaucer a épousé le duc de Suffolk. Et le duc qui porte aujourd'hui le titre, le petit-fils de Chaucer, a épousé une dame qui n'est rien de moins que la sœur de notre roi.

Un regard de rapace brilla dans ses prunelles pâles. Si les choses pouvaient tourner ainsi dans une famille, pourquoi pas dans une autre ? Si sa maîtresse était réellement veuve, il pourrait y avoir pour lui quelque espoir.

Je me levai à regret. J'appréciais la chaleur du feu, il m'en coûtait de la quitter mais j'avais du chemin à faire. Tiré de la contemplation d'un brillant avenir, le régisseur tourna la tête et reprit conscience de mon existence.

— Tu pars ? Tu vas devoir dormir dans un fossé, ajouta-t-il, non sans un certain contentement. Le couvre-feu est passé. Les portes de la ville seront fermées.

Je souris malicieusement.

— Oh ! Il y a cent moyens d'entrer dans une ville à la nuit tombée, dis-je avec un clin d'œil de conspirateur. Il suffit de les connaître. Il suffit d'éviter le guet...

Une expression compassée figea son visage maigre. Il estimait manifestement qu'un individu qui avait été si près d'embrasser la vie religieuse n'aurait pas dû se permettre de violer la loi.

— Qu’as-tu décidé avec milady ? demanda-t-il.

— Je lui ai promis que j’essaierais de découvrir ce qui est arrivé à son mari et de l’en avertir si j’y parvenais.

— Quelles sont tes chances, à ton avis ?

— De découvrir la vérité ?

Je réfléchis à la question.

— Plus grandes, peut-être, que je ne pensais lorsque j’ai promis à l’échevin Weaver de tout tenter pour savoir ce qui était arrivé à son fils. Maintenant, je sens au moins que l’auberge *La Confiance* pourrait être au cœur du mystère. C’est là, en tout cas, que je commencerai mes recherches.

Le régisseur opina de la tête.

— Et quelles sont, à ton avis, les chances que Sir Richard puisse être encore vivant ?

L’odeur âcre d’une chandelle qui vacilla puis mourut se répandit. Les volets étaient encore ouverts sur la nuit chaude et je voyais un croissant de lune, mince et brouillé, suspendu au loin au-dessus d’une crête boisée.

— Si vous voulez vraiment mon opinion, aucune, répondis-je, essayant d’ignorer le soulagement qui fit papilloter les yeux bleu pâle. Je pense que lui, Jacob Pender et Clement Weaver sont morts tous les trois. Comment et de quelle main, je n’en ai encore aucune idée.

— Et le mobile ? questionna Robert. Qu’en penses-tu ?

J’hésitai, guère désireux de prendre parti, mais j’en doutais si peu moi-même que je fus forcé de l’admettre :

— Le vol. Sir Richard était un homme riche et Clement Weaver portait sur lui une grosse somme.

— Mais tu m’as dit que personne n’était au courant de ce fait, excepté son père. Pas même sa sœur, objecta Robert, le sourcil froncé.

Soudain, j’étais très las, je me sentais l’esprit ralenti et stupide. J’avais besoin d’oublier ce problème un moment et de dormir. De toute façon, je ne pouvais rien entreprendre avant d’être arrivé à Londres. Je décidai de me mettre en route dès que possible le lendemain matin mais, avant cela, je voulais mon lit et le délassement spirituel de la solitude. Je ramassai mon solide gourdin de frêne que j’avais posé par terre.

— Il faut vraiment que je parte, dis-je. Je ne connais pas la réponse à cette énigme et peut-être ne la connaîtrai-je jamais. Votre maîtresse aurait sans doute avantage à faire confiance aux officiers du roi ; l'échevin Weaver également. Néanmoins, je ferai ce que je peux et peut-être Dieu couronnera-t-il de succès mes efforts.

Je tendis la main pour lui dire adieu mais vis immédiatement que j'avais attenté à la dignité de Robert. Il était régisseur et n'avait pas à serrer la main d'un humble colporteur. Il lui apparaissait aussi que, pendant cette dernière demi-heure, il m'avait parlé comme à un égal, et il se renversa dans son fauteuil comme s'il avait été contaminé ; je laissai mon bras retomber lentement le long de mon corps, sans prendre la peine de dissimuler mon mépris. Il se leva, malgré tout, et ordonna au jeune garçon de me reconduire, mais c'était pour s'assurer que la demeure serait bien fermée et barricadée après mon départ.

Je repris le chemin, à peine discernable dans l'obscurité, en balançant avec vigueur mon gourdin pour décourager les attaques des voleurs embusqués et autres rôdeurs. J'étais heureux de secouer de mes chausses la poussière du manoir de Tuffnel. Mis à part Bess, je ne m'étais pas forgé une opinion favorable de ses occupants et je pensais que cette maisonnée n'était pas heureuse. Ce qui ne signifiait pas, cependant, que je ne ferais pas de mon mieux pour découvrir ce qui était advenu à Sir Richard et à Jacob Pender.

J'appris beaucoup plus tard que, si j'avais passé vingt-quatre heures de plus à Cantorbéry, j'aurais vu le roi Édouard et la reine Élisabeth entourés de nombreux courtisans, lors d'une autre visite qu'ils firent au sanctuaire de saint Thomas. (Après coup, je suis tenté de penser que la conscience du roi le tourmentait à propos de la nécessité de faire mourir son cousin et ennemi, feu le roi Henri.) Pourtant, l'on parlait beaucoup de la famille royale dans un groupe de pèlerins qui revenaient à Londres, avec lesquels je couvris la dernière étape de la route. Et de nouveau, j'entendis mentionner le nom de Lady Anne Neville.

Ces pèlerins qui étaient pauvres se déplaçaient à pied, comme moi, et j'étais tombé sur eux quelque six ou sept miles avant la capitale. J'avais passé une matinée agréable à discuter avec un prêtre de Southwark de la théorie de Guillaume d'Occam¹⁸ selon qui la foi et la logique étaient à jamais inconciliables et, de ce fait, l'autorité ecclésiastique était la seule base de la croyance religieuse.

— Si la foi et la raison n'ont rien en commun, objectai-je, Dieu peut, au sens propre, déplacer les montagnes. La raison me dit que cela ne peut être, mais Guillaume d'Occam insiste sur le fait que la croyance n'est pas rationnelle. Donc, cela signifie que la religion est au-delà de la logique et qu'elle n'est pas sujette aux lois qui gouvernent la nature. Je trouve que ceci est difficile à accepter.

— Mais, mon fils, vous devez croire aux miracles du Christ, protesta mon interlocuteur choqué. Et à l'autorité absolue de notre mère l'Église.

Je souris.

— On me l'a souvent dit, père, mais, pour une raison ou pour une autre, il y a toujours trop de questions auxquelles je ne peux trouver de réponses satisfaisantes.

Un silence suivit ma réplique, pendant lequel le prêtre mobilisa ses forces pour traiter avec ce Thomas l'incrédule. Et dans ce silence, je surpris des bribes de la conversation qui se déroulait derrière moi entre deux femmes dont je m'étais mis en tête qu'elles étaient mère et fille. Leur ressemblance était assez forte pour accréditer cette théorie.

— ... Lady Anne Neville... avait prononcé la jeune femme.

Ce nom avait aussitôt capté mon attention. J'étais de nouveau à Bristol et je voyais cette malheureuse enfant chevaucher dans Corn Street.

— On dit de tout côté que le duc de Clarence ne veut pas que son frère l'épouse car cela entraînerait le partage des biens du

¹⁸ Philosophe, théologien et franciscain (vers 1295-vers 1349), Guillaume d'Occam enseigna une philosophie nominaliste qui séparait radicalement l'ordre de la raison et l'ordre de la foi. (*N.d.T.*)

défunt comte. En tant que mari de la fille aînée, il espère les obtenir tous. Ou du moins le maximum de ceux qu'il peut légalement obtenir.

— Une honte flagrante et scandaleuse, répondit la mère avec ardeur. Ce n'est pas milord de Gloucester qui a abandonné le roi Édouard à l'heure où celui-ci avait besoin de lui.

— Oh ! Le roi est décidé à ce que le duc Richard épouse Lady Anne, soyez-en sûr. Mais, à l'amiable, si possible, avec le plein consentement de milord de Clarence et de la duchesse Isabelle.

La fille parlait avec l'assurance que j'ai souvent observée chez les très pauvres gens quand ils parlent des affaires de leur roi. En fait, le temps et les événements leur donnent souvent raison. J'y ai réfléchi et suis parvenu à cette conclusion : leur propre existence est si morne et manque tellement d'intérêt qu'ils vivent par procuration d'autres vies plus prestigieuses que la leur. Ils voient, ils observent, ils écoutent ; pendant que certains des leurs thésaurisent l'argent, ils grappillent des lambeaux d'informations qu'ils évaluent, interprètent et à partir desquels ils portent des jugements bien fondés.

— Cela ferait un beau couple, reconnut la femme plus âgée, et le peuple serait content. Eux aussi seraient heureux, je n'en doute pas, car ils sont amis depuis l'enfance, tout le monde le sait. Ils furent élevés ensemble, dans le nord, et le père d'Anne les destinait depuis toujours l'un à l'autre.

Je ne pus en entendre davantage. Le prêtre parlait à nouveau ; invoquant à la rescousse l'enseignement de saint Augustin, il essayait désespérément de me convaincre que l'obéissance était tout. Je répondis au hasard et le laissai croire qu'il avait gagné notre bataille de mots, trop excité maintenant pour me soustraire à l'idée que j'étais à moins d'un mile de Londres, la ville dont les rues étaient pavées d'or, disait-on, et qui avait vu l'ascension et la chute de tant d'hommes meilleurs que moi. D'après mes informateurs qui la connaissaient, Londres était tellement plus grande, plus sale, plus bruyante, plus cruelle, plus belle, plus excitante et plus intéressante qu'aucune autre ville en Angleterre – certains disaient même en Europe – que, d'avance, mon cœur battait à m'en faire mourir. Vers le soir, sous le ciel où traînaient de grands lambeaux de

bannières rouge sang, rouge feu et améthyste, quand les arbres au loin captèrent les derniers rayons du soleil et semblèrent prendre feu de l'intérieur, je vis Londres pour la première fois, étendue comme l'empreinte d'un pouce sur l'horizon. Elle recelait quelque part entre ses murs la solution du mystère de la disparition de Clement Weaver et de celle de Sir Richard Mallory. Il dépendait de moi qu'elle surgît ou qu'elle disparût à jamais.

Troisième partie

OCTOBRE 1471

LONDRES

CHAPITRE IX

Le grand âge n'est pas simple affaire de rhumatismes, de vue défaillante et d'ouïe affaiblie ; c'est se réveiller un matin et se rendre compte qu'il n'y a désormais plus d'avenir. Cette leçon, que j'ai apprise ces dernières années, est bien difficile à concevoir pour les jeunes gens. La vie, l'amour et l'aventure s'étendent devant eux et rien ne leur signifie qu'ils sont mortels.

Moi-même, j'étais exactement ainsi en ce jour de début octobre de l'an de grâce 1471 où je franchis le pont de Londres et entrai dans la City pour la première fois. Il gelait, je m'en souviens. Sous les feux aigus d'un soleil blanc et or, tout n'était qu'éclat et lumière : scintillement des branches et des toits couverts de givre, miroitement de la rue défoncée et paillettes ensoleillées sur les harnais des chevaux. J'étais jeune, fort, prêt à défier le monde. L'idée que je pourrais courir un danger personnel lors des recherches qui m'attendaient ne m'effleurait pas l'esprit. J'avais passé la nuit à Southwark, chez un de mes nouveaux camarades. Et je tiens de lui mes premières connaissances sur la capitale. Étendu à ses côtés sur le sol de la boulangerie de son maître, préservé du froid de la nuit par la chaleur des fours, j'avais eu néanmoins du mal à m'endormir à cause du bruit qui provenait de la maison voisine. Dans la froidure des premières heures, quand mon ami se leva afin de raviver les feux pour la première fournée, il me trouva tout éveillé. Je lui expliquai mon problème et il s'esclaffa.

— J'aurais dû te prévenir, dit-il, que la maison voisine est un bordel. Il y en a des douzaines dans Southwark, qui tous appartiennent à l'évêque de Winchester, si bien que les prostituées du quartier sont dénommées les poules de Winchester.

Il m'apprit aussi que je reconnaîtrais les prostituées au capuchon rayé qu'elles portaient.

J'étais encore assez naïf à l'époque pour que cette information me choquât. L'innocent que j'étais avait cru jusqu'alors que les hommes d'Église, tout faillibles qu'ils étaient, respectaient au moins la règle de chasteté et aidaient les laïcs dans cette voie, même s'ils parvenaient rarement à leurs fins. Découvrir que le siège épiscopal de Winchester était propriétaire de maisons mal famées me donna un coup dont j'eus du mal à me remettre.

Mais à présent que j'approchais du pont-levis déjà baissé, l'estomac lesté de porridge et de petite bière, ma balle confortablement arrimée contre mon dos, mon bâton agile à la main, je n'avais de pensée que pour ma première vision de Londres. À l'extrémité méridionale du pont s'élevaient trois tours de pierre dotées de herses, dont les deux premières étaient surmontées d'une rangée de têtes de traîtres, fichées sur des piques, autant de masques aveugles et grimaçants à différents stades de décomposition.

Je passai sans difficulté la porte, mais le garde à qui je demandai ma route avait peu de temps à m'accorder.

— Traverse le pont et redemande, grommela-t-il.

Je pus constater de mes yeux combien il était occupé. Je n'avais jamais vu une circulation comparable à celle de Londres, ni autant de gens. Un des pèlerins m'avait dit que la ville abritait de quarante à cinquante mille habitants, mais mon esprit se refusait à contenir un chiffre pareil. À présent, heurté de tous côtés par des chars, des chariots et des piétons comme moi, j'étais submergé par le bruit et par la confusion générale. Entre les deux rangées de boutiques et de maisons suspendues, le sol était creusé de méchants trous. À trois reprises, je trébuchai et me tordis la cheville mais, chaque fois, une main proche me saisit par le coude pour prévenir une chute. J'en conclus que Londres pouvait être surpeuplée et tapageuse mais que sa population était amicale. Bien avant d'avoir atteint la travée de la dix-neuvième arche, je me sentais plus détendu et moins intimidé.

Mon hôte de la nuit m'avait conseillé de commencer ma tournée à l'est du pont de Londres où les bateaux qui remontaient le courant depuis l'embouchure de la Tamise

mettaient à quai et vendaient directement leurs marchandises aux clients sur le rivage. Après mes succès à Cantorbéry, ma balle avait besoin d'être regarnie. Une fois le pont quitté, j'avais une meilleure vue sur la rivière qui, à cette heure très matinale, grouillait déjà de navires et de chalands de toutes formes et de toutes tailles. Malgré le commerce fluvial, des cygnes glissaient gracieusement, nullement troublés par la circulation. Autour des piles du pont, des groupes d'hommes péchaient l'éperlan, le saumon, le brochet, la tanche et le barbeau dont la rivière abondait. (J'appris plus tard qu'on les appelait *Petermen*, car, comme saint Pierre, ils utilisaient des filets.)

Un chaland plein d'anguilles venait d'amarrer au Marlowe's Quay où les ménagères attendaient déjà, munies d'argent et de paniers. Un grand type au nez cassé, serré dans un manteau de bonne laine qui le protégeait de la rigueur du froid, venait de monter à bord tandis que les femmes battaient la semelle et soufflaient sur leurs doigts bleuis.

— Qui est-ce ? demandai-je à ma voisine.

Elle eut pour moi un regard de pitié tant il crevait les yeux que je n'étais pas londonien.

— C'est le garde-pêche, bien sûr. Il examine les prises et rejette par-dessus bord les anguilles trop petites ou les anguilles rouges qu'il découvre. Ensuite, c'est son travail de surveiller les hommes qui pèsent pour s'assurer que nous recevons bonne mesure. Vous voulez acheter ? demanda-t-elle en m'examinant d'un œil curieux.

— Je suis colporteur, fis-je en secouant la tête. J'ai besoin de soie, de fil et de rubans pour que vous, les femmes, puissiez gaspiller votre argent.

— Y a pas de danger ! ronchonna mon interlocutrice. Avec tous les prix qui grimpent. Notez bien, les choses vont aller mieux maintenant qu'Édouard est de nouveau sur le trône. Dieu le bénisse !

Je découvrais que les Londoniens considéraient Édouard de Rouen comme leur propriété personnelle. Grand, fort et beau, il circulait librement parmi eux, faisant marcher le commerce et croître la prospérité de la ville. Au printemps précédent, il avait

réussi une gageure : parti du Nord, il avait atteint sa capitale sans perdre un seul homme.

Je poursuivis mon chemin, me faufilant de ruelles riveraines en étroites allées dont les noms m'étaient inconnus. La femme m'avait dit que je devais aller au Galley Quay, le plus proche de la Tour et, de fait, quand je finis par y arriver, j'y trouvai une galère vénitienne qui déchargeait des balles de soie et de velours, des barils d'épices et de confiseries, des coffres cerclés de fer emplis de broches et de bracelets. La majorité de ces marchandises étaient trop coûteuses pour être vendues à la criée mais j'achetai un coupon de damas, suffisant pour faire une robe, et quelques bijoux parmi les moins chers. Il y avait aussi des fioles de parfum et d'huiles parfumées et j'en ajoutai aux autres articles de ma balle. Alors que je payais mes achats, je perçus l'âcre odeur de la chair pourrie ; elle venait d'amont, d'au-delà des murs, et j'appris qu'elle montait des corps en décomposition de pirates exécutés, dont les dépouilles étaient abandonnées entre Wapping et St Katherine's Wharf jusqu'à ce que trois marées les eussent submergées.

Je rebroussai chemin, en flânant cette fois, émerveillé de tout ce que je voyais : les grandes grues le long des quais qui débarquaient des épices et des oranges venues de Gênes, ou des cargaisons de pommes et de belle pierre de Caen originaires de Normandie. Dans les rues embouteillées, chars, haquets et chariots se frayaient un passage aux dépens des piétons qui, comme moi, vagabondaient : colporteurs, frères itinérants, marchands de petits pâtés, marins, coursiers. Le bruit était assourdissant. Les gens juraient et glapissaient. D'autres hurlaient à tue-tête : « Côtes de bœuf ! Chaud la vapeur ! », « Frais les jons frais ! » « Mangez mes cervelles d'agneau ! », « Des pommes et des poires ! Toutes à point. » Des agitateurs haranguaient la foule ; des bateliers, les plus brutaux et les plus coriaces de tous les Londoniens, s'estourbissaient mutuellement devant leurs éventuels clients et les cloches carillonnaient sans discontinuer.

La matinée n'était pas écoulée et j'avais mal à la tête et l'impression de cracher mes yeux. La gelée blanche avait fondu, laissant la chaussée humide et glissante sous les avant-toits. Ma

balle pesait lourdement sur mon dos et je louvoyais sans cesse pour éviter les ordures et les charognes des rues. Mon excitation première commençait à se tasser et, me souvenant tout à coup que nous étions le jour de la Sainte Foi, je décidai d'aller à la messe. J'étais déjà passé devant tant d'églises qu'en choisir une n'était pas un problème mais je voulais voir Saint-Paul. Même les péquenots de mon espèce la connaissent de nom et de réputation. Un boutiquier amical m'indiqua la direction de la Lud Gate et, au sommet de la colline, je découvris Saint-Paul dont l'immense clocher couronné d'une girouette dorée s'élançait vers le ciel.

Je ne sais ce que j'avais imaginé. Une sainte sérénité, peut-être, la paix céleste. À coup sûr, je n'étais pas préparé à ce que je découvris. Près de la grande croix, dans l'angle nord-est de l'enclos, au lieu du prêtre prodigue en exhortations divines que j'attendais, un homme mal nippé d'une tunique de cuir souillée et de chaussures de feutre râpées pérorait à perdre haleine sur quelque marotte politique de son invention. Les cloîtres regorgeaient de gens qui allaient et venaient et dont j'eus tôt fait de comprendre que la plupart étaient des hommes de loi qui péchaient le client ou discutaient d'affaires en cours. Dans la nef elle-même, ils étaient plus nombreux encore, tassés entre les éventailes de victuailles et de boissons destinées aux pèlerins qui, comme moi, étaient venus à Saint-Paul pour voir ses nombreuses reliques : un bras de saint Mellitus, une fiole en cristal contenant du lait de la Vierge, une mèche de la chevelure de sainte Marie-Madeleine et le couteau que Jésus utilisa dans sa jeunesse pour tailler le bois, il y en avait d'autres mais je n'attendis pas le temps qu'il fallait pour les voir. Le tintamarre et le désordre étaient aussi éprouvants que dans les rues et je quittai l'église au plus vite.

Quand je sortis de l'enclos, je vis un héraut d'armes monté, très occupé à repousser les gens afin de dégager la voie pour une procession de cavaliers qui entraient par la Lud Gate. Le héraut en armes portait l'emblème du sanglier blanc et je réalisai que le jeune homme qui venait en tête du groupe de cavaliers devait être Richard, duc de Gloucester, le frère cadet du roi.

Lorsque j'étais enfant, ma mère avait coutume de me dire : « Toi et lord Richard êtes nés le même jour », bien qu'elle n'eût jamais révélé d'où elle tenait une information si précise. Je voulais bien admettre que nous étions à peu près du même âge, mais c'était bien la seule chose que nous eussions en commun. Pour le reste, nos existences avaient différé du tout au tout. Richard de Gloucester avait été amiral d'Angleterre, d'Irlande et d'Aquitaine, il avait levé et commandé des troupes pour son frère dans tout le Sud-ouest, et il avait été lieutenant général du royaume, tout ceci avant l'âge de onze ans. Au cours des huit années qui suivirent, sa stature intellectuelle et politique s'était étoffée et, contrairement à George de Clarence, il était demeuré d'une loyauté sans faille envers son frère aîné lors des nombreuses vicissitudes du règne troublé d'Édouard. À présent, il était non seulement amiral mais aussi connétable d'Angleterre, gouverneur des Marches de l'Ouest face l'Écosse, administrateur du duché de Lancastre au-delà de la Trent et grand chambellan du royaume. Il était revenu depuis peu du Nord où il avait apaisé les derniers sursauts de la rébellion suscitée par la reconquête de la couronne par Édouard. J'étais un moine raté et un humble colporteur. Pouvait-on concevoir plus grand contraste ?

Grâce à ma taille, je voyais parfaitement la petite procession par-dessus la tête des autres curieux. Le duc n'était pas du tout tel que je l'avais imaginé : un homme grand et blond, peut-être, comme ses frères que l'on m'avait ainsi décrits, mais sûrement pas cette silhouette menue, presque puérile, et ce visage sérieux, partiellement dissimulé par un rideau mouvant de cheveux noirs. L'adulation hystérique des Londoniens qui l'acclamaient follement et jetaient en l'air leur couvre-chef graisseux aurait pu tourner la tête à un adulte, mais ce mince jeune homme de dix-neuf ans ne montrait aucun signe d'infatuation. Il avait l'air plutôt mal à l'aise et gêné, désireux de se soustraire à ces clameurs ; maussade, me dis-je, avant d'être immédiatement forcé de réviser mon jugement, car le visage saturnien s'éclaira d'un sourire à l'adresse d'une personne reconnue dans la foule. On eût dit le soleil surgissant de derrière un nuage ; la beauté de cette expression fugace avait révélé un homme différent. Alors

que la cavalcade s'éloignait et que la foule se dispersait, l'idée me vint que le duc de Gloucester n'était pas heureux à Londres.

Je me rendis compte que ma fatigue s'était encore accrue. Non seulement j'avais faim mais je me sentais sale et j'avais besoin de me laver. Je me renseignai près d'un garçon de course, tout resplendissant dans la livrée vert et or de son maître, qui m'indiqua le chemin d'une des maisons de bains publiques de la City où, pour une pièce de quatre pence, je pourrais me plonger dans un tub d'eau brûlante. Parvenu à destination, j'appris avec satisfaction que cette heure était réservée aux hommes. Les bains mixtes n'étaient naturellement pas autorisés mais, comme j'en fus bientôt informé, ce n'était pas le cas dans toute l'Europe. Dans le tub proche du mien, un petit homme vilainement tavelé, qui se récurait énergiquement le dos à l'aide d'une brosse à long manche, me demanda dans un murmure rauque :

— Es-tu d'jà allé à Bruges ?

Tout en essayant de tirer de la mousse d'un grossier savon gris, je secouai la tête :

— Je n'ai jamais mis les pieds hors de ce pays.

— Moi si, m'informa l'homme de la même voix tranquille et gutturale. J'étais soldat et j'le suis resté jusqu'à c'que j'sois blessé dans un combat d'rue. À l'estomac, c'était. Après, j'étais plus bon à rien. Mais avant ça, j'avais passé un moment aux Pays-Bas.

Le souvenir faisait scintiller ses yeux tombants.

— Si jamais tu vas à Bruges, fiston, faut qu't'ailles à la Waterhalle. L'fin du fin, quoi ! Là, les hommes et les femmes y peuvent s'baigner ensemble. Nus comme le jour où y sont nés ! Simplement qu'la femme porte un masque et t'dit pas son nom. Tout ça avec la bénédiction du duc d'Bourgogne en personne. Que Dieu l'ait en son cœur ! J'te l'dis moi que dans not'pays, on sait pas bien vivre.

Je riais mais ne trouvais rien à répondre. Londres était déjà plus que je n'en pouvais absorber pour le moment et les histoires de pays étrangers de l'autre côté de la Manche m'auraient embrouillé davantage. Quand nous fûmes secs et de nouveau vêtus, j'invitai mon nouvel ami à dîner avec moi ; à en

juger par ses vêtements, encore plus élimés que les miens, un repas gratuit ne serait pas malvenu. Il accepta avec entrain et me guida vers Fish Street qui, partie du pont de Londres, filait vers le nord et où se trouvaient deux bonnes auberges, *Le Taureau* et *La Tête du Roi*. Mon compagnon, dont j'avais appris qu'il s'appelait Philip Lamprey¹⁹ – un surnom dû à son goût prononcé pour ce poisson –, choisit la première.

— Y a moins de nobliaux ici qu'à *La Tête du Roi*. J'suis mal à l'aise avec les nobles, expliqua-t-il d'un ton lugubre. On peut pas faire confiance aux salauds.

Il y avait néanmoins au *Taureau* pas mal de gens dont la mise et les riches vêtements proclamaient leur qualité de négociants ou de bourgeois à tout le moins prospères. Les individus de basse naissance comme nous étaiés dirigés vers une petite salle où, sur le sol, de la paille pas trop propre tenait lieu de jonchée, et où la soupe était servie dans des bols de bois, et non de fer ou d'étain. Quant au garçon qui nous apporta bière et nourriture, il nous traitait avec un mépris mal dissimulé. Ses manières brusques disaient clairement qu'il aurait préféré servir les nobliaux.

Tout en mangeant, j'en appris davantage sur le passé de Philip Lamprey. Sa femme s'était envolée en compagnie d'un boucher et avait gagné le Nord pendant qu'il ferrailait à l'étranger ; elle avait emmené ses deux fils. Le reste de la famille, père, mère et quatre sœurs étaient tous morts, et le seul parent qui lui restait, un cousin, avait disparu à son tour, victime de la récente épidémie de peste²⁰. Philip Lamprey gagnait sa vie de son mieux, en mendiant, un emploi qui lui profitait certains jours mais le laissait parfois sans ressources. Il venait de traverser une sale passe, me confia-t-il : les gens se faisaient moins charitables qu'ils n'étaient, peut-être parce que les prix avaient grimpé en flèche au cours de ces temps troublés. Mais à présent que le roi Henri et son fils étaient morts, Marguerite d'Anjou en prison et le bon roi Édouard, l'ami des

¹⁹ *Lamprey*, lamproie. (N.d.T.)

²⁰ Il s'agit de la peste de 1466, amenée de Grèce et de Turquie par les navires de commerce vénitiens. (N.d.T.)

Londoniens, de nouveau d'aplomb sur son trône, les choses avaient tendance à s'améliorer.

— Dès qu'ça va mieux, dit-il, en essuyant sur sa manche la soupe qui coulait de sa bouche, j'te paierai à dîner. Combien d'temps qu'tu vas rester à Londres ? Et où c'est que t'habites ?

— J'espère trouver l'hospitalité à *La Tête du Baptiste*, dans Crooked Lane, répondis-je. Un homme que j'ai rencontré à Bristol et qui est l'ami du patron m'a dit d'aller là.

— Oh, j'connais très bieng, dit Philip Lamprey, en vidant son gobelet. Près de Thames Street. Crooked Lane, c'est ça. *La Tête du Baptiste*... Laiss'moi réfléchir...

Il fixait d'un air songeur les profondeurs de son gobelet vide. Je saisis l'allusion et criai au garçon de nous servir de bière tous les deux.

— C'est l'auberge à ta gauche quand tu vas vers le fleuve. Tout près d'l'eau qu'elle s'trouve. Si j'me rappelle bien, une partie des fenêtres donnent sur la Tamise.

Il se gratta les cheveux qu'il avait gris et clairsemés. Des pellicules en tombèrent et se déposèrent sur les épaules de sa veste râpée. Puis il se mit en devoir d'extraire des fragments de viande restés entre ses chicots.

— C'est pas une grand' auberge. Pas si grand' que l'aut' plus haut dans la rue, au coin, mais elle s'fait un nom en vendant des bons vins. Pas pour les miséreux comme toi et moi, tu penses bieng. Seulement pour ceux qui peuv' se les offrir.

Le garçon reparut, portant sa cruche de grès, et remplit à contrecœur nos gobelets de bois.

— L'autre auberge dont tu as parlé, dis-je, après avoir avalé plusieurs gorgées de bière, est-ce celle qui s'appelle *La Confiance* ?

Le souffle court, car il avait bu trop vite, mon compagnon fit signe que oui.

— Tout just', dit-il en se frottant les yeux de ses poings et se mouchant dans ses doigts. Un' auberge bieng plus grand' que l'aut'. J'te conseillerai pas d'y d'mander un logement.

— Je n'en ai pas l'intention, dis-je sèchement, mais mon triste sourire échappa bien sûr à Philip.

— Alors, tout va bien. Y t'chasseraient tout bonnement si t'essayais. À c' que j' sais, l' patron aime pas les gens d' notre espèce.

— Qu'as-tu encore entendu dire ? demandai-je ; puis, voyant son air ahuri, j'ajoutai impatientement : à propos de *La Confiance*.

Philip Lamprey haussa les épaules.

— Pas grand-chose. Rien de mauvais, en tout cas. L'patron s'appelle Martin Trollope mais j'sais rien à son détriment. À dire vrai, fit-il en hésitant, un'fois, j'ai entendu quelqu'un dire qu'c'était un bâtard aux dents long'. Qu'y ferait n'import'quoi pour d'l'argent. Ben quoi ! Qui le ferait pas ?

Mon cœur battait très vite. Ce n'était pas une preuve mais ces propos renforçaient mon idée quant à ce lieu suspect. Je demandai :

— Est-ce que Crooked Lane est loin d'ici ?

Philip Lamprey émit un gloussement guttural :

— Bon Dieu non ! J't'y conduis si tu veux quand on aura fini d'boir'.

J'acceptai son offre avec gratitude mais quand, finalement, nous arrivâmes à Thames Street, je la reconnus car c'était une des rues que j'avais parcourues le matin. Elle courait de la Tour jusqu'au pont, traversant les marchés au poisson de Billingsgate ; c'était une des artères les plus animées de Londres et, de ce fait, embouteillée toute la journée par les voitures et les baquets. Au point que même les nobles et leur suite, lorsqu'ils quittaient les appartements royaux de la Tour blanche, étaient contraints d'attendre, enrageant et tempêtant, jusqu'à ce que la rue se dégageât. À entendre les imprécations grossières et les jurons qui fusaient en tous sens, on doutait de ses propres oreilles !

Crooked Lane était proche de la partie de Thames Street connue sous le nom de Petty Wales, me dit Philip ; une ruelle étroite où la lumière pénétrait à peine à cause des étages en encorbellement des maisons qui la bordaient des deux côtés. Et là, formant le coin à main droite, se dressait l'auberge *La Confiance*, avec son enseigne aux mains gantelées qui grinçait

légèrement dans la brise – et non, j’étais soulagé de le noter, comme je l’avais imaginé dans mon rêve.

CHAPITRE X

Près de l'enseigne grinçant comme si ses charnières étaient rouillées, je remarquai une console en fer ; on y plaçait la nuit la torche qui éclairait le nom de l'auberge, une torche semblable à celle qui avait éclairé le visage de Clement Weaver la dernière fois que sa sœur le vit.

La moitié inférieure de la construction était de pierre, la partie supérieure avait une charpente de bois et des murs à croisillons de bois et de torchis. Des volets à l'ancienne encadraient les fenêtres du rez-de-chaussée qui donnaient sur Thames Street mais, à l'étage, certaines ouvertures étaient en corne ou fermées par des feuilles de parchemin huilé. De Crooked Lane, on pénétrait par un porche dans l'auberge bâtie autour d'une cour centrale. De la rue, je voyais le tohu-bohu causé par les arrivées et les départs et l'incessant va-et-vient des garçons et des servantes qui sortaient des cuisines ou y revenaient, chargés de plats ou de la vaisselle sale du dîner. Attaché à la barre près du montoir, un grand hongre gris, dont le propriétaire se faisait attendre, rongait impatiemment son frein.

— T'comptes quand mêm' pas entrer là'dang ? me souffla Philip Lamprey à l'oreille.

Je sursautai. J'étais si captivé par l'auberge que j'avais oublié mon compagnon qui ne m'avait pas lâché d'une semelle et inspectait les lieux par-dessus mon épaule.

Je cherchai comment me débarrasser de lui. Je me sentais bien ingrat de vouloir le lâcher ainsi, mais j'apaisai ma conscience en songeant que je lui avais payé un repas en échange des renseignements qu'il m'avait donnés. Et, à présent, un étranger dans mon sillage serait une gêne ; j'avais besoin d'être seul. Toutefois, il pouvait encore me rendre un service.

— Connais-tu de vue ce Martin Trollope ? demandai-je.

— Neing, fit-il en secouant la tête. Entendu parler d'lui seulement, et d'réputation.

Je lui tendis la main en guise d'adieu avec trop de détermination pour qu'il pût s'y méprendre.

— J'ai affaire à présent. Dieu soit avec toi.

Il prit son congé avec bonne humeur, serrant ma main tendue avec une telle vigueur que l'empreinte de ses doigts rêches et petits s'imprima dans ma peau.

— Dieu soit avec toi, l'ami, fit-il de sa voix enrouée. Si tu rest' un moment à Londres, on pourra s'revoir quèqfois. Si jamais tu veux m'trouver, j'couche l'plus souvent dans l'enclos de Saint-Paul. Sauf si pleut comm' vach qui piss', j'veux dire. Si j'ai fait bonne recet', y s'pourrait qu'tu m'trouves dans un bordel de Southwark.

Il me fit un clin d'œil et commenta :

— Bonn chass' assurée ! Tant qu'on n'y prend pas la chaude-pisse...

Il me vint à l'esprit que ce devait être la raison pour laquelle il dépensait une partie de son maigre revenu à se baigner. Les lupanars de Southwark n'étaient sans doute pas des lieux très salubres et il craignait d'être contaminé. Non que la majorité des gens considérassent que se laver fût un remède ; en fait, la plupart étaient convaincus que plonger leur corps nu dans l'eau était positivement dangereux. Ma mère, elle, n'avait jamais été de cet avis ; dès mon plus jeune âge, elle insistait pour que je me baigne, ne fût-ce que dans les ruisseaux du voisinage ; ou alors, debout et tremblant de froid dans la cour le matin, et elle déversait sur moi un baquet d'eau glaciale.

— Je m'en souviendrai, assurai-je. Où est ton emplacement pour mendier ?

Il haussa les épaules :

— J'en ai poing. J'demand là où j'suis et quand j'peux. Mais Londres est pas si grand. Tu pourras m'trouver dans l'coin.

— Elle est assez grande pour moi, répondis-je avec émotion, et il sourit.

Puis, pivotant avec élégance sur ses talons — la vieille discipline militaire marquait encore son allure —, il s'engagea dans Thames Street où il disparut rapidement dans la foule.

J'étais toujours piqué devant l'entrée de *La Confiance*, n'ayant pas encore décidé ce que serait ma prochaine démarche ni par quel bout j'allais entamer les recherches auxquelles je m'étais si imprudemment engagé. Et puis, ne l'oublions pas, je devais gagner ma vie.

Le soleil était encore haut par-dessus ma tête, mais le froid pinçait déjà et je me rappelai la gelée blanche de ce matin. Il était plus raisonnable de m'assurer un logement pour la nuit, près d'un bon feu, que de me lancer séance tenante dans les investigations. D'autant que je n'avais pas encore réfléchi à la forme qu'elles prendraient et à la façon dont j'aborderais le sujet. Un colporteur pouvait difficilement entrer dans une auberge et commencer à poser des questions sur Sir Richard Mallory et sur le fils de l'échevin Weaver sans éveiller la suspicion. Or je devais éviter à tout prix d'éveiller les soupçons si je voulais préserver mes chances d'éclaircir ce mystère. Mieux valait me rendre d'abord à *La Tête du Baptiste* et me présenter à Thomas Prynne comme une relation de Marjorie Dyer ; puis m'en remettre à son hospitalité pour avoir un coin où dormir, là où je ne serais pas dans les jambes de ses clients.

Je remontai ma balle entre mes épaules, saisis résolument mon gourdin et fis demi-tour pour descendre la rue. Ce faisant, mon regard se fixa par hasard sur une fenêtre située à droite du porche et qui donnait sur Crooked Lane. Elle était entrebâillée et je me rendis compte soudain qu'un individu – homme ou femme, je n'aurais su le dire – se tenait debout dans le couloir, un peu en retrait de l'ouverture. Sous mes yeux, la silhouette recula, comme pour ouvrir plus grand la croisée mais, au même instant, une voix cria : « Rentrez ! » Presque aussitôt, la fenêtre se referma.

Alison Weaver et Philip Lamprey m'avaient fourni des renseignements exacts : de l'angle de Thames Street et de Crooked Lane, on voyait parfaitement bien l'enseigne de *La Tête du Baptiste* et l'une des façades de l'auberge donnait sur la rivière. Crooked Lane était une petite rue ; les maisons qui la bordaient, en plus des deux hôtelleries, étaient étroitement serrées et leurs étages supérieurs se touchaient presque. Ce

jour-là, la lumière du soleil y filtrait par le mince écart qui séparait les avant-toits mais, quand le temps était maussade, me dis-je avec un frisson, l'obscurité devait y régner. Curieusement, cette rue ne présentait ni coude ni tournant et je me demandai comment elle avait acquis son nom²¹. Les amas habituels de détritrus s'empilaient devant les portes, l'eau de pluie et des aliments pourrissants engorgeaient le canal étroit, ménagé entre les pavés. La dépouille d'un chien gisait sur le seuil d'une demeure. À Londres, sans doute, comme dans les autres villes et cités, ceci devait constituer un délit grave et le propriétaire de l'animal pouvait être lourdement pénalisé.

On entrait directement de la rue dans l'auberge qui, contrairement à sa rivale, n'était pas bâtie autour d'une cour. Beaucoup plus petite que *La Confiance*, du fait de sa situation, elle était aussi moins susceptible de bénéficier de la circulation. Les gens qui y séjournaient devaient la connaître de réputation, grâce au bouche à oreille de voyageurs satisfaits. Sa façade à colombages était nette et bien peinte et de délicieux effluves de cuisine s'échappaient de la porte d'entrée largement ouverte. Bœuf et boulettes de viande, me dis-je, l'appétit aiguisé. Les heureux clients qui dîneraient ici ce soir ne s'endormiraient pas sur leur faim. J'entrai.

J'étais dans un corridor dallé, terminé à l'autre extrémité par une porte qui, elle aussi, laissait affluer l'air et la lumière. Des deux côtés s'alignaient d'autres portes et un étroit escalier en colimaçon conduisait à l'étage supérieur. Alors que je me demandais où se trouvaient les écuries, un hennissement sonore et le piétinement de sabots venus du fond de l'auberge répondirent à ma question. Je parcourus tout le corridor : de l'autre côté d'une cour pavée, je repérai trois stalles sous un appentis, ainsi que des tas de foin et de fourrage. Une exploration plus poussée m'apprit que, de Crooked Lane, l'on pouvait accéder à la cour par une ruelle qui longeait *La Tête du Baptiste* du côté le plus éloigné du fleuve. Un grand rouan occupait une des stalles ; les autres étaient vides. Les affaires n'allaient pas fort, semblait-il, du moins pour le moment.

²¹ *Crooked* : tortueuse. (N.d.T.)

Je retournai à l'intérieur où il n'y avait toujours pas signe de vie. La taverne était déserte mais on y avait récemment servi le dîner. Des assiettes et des mazers sales, épars sur les tables, en témoignaient, et l'absence de déchets dans les assiettes confirmait mon impression première sur la qualité de la nourriture. J'avais dîné peu avant ; néanmoins l'odeur de ragoût me faisait saliver. Je revins dans le couloir et claironnai :

— Il n'y a personne ? Thomas Prynne ! Êtes-vous là ?

Une réponse assourdie monta de dessous mes pieds. Puis, dans un grand claquement de bois heurtant la pierre, une trappe se souleva et s'abattit sur le plancher de la taverne et un homme apparut qui remontait de la cave.

— Mes excuses, monsieur, commença-t-il.

Sitôt qu'il m'eut vu, il changea de ton :

— Qui êtes-vous ? se reprit-il, car il venait de voir ma balle et agitait à présent une main péremptoire. Je regrette mais, pour le moment, il n'y a pas ici de femmes qui pourraient avoir besoin de vos colifichets.

L'homme était court et bâti en force ; il avait le torse bombé, les bras et les cuisses musclés, une crinière grise et la peau tannée, sillonnée d'un réseau de ridules. Ses yeux, de la couleur éclatante du bleuet, pétillaient, et toute sa personne dégageait la joie de vivre et l'impression d'être bien dans sa peau, ce qui était rassurant. Voici, me dis-je, un homme heureux.

— Thomas Prynne ? m'enquis-je, bien que je fusse certain de la réponse.

— Oui. Mais je vous ai déjà dit...

— Je ne suis pas ici pour vous vendre quoi que ce soit, coupai-je vivement. Une de vos amies, Marjorie Dyer, m'a suggéré de passer vous voir si jamais je venais à Londres.

— Marjorie Dyer ? De Bristol ?

— Elle-même. L'échevin Weaver m'a dit aussi que vous pourriez vous laisser convaincre de m'accorder un coin pour dormir pendant le temps que je passerai ici.

— Alfred Weaver ? répéta-t-il, incrédule, les yeux scintillant de plus belle. Il a dit ça ? Au nom du ciel, qu'est-ce qu'un de nos réputés échevins de Bristol peut bien avoir affaire avec un colporteur ?

Il avait gardé un fort accent de l'Ouest.

Je souris. Il était clair que Thomas Prynne avait une juste idée du statut de son vieil ami d'enfance.

— C'est une longue histoire, répondis-je, que je ne peux vous dire en quelques mots. Plus tard, peut-être, lorsque vous aurez du temps devant vous. À présent, je vais au Cheap pour vendre ma marchandise, si la chance me sourit. Mais je voudrais auparavant m'assurer un abri pour cette nuit. Je peux payer ma note si le logement n'est pas trop exorbitant.

Thomas Prynne haussa les épaules.

— Tout ami de Marjorie peut avoir un lit chez moi pour rien, et il est le bienvenu. Nous n'avons qu'un client pour le moment. Nous en attendons un autre tard dans la soirée, mais cela laisse une chambre libre. Elle est à vous jusqu'à ce que nous en ayons besoin. Ensuite, si vous êtes encore là, vous pourrez dormir à la cuisine aussi longtemps qu'il vous conviendra.

Il sourit et les rides s'accrochèrent aux coins de ses yeux.

— Mais je compte que vous prendrez ici vos repas et votre bière.

— À en juger par les odeurs qui viennent de votre cuisine, l'épreuve sera très supportable, répondis-je avec un sourire joyeux. Mais la rencontre entre Marjorie et moi a été très brève. Je ne voudrais pas tirer avantage de votre générosité sans que ceci soit bien clair.

— Voyez-vous, dit-il en me regardant fixement, vous avez éveillé mon intérêt. Pourquoi une si brève rencontre l'a-t-elle néanmoins incitée à mentionner mon nom ? J'ai là de l'excellente bière que je ne sers pas à tout un chacun, fit-il en désignant les barriques disposées contre les murs. Vous pouvez sûrement retarder votre tournée dans le Cheap le temps de la goûter avec moi et de satisfaire en même temps ma curiosité. Vous aurez encore bien assez d'heures de lumière pour écouler au moins une partie de vos articles.

J'hésitai, car il me semblait avoir gaspillé déjà beaucoup des précieuses heures du jour mais, étant donné son offre si aimable de me loger gratuitement, je n'avais d'autre choix que de m'exécuter.

Je me dirigeai vers une des longues tables de bois, près du foyer à l'ancienne mode, construit en pierre et sis au centre de la pièce, et je m'assis. Je remarquai la propreté méticuleuse des plateaux de table astiqués, la sciure de bois et les joncs frais dont on venait de recouvrir le sol.

— Je répondrai à toutes les questions que vous souhaitez me poser, dis-je.

Quand j'étais enfant, les nuits d'hiver, une fois la porte de notre chaumière refermée sur l'obscurité du dehors, alors qu'il y avait bien peu à faire si ce n'était dormir, ma mère chantait pour moi. L'une des chansons que je me rappelle le mieux était de l'espèce dont on répète les mots que l'on vient de chanter, mais en y ajoutant chaque fois une bribe de phrase supplémentaire. Il m'apparaissait que mon histoire se développait de cette même façon, gagnant en longueur lors de chaque récitation, au point qu'il me fallait à présent près d'une demi-heure avant de parvenir à mon arrivée à Londres. Heureusement, Thomas Prynne écoutait à la perfection : il m'accorda toute son attention et ne m'interrompit jamais par des questions superflues ni des exclamations admiratives ou étonnées. Quand j'eus fini, cependant, il s'autorisa un sifflement doux et prolongé.

— Quelle étrange histoire ! Avez-vous l'intention de remplir la promesse que vous avez faite à Alfred Weaver ?

Je fis tourner entre mes doigts mon gobelet de bière.

— Je dois avouer que je l'avais pratiquement oubliée lorsque je suis arrivé à Cantorbéry. Pour être tout à fait honnête, je jugeais proprement extravagante l'idée de l'échevin selon qui je pourrais lui être d'une aide quelconque. Je pensais alors – et continue de croire très probable – que Clement Weaver avait été la proie de bandits.

Thomas Prynne hocha vigoureusement la tête et je sus que telle était aussi son opinion.

— Mais ce qui s'est passé à Cantorbéry a ébranlé ma certitude, repris-je. Il m'a semblé que Dieu me signifiait que je devais intervenir.

Mon interlocuteur parut dubitatif.

— Il existe aussi ce que l'on appelle des coïncidences, dit-il, qui se produisent plus souvent qu'on ne l'imagine de prime abord. La disparition du jeune Clement est un fait terrible mais le vol et le meurtre sont choses courantes à Londres.

En le regardant verser de la bière dans mon gobelet vide, je fronçai les sourcils.

— La vraie difficulté est que nous ne sommes pas sûrs que Clement soit mort. Et c'est cela qui me tracasse. Pourquoi des voleurs auraient-ils pris le temps et la peine de faire disparaître le corps ?

— À première vue, c'est un problème, je vous l'accorde, répondit Thomas Prynne avec une grimace. Mais il doit y avoir une raison. L'hiver commençait : peut-être les voleurs avaient-ils désespérément besoin de vêtements. À moins qu'ils n'aient été dérangés ; ou qu'ils n'aient pensé qu'ils pourraient l'être avant d'avoir dépouillé le corps, ce pour quoi ils l'ont emporté. Une complication, certes, mais pas tellement grave s'ils étaient plusieurs. Et ces chenapans travaillent souvent en gangs.

Je n'avais pas pensé jusqu'alors au besoin de vêtements. Mais, même si tel avait été le cas, les voleurs ayant de l'argent auraient pu s'en acheter. Et il fallait toujours prendre en considération la disparition de Sir Richard Mallory. Je secouai la tête.

— Je suis convaincu, répliquai-je, que l'auberge *La Confiance* recèle un mystère. Savez-vous quelque chose sur Martin Trollope ?

— Je le connais de vue, naturellement, et nous parlons parfois de la pluie et du beau temps. Cela mis à part, nous avons peu de contacts. Après tout, nous sommes concurrents, et dans la même rue, fit-il avec un sourire morose. Et tous les avantages sont de son côté : la situation, les dimensions de l'établissement, la protection de la famille royale et les relations avec elle...

— Elles sont ténues, si mes renseignements sont exacts.

Qu'avait donc dit Bess ?

— Trollope n'est jamais que le cousin d'un protégé du duc de Clarence, assurai-je.

Cette fois, Thomas rit franchement :

— On ne voit que trop bien, Roger Chapman²², que vous n'êtes pas à Londres depuis bien longtemps. N'allez pas faire la fine bouche si l'on vous reparle de ce genre de relations. *La Confiance* doit une bonne partie de sa clientèle à la recommandation du duc lui-même. J'aimerais pouvoir me flatter de cet appui royal.

Il avala sa bière en me regardant pensivement par-dessus son gobelet.

— Et maintenant, qu'avez-vous l'intention de faire pour remplir votre promesse à Alfred Weaver ?

— Je ne sais pas encore, avouai-je. Je n'ai pas encore mis sur pied mon plan d'action. Mais une idée va bien m'arriver.

— J'en suis sûr, repartit Thomas d'un ton ironique. Vous semblez être un jeune homme de ressources et très capable. Un colporteur qui sait lire et écrire ! Oh ! merveille ! Moi-même je lis un peu mais je n'ai jamais maîtrisé l'art de concilier la plume et le papier. Pour cela, je dois faire confiance à mon associé, Abel Sampson.

Je devais avoir l'air très surpris car il se mit à rire.

— Vous vous imaginiez que je fais marcher la maison à moi seul ?

— Non, non, bien sûr que non. Je n'y avais pas songé, tout simplement. Comme je vous l'ai déjà dit, Marjorie Dyer et moi nous connaissons bien peu. Vous n'êtes pas marié ?

Thomas secoua la tête.

— Je n'en ai jamais éprouvé le besoin. Selon mon expérience, les femmes sont généralement une entrave. On trouve quantité de femmes pour le plaisir dans toutes les villes, en particulier à Londres. J'ai appris à cuisiner quand j'étais patron de *L'Homme qui court*, et avec trois chambres seulement, qui ne sont jamais toutes occupées en même temps, je n'ai pas trop d'obligations. Abel et moi sommes nos propres cavistes, serveurs et caméristes. De cette façon, sans gage à payer et sans personne à charge, nous arrivons à gagner notre vie. Ce n'est pas facile mais, du moins, l'établissement nous appartient, alors qu'à Bristol, *L'Homme qui court* était la propriété de l'abbaye de

²² Chapman : colporteur. (N.d.T.)

Saint-Augustin, et tout le mal que je me donnais servait à enrichir l'Église, sans profit pour moi.

— Vous méritez de réussir, dis-je et j'ajoutai avec ferveur : Cette bière est la meilleure que j'aie jamais goûtée et, comme je l'ai déjà remarqué, la cuisine sent délicieusement bon.

— Vous y goûterez ce soir quand vous reviendrez du Cheap.

Il se leva et ramassa nos gobelets vides.

— Quant à nos bières et surtout à nos vins, enchaîna-t-il, Abel et moi les achetons nous-mêmes. Les navires en provenance de Bordeaux s'arriment à l'ouest du Steelyard, au Three Cranes Wharf. Autrement dit, il faut se lever matin pour devancer les négociants en vins, mais nous ne rechignons pas devant cet effort supplémentaire. Nous espérons avoir un jour la réputation de débiter les meilleurs vins de toutes les auberges de Londres.

Mon admiration pour cet homme ne cessait de croître. Il était déterminé à réussir, envers et contre tout, et les habitants de Bristol peu regardants sur la dépense lui fourniraient les moyens d'accéder au succès. Il avait de l'humour et il était humain. Bref, je le trouvais séduisant et je souhaitais que tout lui réussît.

— Ce soir, quand je reviendrai, j'aimerais vous parler de la nuit où Clement Weaver disparut. Si vous pouvez m'accorder un moment, bien sûr.

Il me sourit avec un soupçon de condescendance.

— Comme je vous l'ai dit, nous attendons un autre client mais il chevauche sur la route de Northampton depuis quatre jours et, d'après le roulier qui nous a porté son message, il prévoit une arrivée très tardive. Alors, si l'occasion se présente...

Il mit fin à l'entretien avec un haussement d'épaules :

— À propos, vous rencontrerez au souper notre autre client. Un gentleman dans la dèche qui s'appauvrit de plus en plus par suite des procédures qu'il a engagées. Il est à Londres pour la deuxième fois cette année, dans le but d'adresser une pétition au roi. Des histoires de propriété terrienne et de testament contesté.

Il soupira comme s'il déplorait la folie de l'humanité tout entière et conclut :

— Londres est pleine de gens comme lui, qui déversent leur argent dans la poche des hommes de loi.

J'opinaï du chef. Je les avais vus de mes yeux ce matin même dans les cloîtres de Saint-Paul.

Un pas résonna dans le corridor, et un homme grand et svelte apparut dans l'embrasure de la porte de la taverne. Thomas Prynne le salua d'un signe de tête.

— Voici mon associé, Abel Sampson.

CHAPITRE XI

Un second coup d'œil m'apprit qu'Abel Sampson, bien qu'il fût grand, ne l'était pas autant que moi. (J'utilise ici le passé car, fatalement, l'arthritisme a réclamé ses droits sur mes membres ; au fil du temps, je me suis un peu voûté.) D'une belle taille, cependant, plus de cinq pieds et demi ; le sommet de sa tête arrivait à la hauteur de mes sourcils. C'était sa charpente étroite qui le faisait paraître plus grand qu'il n'était réellement. Je ne dirais pas qu'il était décharné, mais si mince que le contraste entre Thomas Prynne et lui était presque ridicule. Je dus contrôler sévèrement mes traits pour ne pas éclater de rire.

Abel Sampson était aussi beaucoup plus jeune que je m'y attendais ; pas plus de vingt-quatre ou vingt-cinq printemps. Ses cheveux et ses sourcils étaient blond roux, ses yeux d'un bleu très pâle et l'on aurait dit de ses lèvres pratiquement invisibles qu'elles ignoraient comment sourire. Dénué d'humour, décidai-je. Mais, là encore, mes premières impressions étaient fausses. À l'époque – je l'ai déjà signalé dans ce récit –, j'étais mauvais juge en matière de caractère. Je sautais trop vite et trop hardiment à des conclusions erronées. Subitement, Abel Sampson sourit et, comme Richard de Gloucester que j'avais vu plus tôt dans la journée, son visage parut s'illuminer de l'intérieur, faisant de lui une autre personne.

— Est-ce l'homme que nous attendions ? demanda-t-il à son associé.

Thomas secoua la tête :

— Non, non ! Je suis sûr de t'avoir précisé que maître Farmer arriverait tard dans la soirée, dit-il d'un ton sévère.

Il était clair que l'oubli de son associé le contrariait.

— C'est vrai, tu me l'avais dit, reconnut Abel, l'air penaud, avant d'ajouter à mon adresse : J'ai une mémoire exécrationnelle.

Je ris, me levai et ramassai mon balluchon.

— Alors, je suis en bonne compagnie, répondis-je, car c'est aussi mon cas.

Je me tournai vers Thomas Prynne.

— À présent, je pars. Je ne peux laisser s'écouler sans travailler les heures du jour. Mais je serai de retour pour le souper. J'espère avoir à ce moment quelque argent. Alors, prévoyez-le abondant.

— Vous aurez autant de ragoût que vous pourrez en manger, promit-il. À la cuisine avec nous ou ici avec notre client, maître Parsons.

Sans me laisser le temps d'ouvrir la bouche, Abel trancha pour moi :

— Soupez avec nous, conseilla-t-il en souriant. Après une nouvelle journée passée dans les tribunaux, le lugubre Gilbert fera un triste compagnon.

Je hissai ma balle sur mes épaules.

— C'est précisément ce que j'avais l'intention de suggérer, dis-je en me dirigeant vers la porte de la taverne. De plus, je souhaite discuter avec maître Prynne d'un sujet précis.

— Appelez-nous Thomas et Abel, me gourmanda cet excellent homme. Nous appelons par leur prénom tous les amis de Marjorie.

Abel Sampson approuva de bon cœur :

— Et nous vous appellerons Roger... Bonne chance avec la clientèle, Roger ! ajouta-t-il en désignant ma balle.

Je le remerciai et lui demandai comment me rendre au Cheap. Quelques instants plus tard, je remontai de nouveau Crooked Lane en direction de Thames Street. Pour la deuxième fois de la journée, je m'arrêtai devant l'auberge *La Confiance* et regardai songeur la fenêtre si brutalement refermée ce matin. J'avais aperçu une vague silhouette, j'en étais sûr. Il fallait bien que quelqu'un se fût trouvé là pour provoquer la réaction furieuse de la seconde personne, celle qui avait claqué la croisée. J'essayai de me rappeler la voix que j'avais entendue crier « Rentrez », et plus j'y pensais, plus j'étais certain que c'était une voix d'homme.

J'ai dû rester planté là plus longtemps que je ne m'en rendis compte car, tout à coup, une voix coléreuse me cria dans l'oreille :

— Passe ton chemin, colporteur ! J'interdis aux gens de ton espèce de rôder par ici.

Je pivotai et me trouvai face à un homme pratiquement de ma taille mais beaucoup plus large. En fait, il était d'une corpulence considérable. Une barbe touffue et broussailleuse dissimulait la majeure partie de son visage ; elle était brun foncé, comme ses cheveux bouclés. Ses yeux aussi étaient bruns et le peu que l'on voyait de sa peau tannée avait la teinte des noix. Baraqué, c'est le mot qui me vint à l'esprit. N'eût-il été si bien vêtu d'une fine chemise de lin sous une tunique de laine moelleuse, si bien botté de cuir souple, j'aurais parié qu'il avait été soldat, un soldat très grossier. Il y avait quelque chose de militaire dans son attitude et dans sa façon d'aboyer ses ordres. Mais le fait qu'il s'exprimait à la première personne et son ton autoritaire assirent ma conviction : j'étais devant Martin Trollope.

— Je suis désolé, dis-je, ravalant ma rage et du ton le plus humble que je pus trouver. Mais c'est mon premier séjour à Londres et je trouve tout fascinant. J'admirais vos fenêtres.

— Pourquoi ? jeta-t-il d'un ton brusque. Tu as déjà vu des fenêtres, non ? Et maintenant, fiche le camp d'ici ! Je te l'ai dit. Je ne veux pas de rôdeurs par ici.

L'homme était sur les nerfs et je sentis le moment venu de les lui mettre en pelote.

— Êtes-vous Martin Trollope, le propriétaire ? demandai-je.

Son regard flamboya, mais je remarquai que sa main droite jouait nerveusement avec la boucle de sa ceinture de cuir rouge.

— Et le serais-je ? En quoi ça te regarde ?

— En rien du tout, répondis-je d'un ton lénifiant. C'est seulement que j'ai entendu parler de vous. J'étais à Cantorbéry le mois dernier et j'ai eu l'honneur de vendre quelques articles à Lady Mallory, dans son manoir de Tuffnel — c'était un mensonge mais il était véniel. Puis sa femme de chambre m'a parlé de Sir Richard, celui qui a disparu de cette auberge. Et de son domestique, Jacob Pender, porté disparu, lui aussi.

La réaction de Martin ne fut pas du tout ce que j'avais espéré.

— Oh ! lui ! maugréa-t-il aigrement, il est parti en laissant des dettes. Il n'avait pas réglé son logement, ni celui de son domestique.

Je m'abstins de dire que telle n'était pas la version de Lady Mallory et il poursuivit :

— Et le beau-père, Sir Gregory Bullivant, a refusé de régler la note. Qu'il crève ! Il dit que je n'ai pas de preuve que Sir Richard ait levé le pied sans payer.

— Mais Sir Richard avait sûrement l'intention de revenir, objectai-je. Il avait laissé les chevaux.

— Que Sir Gregory a emmenés, répliqua-t-il avec malveillance. Qu'il aille au diable !

— Il est mort, dis-je sèchement.

Martin Trollope me regarda de plus près.

— Dis donc, tu as l'air d'être bien au courant.

— La femme de chambre de Lady Mallory était très volubile.

— Volubile ? ricana-t-il. Un bien grand mot pour un vulgaire colporteur.

J'estimai le temps venu de prendre congé. Je ne voulais pas éveiller ses soupçons avant d'avoir recueilli beaucoup plus de renseignements que je n'en avais pour l'instant. Et je ne pouvais me cacher le fait que son attitude m'avait déçu. Il n'avait manifesté aucun signe de culpabilité en m'entendant prononcer le nom de Sir Richard Mallory ; par ailleurs, il ne me faisait pas l'effet d'un homme qui dissimule. Mis à part l'agitation qui semblait être chez lui un état permanent et son aversion pour les étrangers qui traînaient autour de son auberge, je ne saurais dire exactement d'où je tirais cette impression. Un colporteur ne pouvait être pour lui chose inhabituelle et ce n'était pas ma condition qui avait attiré son attention. Non, j'en étais persuadé. Mais j'avais contemplé cette fenêtre avec attention. Voilà ce qui avait provoqué chez Martin Trollope le besoin frénétique de me faire déguerpier.

— Alors, je m'en vais, dis-je.

Je fis quelques pas vers l'angle de la rue avant de lever les yeux une fois encore vers la croisée au-dessus de nos têtes.

Cette fois, sa réaction fut beaucoup plus encourageante.

— Fous le camp ! ordonna-t-il, furieux.

Et je sus alors que c'était la voix de Martin Trollope qui avait crié ce matin « Rentrez ! »

— Dieu soit avec vous, répondis-je magnanime et, tout content, je tournai dans Thames Street.

Toutefois, alors que je me frayais un chemin dans cette rue encombrée, j'étais conscient d'une agitation irritante à la limite de ma pensée ; d'un petit fait insaisissable qui me mettait mal à l'aise. Plus j'essayais de mettre le doigt dessus, plus il fuyait, trouvant l'esquive en pénétrant d'autres pensées qui l'obscurcissaient. Après que trois passants m'eurent injurié parce que je ne regardais pas devant moi, je compris qu'il me fallait abandonner mes recherches, pour le moment du moins, et rester confiant : l'énigme se résoudrait bientôt d'elle-même. À présent, je devais faire mon travail. Je me mis résolument en route pour le Cheap.

West Cheap, ou Cheapside, est aussi simplement appelé The Street, tant il est célèbre. Je doute qu'il y ait âme qui vive dans toute l'Angleterre qui n'en ait entendu parler. Il n'est plus ce qu'il était dans mon jeune temps mais, comme je l'ai déjà fait remarquer, cela va sans dire. Mes enfants et mes petits-enfants ressentiront la même impression lorsqu'ils auront mon âge. Mais, quand j'y allai pour la première fois, en octobre 1471, Cheap m'apparut receler toute la magie de ce vaste monde.

Cheap, bien entendu, vient du vieux mot saxon *chipping* qui signifie « marché » : rien n'était bon marché au sens courant du terme dans The Street. Les magasins regorgeaient de soieries et de tapis, de tapisseries venues d'Arras, d'assiettes et de gobelets d'or et d'argent, de bijoux proprement magnifiques. Ébloui, j'étais comme un enfant au royaume des fées, bien qu'il fût hérétique de croire aux lutins. (Mais moi qui crois toujours à demi à l'existence de Robin Goodfellow, de Hodekin et du Terrible Homme vert, comment puis-je ne pas croire au monde des fées ?) Une canalisation, qu'on appelait le grand conduit, ai-je appris, apportait de l'eau de source tout le long du parcours depuis Paddington, une eau qui véhiculait encore l'odeur d'herbe des prairies campagnardes. On y trouvait des épices et

des apothicaires ; et je vis que le savon gris de Bristol se vendait un penny la livre, moins de la moitié du prix du savon blanc et dur de Castille. Le savon ordinaire, noir et liquide, valait seulement un demi-penny.

Il y avait le Standard, construit en bois à l'origine, et nouvellement rebâti en pierre où, vingt et un ans plus tôt, les partisans de Jack Cade²³ avaient assassiné Lord Say²⁴ ; l'église St Mary-le-Bow, ainsi appelée parce qu'elle est édifiée sur des arcs et dont la cloche est célèbre ; la grande croix érigée par le roi Édouard I^{er}, en cours de reconstruction grâce à la générosité des citoyens de la capitale, pour un coût bien supérieur à mille livres. Et puis il y avait Mercers'Hall, situé le long de la rive nord, et les demeures admirablement peintes et ornementées des négociants. Il y avait... Mais je finirais par vous faire bâiller d'ennui si je continuais d'énumérer les merveilles de ce quartier de Londres. Tout ce que je peux dire est que j'ai rencontré depuis beaucoup de gens, y compris des étrangers, qui parlent avec une admiration empreinte de respect des marchandises et des trésors de Cheapside.

Je pensais que je serais dans l'impossibilité de rien vendre ici et m'apprêtais à changer de lieu quand un premier client vint à moi. Ensuite, ce fut facile. Jamais je n'avais vendu autant en deux heures. Je réalisai au bout d'un moment que les gens qui venaient au Cheap pour acheter étaient de ce fait d'humeur dépensière. Ils se souciaient peu du vendeur auquel ils s'adressaient pourvu qu'ils pussent s'offrir ce qui était à vendre. Et mes articles étaient indéniablement meilleur marché que ceux exposés dans les boutiques. J'attirais par douzaines les plus pauvres citadins.

Je ne dis pas, notez bien, que mon apparence n'y était pas pour quelque chose. La plupart de mes clients étaient des

²³ Révolutionnaire anglais. S'étant fait passer pour un parent de la famille royale, il souleva le Kent contre Henri VI, s'empara de Londres en 1450 mais fut vaincu neuf jours plus tard et tué. (N.d.T.)

²⁴ Un des deux magistrats exécutés par Jack Cade en 1450. (N.d.T.)

femmes et, quitte à passer pour un vantard, avec mes excuses, mais c'était la vérité. J'ai toujours estimé que nous devons utiliser les dons que Dieu nous fit ; exploiter ma bonne mine pour en tirer avantage sur mes concurrents ne m'a jamais tourmenté et je n'en ai jamais eu honte. Je contais fleurette aux femmes jeunes et flattais les plus vieilles, nouvelle preuve, si vous en voulez plus, de mon inaptitude à une vie d'abnégation.

Quand les cloches de l'église sonnèrent les vêpres, je remballai ce qui restait sur mon étal de fortune et me préparai à repartir vers Crooked Lane, l'esprit tout occupé du dîner à venir. Le parfum du ragoût délicieux de Thomas Prynne s'attardait dans mes narines et me mettait d'avance l'eau à la bouche. Je me mis en route pour La Tête du Baptiste, le pas et le cœur légers, songeant aux bonnes affaires que j'avais faites cet après-midi. L'air était toujours piquant et les vestiges de la gelée du matin s'épandaient dans les rues comme des toiles d'araignée noirâtres. Mais des nuages menaçants s'accumulaient. Il ferait moins froid cette nuit, il se pourrait même qu'il plût.

Londres continuait de m'ébahir et, tout en sachant que j'allais dans la bonne direction, je réussis à me perdre. Je me trouvais tout à coup devant un formidable bâtiment de pierre que mon regard inexpérimenté prit pour une forteresse. Trois portes voûtées et massives dont deux étaient fermées donnaient sur la rue. Des chariots que l'on chargeait ou déchargeait se succédaient devant la troisième et je compris que ce devait être le Steelyard, le comptoir des marchands hanséatiques, descendants des commerçants allemands, établis par les rois saxons à Dowgate. Je les connaissais de réputation grâce à Marjorie Dyer qui m'avait tout dit sur eux pendant ma soirée à Bristol : que les *Easterlings* étaient tenus de rester célibataires et qu'aucune femme n'était autorisée à pénétrer dans les murs du Steelyard ; qu'ils avaient leurs propres échevins, au nombre de deux, qui les représentaient dans le gouvernement de la ville ; qu'ils se tenaient à distance des autres Londoniens et détenaient le monopole du commerce de la Baltique. En cas d'attaque de la capitale, ils étaient responsables de la défense de Bishopsgate et, d'après l'histoire, entretenaient en conséquence une armure complète dans chaque salle.

Pendant que je regardais bouche bée – sottement, aurait dit ma mère – cet édifice imposant, comme un vrai péquenot que la ville laisse pantois, mon regard s'arrêta sur un charretier qui, avec un aide, déchargeait de grosses balles de drap. Le visage de l'homme m'était connu, sinon familier, mais je ne retrouvai pas aussitôt où je l'avais déjà rencontré. Puis, comme s'il avait perçu mon examen attentif, il tourna la tête dans ma direction et je reconnus le charretier dont l'échevin Weaver utilisait les services pour le transport de son drap à Londres. Je m'avançai et attendis patiemment près du cheval qu'il fût libre de parler.

Cela prit un bout de temps car ils déchargèrent au moins une demi-douzaine de balles de drap écru ; et quand enfin cette tâche fut terminée, l'homme suivit les Allemands dans le Steelyard où il demeura un bon moment. Lorsqu'il en ressortit enfin, il était prêt à se faire plaindre par une âme compatissante.

— Chacune des foutues balles a été pesée et examinée, grommela-t-il. Les *Easterlings*, ils font confiance à personne.

— Mais ils paient bien, dis-je, me souvenant de ma conversation avec Marjorie Dyer sur le Marsh Street Quay.

Le charretier renifla.

— Pour moi, ça change rien, mon gars. J'en touche pas un penny de plus. Ils paient mon employeur ou son régisseur quand ils montent à Londres. Et c'est moi le dernier payé de tous.

— Je suis sûr que l'échevin Weaver ne vous fait pas attendre longtemps ce qu'il vous doit.

L'homme me lança un regard aigu.

— Qu'est-ce que vous savez de l'échevin ? demanda-t-il, la tête penchée de côté et les yeux luisants de curiosité. Je vous ai déjà vu quelque part. Vous êtes de Bristol ?

— J'y ai séjourné, dis-je, mais je suis né à Wells.

Il hocha la tête comme pour signifier que mon accent me trahissait.

— Et vous avez raison, poursuivis-je, nous nous sommes déjà rencontrés, pas bien longtemps. Le printemps dernier, j'étais avec Marjorie Dyer un matin où elle est venue vous parler. Le quai se trouve à l'extrémité de Marsh Street.

— Ah oui ! dit-il, mais il était manifeste que, s'il se rappelait mon visage, il n'avait aucun souvenir des circonstances de notre rencontre.

— Elle vous a donné une lettre à porter à sa cousine, lui rappelai-je.

Mais le charretier haussa simplement les épaules et repartit :

— Elle m'en confie souvent. Et des tas d'autres gens aussi. Vous seriez étonné de tout ce qu'on me confie. Une chance pour eux que je sois honnête.

— Ça oui, dis-je. Je suppose que l'on n'a pas eu de nouvelles de Clement Weaver depuis.

Il me regarda comme si j'avais perdu la tête et calma son cheval qui piaffait.

— Non ! Et il n'y en aura jamais ! dit-il d'un ton méprisant. Il est mort et bien mort. Il n'y a que l'échevin, pauvre bougre, qui refuse de l'admettre.

Il me lança un coup d'œil perspicace.

— Tout ça, c'est Marjorie Dyer qui vous l'a raconté, pas vrai ?

Comme je ne répondais pas, il reprit :

— Elle aimerait bien que le problème soit résolu, si j'ose dire, rien que pour récupérer l'attention de l'échevin. Oh ! que oui !

Il me fit un clin d'œil appuyé.

— C'est qu'elle a des espérances de ce côté, la Marjorie. La seconde maîtresse Weaver, voilà ce qu'elle veut être. Elle a toujours été ambitieuse. Elle a jamais bien pris d'être la parente pauvre, ni d'être leur servante. Et maintenant que la fille est mariée et qu'elle est allée vivre chez Burnett, il se pourrait que Marjorie puisse amener l'échevin à s'exécuter, si seulement il était capable de penser à quelqu'un d'autre qu'à son précieux Clement.

Cette révélation ne m'étonna pas outre mesure. Elle confirmait ce que je savais déjà des relations entre l'échevin et sa gouvernante. Ainsi, Alison avait épousé ce petit fat de William Burnett et elle était partie vivre avec lui dans son village natal. Ce n'était pas non plus une surprise, encore que ce fût regrettable. Cette fille si ardente méritait mieux.

Le charretier monta sur le siège et rassembla les rênes. Il avait encore des livraisons à faire et souhaitait en finir avant la

tombée de la nuit. Je m'écartai du cheval pour le laisser partir, mais l'homme hésitait.

— Où est-ce que vous logez dans la City ? me demanda-t-il.

— À l'auberge de *La Tête du Baptiste*, dans Crooked Lane.

Il prit un drôle d'air que j'interprétais comme de l'étonnement. Plutôt que dans une auberge, il s'attendait à ce que je séjourne dans une hôtellerie religieuse où le logement était gratuit et le régime composé d'eau, de pain noir et de bacon ou de poisson salé. Il avait aussi l'air envieux et je m'empressai de lui faire savoir que je n'étais pas plus riche que lui.

— Je pense avoir joué de mes brèves relations avec Marjorie Dyer et avec l'échevin. Maître Prynne a très aimablement accepté que je couche à la cuisine.

J'estimai prudent de ne pas faire allusion au lit qu'on m'avait offert.

Le charretier accepta mes explications avec un hochement de tête. En fait, il en semblait content. Il lâcha les rênes pour fouiller dans la sacoche de cuir attachée à sa ceinture.

— Je me souviens de Thomas Prynne, dit-il. Avant de venir à Londres pour y chercher fortune, il était propriétaire de *L'Homme qui court*, à Bristol. Si vous voulez mon avis, il tient à réussir aussi bien que son vieil ami, l'échevin Weaver. Je dirais qu'il y avait de la jalousie là-dessous, ce qui n'est pas un mal pour qui veut faire son chemin dans ce monde. Moi, je suis content comme je suis et satisfait de faire le métier que Dieu m'a donné. Ma femme, elle dit que c'est juste une excuse à ma paresse, mais j'ai appris à ignorer quand elle me houspille. Selon mon expérience, c'est la seule façon de tirer le meilleur parti des femmes : on a juste à faire comme si elles n'étaient pas là.

Je riais en me rappelant ma mère.

— Elles ne se laissent pas oublier. C'est ça, l'ennui.

Il avait enfin trouvé ce qu'il cherchait dans sa sacoche et produisit triomphalement un feuillet de papier plié.

— Tenez, dit-il en me le tendant. Un vrai coup de chance que vous alliez à Crooked Lane. Ça m'épargnera une trotte de plus. C'est une lettre de Marjorie Dyer pour sa cousine, Matilda Ford,

qui est cuisinière à l'auberge *La Confiance*. Peut-être bien que vous serez assez aimable pour la lui remettre pour moi.

Quand j'eus pris la lettre, il rassembla de nouveau ses rênes et me remercia.

— Dieu soit avec vous, dit-il, en faisant démarrer son cheval.

Je le suivis stupidement du regard jusqu'à ce qu'il disparût à l'extrémité de la rue tandis que le lent martèlement des sabots de l'animal décroissait peu à peu.

CHAPITRE XII

La tête me tournait. Marjorie Dyer avait une cousine cuisinière à *La Confiance* ! Je restai planté comme une bûche au milieu de la chaussée, essayant de tirer les conséquences logiques de cette information.

Marjorie était aussi la parente éloignée de l'échevin Weaver, mais j'ignorais si c'était par sa mère ou par son père. Toutefois, de quelque côté que ce fût, cette Matilda Ford était une cousine de l'autre branche de sa famille ; une déduction assez évidente car l'échevin n'avait pas de relations avec l'auberge *La Confiance*. Sinon il les aurait exploitées au moment de la disparition de son fils. Et Marjorie ne lui en avait rien dit. Pourquoi ? On ne pouvait en tirer qu'une conclusion, bien qu'il me répugnât beaucoup de le faire. Marjorie Dyer était de mèche avec les voleurs.

Non ! Non ! Cette idée était grotesque ! Mais, au fond, pourquoi le serait-elle ? Après tout, que savais-je de Marjorie sinon ce qu'elle-même m'avait appris ? Et j'avais été témoin de la façon dont Alison la traitait, moitié en amie, moitié en servante, la meilleure façon d'entretenir la rancune de Marjorie. De plus, si Marjorie ambitionnait vraiment de devenir la seconde épouse de Weaver, l'enlèvement de Clement servirait ses intérêts. Lui disparu et Alison pourvue d'un époux fortuné, pourquoi l'échevin ne ferait-il pas un nouveau testament par lequel il laisserait tout à Marjorie ? Les choses commençaient à prendre tournure.

Vive comme l'éclair, une autre idée me frappa. J'avais constaté moi-même que Marjorie couchait dans le lit de l'échevin, alors quoi de plus vraisemblable qu'il lui eût fait de temps à autre des confidences sur l'oreiller ? Il lui avait probablement dit que Clement porterait sur lui une forte somme d'argent lors de ce séjour à Londres, si bien que

Marjorie n'avait eu qu'à en avertir à l'avance sa cousine, en lui faisant parvenir une lettre par le roulier, puis à feindre d'ignorer le fait...

Et pourtant... Et pourtant... Certains morceaux du puzzle ne collaient pas. Marjorie ne pouvait matériellement pas prévoir les circonstances qui amèneraient Clement devant l'auberge *La Confiance*, seul, au crépuscule et sous des torrents d'eau. En principe, il devait se séparer de sa sœur au village de Paddington et poursuivre à cheval, avec Ned Stoner, jusqu'à *La Tête du Baptiste*. Dans mon cerveau en proie à la confusion, un fait ressortait avec clarté et je baissai les yeux sur la lettre que je tenais à la main : j'avais à présent une raison d'entrer à *La Confiance*, que Martin Trollope lui-même ne pourrait contester.

Une main se posa lourdement sur mon épaule et une voix gutturale gronda dans mon oreille.

— Z'allez pas vous tirer d'ici ? Z'empêchez d'passer les voitures de roulage.

Je me retournai et me trouvai nez à nez avec un *Easterling* menaçant et, derrière lui, des charretiers qui m'accablaient d'injures. Je bloquais la circulation. Murmurant précipitamment des excuses, je repartis vers Thames Street, bien décidé à ne plus me fier aux raccourcis. Je n'étais pas encore assez familiarisé avec les rues de Londres pour m'y risquer et poursuivis tout droit jusqu'à l'angle de Crooked Lane et de *La Confiance*. Instinctivement, je levai les yeux vers la fenêtre à droite de l'entrée de la cour, mais elle était bien fermée et je ne discernai aucun signe de vie de l'autre côté. Aucune ombre, si légère fût-elle, ne se profilait contre le parchemin huilé. Le silence régnait.

Ravalant ma déception, je rechargeai mon balluchon et tournai sous la voûte, serrant comme un talisman la lettre de Marjorie Dyer.

Je repérai sans peine les cuisines du côté nord de la cour ; de ses volets ouverts s'échappaient un grand fracas de pots et de poêles, et de forts effluves de cuisine ; ce n'était pas l'arôme unique et délicieux qui émanait de l'âtre de *La Tête du Baptiste*, mais un mélange d'odeurs : viande qui rôtit et pain qui lève,

bouillon cuisant à petit feu, poisson sec et bouffées d'ail. L'ensemble, pourtant, ne m'ouvrait pas l'appétit et j'évoquai avec satisfaction le repas odorant qui m'attendait un peu plus bas dans la rue.

Il y avait beaucoup de monde dans la cour ; les uns rentraient les chevaux à l'écurie pour la nuit, d'autres tiraient de l'eau au puits ; une servante grimpait l'escalier extérieur pour porter le repas dans une des chambres à coucher. La chance me souriait : Martin Trollope était invisible. J'avançai jusqu'à la porte de la cuisine et entrai.

Pendant un moment, personne ne s'occupa de moi ; en fait, je crois que nul ne s'était aperçu de ma présence avant que le marmiton, un gamin pâle qui ne cessait de renifler, levât la tête du mortier où il pilait des pignons de pin et me demandât d'un ton plaintif et nasillard :

— Quoiq' vous faites là ? Quoiq' vous voulez ? L'patron permet pas les porte-balle.

Ses propos attirèrent l'attention des autres et une grosse femme, enfarinée jusqu'aux coudes, cria :

— Allez-vous-en ! Allez ! Filez ! Le gamin a raison. Maître Trollope autorise pas l'colportage. Ici, c'est une auberge honorable.

— Je ne vends pas, répondis-je dignement, de l'air de la vertu offensée et, agitant la lettre, j'ajoutai : Ceci est pour la cuisinière, Matilda Ford, de la part de sa cousine de Bristol.

Le silence se fit, et toutes les têtes se tournèrent vers une table, à l'autre extrémité de la cuisine, où une femme et deux filles épluchaient des légumes et dépiautaient des lapins. La femme me lança un regard soupçonneux puis, s'essuyant les mains sur son tablier, avança lentement vers moi.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle. Et pourquoi est-ce vous qui m'apportez ma lettre ? D'habitude, Marjorie les envoie par le roulier.

Elle était grande pour une femme, mais frêle ; les cheveux qui dépassaient de sa coiffe étaient roux. Elle ne correspondait pas du tout à l'idée que je m'étais faite d'une parente de Marjorie. Et pourtant, elle me rappelait quelqu'un. Était-ce Alison Weaver, devenue Lady Burnett ? Peut-être m'étais-je trompé en

postulant que Matilda Ford n'était pas apparentée aux Weaver mais à l'autre ascendance de la famille de Marjorie.

J'expliquai aussi brièvement que possible pourquoi j'apportais la lettre, mais ne récoltai qu'une moue renfrognée tandis qu'une main gracile m'arrachait pratiquement le papier des mains.

— Cet imbécile de roulier n'a pas à confier ma lettre à un étranger, aboya-t-elle. Allez ! Vous me l'avez remise. Maintenant, occupez-vous de vos affaires.

Avant que j'aie eu le temps de m'insurger contre ces manières grossières, elle avait tourné la tête et houspillait les deux filles :

— Et vous, grandes abruties d'empotées, qu'est-ce que vous avez à ricaner comme ça en dessous ? Au travail et en vitesse ! Vous savez qu'on est à court de bras depuis que Nell a été renvoyée. Alors, vous m'entendez ou quoi ?

Les deux filles avaient l'air maussade. L'une d'elles, manifestement plus courageuse que l'autre, demanda d'un ton agressif :

— Ben alors, si qu'on est à court, pourquoi qu'la nouvelle fille descend pas pour y fair' son boulot ? Sous prétexte qu'elle est malad', elle roupille là-haut ! Pas plus malad' que j'le suis, moi ! Et l'maîtr', y laiss' fair'. C'est pas juste !

— Mêlé-toi de tes oignons, ma petite, répliqua Matilda Ford d'un ton acerbe, sinon tu vas te retrouver sur le pavé. Si maître Trollope dit qu'il faut la laisser tranquille jusqu'à ce qu'elle aille mieux, c'est sûrement pas tes affaires.

Elle ne put cependant s'empêcher d'ajouter entre ses dents :

— Bien que la raison pour laquelle il accepte d'héberger un pareil bagage...

Se rappelant ma présence, elle s'interrompit brusquement :

— Vous êtes encore là, vous ? Qu'est-ce que vous attendez ? Vous m'avez donné la lettre. Alors maintenant, filez d'ici et occupez-vous de vos affaires.

Elle retourna vers la table, saisit d'une main un couteau très dissuasif et de l'autre un lapin. Les deux gamines, encore plus renfrognées, continuaient de couper les légumes.

Les autres m'ignoraient et je n'avais aucun prétexte pour m'attarder dans la cuisine. Mais j'étais très intrigué par cette

filles de cuisine dispensées de travailler, alors même que la main-d'œuvre manquait autour des marmites. Tant de sollicitude à l'égard d'une petite servante correspondait mal au tempérament du Martin Trollope que j'avais rencontré ce matin. Je flairai quelque chose de plus subtil que l'odeur du poisson que le marmiton était en train de vider. Je me dirigeai pensivement vers la cour, où l'air était plus frais, et examinai les alentours. Un gros tas de bûches était empilé contre un mur devant la porte de la cuisine ; desserrant les courroies de ma balle, je la fis glisser de mes épaules. L'ombre des bûches la dissimulait aux yeux les plus observateurs. Puis, après avoir flâné un moment dans la cour où je passais inaperçu grâce à l'affairement provoqué par l'arrivée d'un client, je montai l'escalier extérieur qui menait au balcon. Trois portes ouvraient sur ce balcon, certainement celles des plus belles chambres à coucher ; mais, devant moi et tout au bout, une quatrième porte conduisait, du moins je l'espérais, aux parties privées de l'auberge. Un regard furtif jeté sur la cour m'apprit que personne ne m'observait ; en quelques pas rapides, je fus devant la porte dont je soulevai le loquet et aboutis dans un corridor étroit qui prolongeait le balcon. À ma gauche se trouvait une porte, à ma droite une fenêtre recouverte d'un épais parchemin huilé. J'ouvris furtivement la croisée et risquai un coup d'œil. J'avais vue sur Crooked Lane, là où elle rejoint Thames Street, et je voyais à droite l'entrée de la cour. Il n'y avait pas de doute possible : c'était la fenêtre qui avait attiré mon attention tôt ce matin, et je me livrai à des hypothèses quant à l'identité de la personne qui s'était trouvée là. D'après mon intuition – dont j'étais quasiment certain qu'elle était juste –, c'était l'aide-cuisinière soupçonnée de se faire porter malade.

Les filles de cuisine n'étaient jamais autorisées à monter aux étages et elles dormaient dans leur lieu de travail. Il était donc étrange que l'une d'elles eût pu se faire porter malade et, en admettant même que sa maladie fût réelle, qu'on prît la peine de l'isoler et de la dorloter jusqu'à ce qu'elle se portât mieux. Surtout quand le patron était Martin Trollope. Et si la fille était sa maîtresse, ce qui était hautement improbable, pourquoi voudrait-il la cacher ? Tout se passait comme si la présence de

cette jeune femme à l'auberge était un secret. Enfin, pas tout à fait : Matilda Ford et ses deux aides, au moins, connaissaient son existence. Croyant qu'elle était entrée à *La Confiance* pour y travailler et persuadées qu'elle tirait au flanc, Matilda Ford et ses deux aides ne décoléraient pas. Mais comment trouver le joint entre cette jeune femme et les disparitions de Clement Weaver et de Sir Richard Mallory ? Il y avait là un nouveau mystère à sonder.

J'ouvris la porte de gauche du corridor et tendis le cou ; la pièce était vide et j'en fus très désappointé. La chambre était étroite et chichement meublée : un lit à roulettes, garni de linge frais qui sentait la lavande, un tabouret assorti devant l'âtre éteint et un coffre, qui contenait probablement des vêtements, composaient tout le mobilier. Un objet, cependant, attira immédiatement mon attention : un ouvrage de broderie jeté sur le lit, comme s'il venait d'être abandonné. Je le pris avec soin et l'examinai, émerveillé par la délicatesse du motif, par les tons raffinés et doux, et par les dégradés grâce auxquels ils passaient de l'or au vert le plus pâle et du bleu coquille-d'œuf au blanc. C'était un échantillon du célèbre *Opus Anglicanum* que toutes les femmes de haute naissance apprenaient et que l'on recherchait avec passion dans le reste de l'Europe. Ces motifs ravissants et ces couleurs exquises avaient mérité de figurer dans les trésors de la cour du pape. Bien entendu, j'écris ces lignes à partir de connaissances acquises beaucoup plus tard dans ma vie : à l'époque, je savais seulement que c'était forcément l'ouvrage d'une noble dame. Les doigts rugueux et crevassés d'une paysanne comme ma mère n'auraient jamais pu tirer ces points fragiles et minuscules.

J'admirais toujours ma découverte quand je pris conscience d'un branle-bas subit à la périphérie de mon champ de vision. Une seconde encore et une main m'empoignait l'épaule.

— Encore toi ! rugit Martin Trollope, le visage blanc de rage. Par Satan ! Veux-tu m'expliquer pourquoi tu es en train de fureter dans mon auberge et de fouiller dans des affaires qui ne te regardent pas ! J'ai bien envie d'appeler le guet.

Il me gratifia d'une gifle colossale et, tout grand que j'étais, je faillis bien rouler par terre.

Je ne sais pas pourquoi j'ai pris ce risque. Le soufflet m'avait troublé l'esprit et mes oreilles tintaient comme si une volière entière s'ébattait dans mon crâne. Mais je réussis à garder mon calme ; avec toute la dignité que je pus rassembler, je dis :

— Eh bien, allez-y. Appelez-le.

Les yeux de Martin Trollope s'étrécirent, et il semblait bien près de me frapper une seconde fois. Mais tout ce qu'il dit, entre ses lèvres durcies par la colère, fut :

— Sors d'ici ! Immédiatement, avant que je change d'idée. Et considère-toi comme un foutu veinard !

— Ainsi, vous n'allez pas appeler le guet ? demandai-je avec une insolence calculée.

— Dehors !

Il parlait toujours les dents serrées ; ses poings énormes l'étaient aussi.

Je ne suis pas un lâche ; étant donné ma taille, je n'ai jamais eu besoin de l'être. Mais Martin Trollope était très corpulent et je n'avais rien à gagner à provoquer une bagarre sur son propre territoire. Il lui suffisait d'appeler à la rescousse pour qu'une demi-douzaine des domestiques de l'auberge se précipitent à son aide et me jettent ignominieusement à la rue, orné probablement d'un œil au beurre noir ou d'une lèvre fendue. Il était préférable de m'en aller tranquillement tant que je le pouvais. Néanmoins, j'avais constaté avec intérêt son peu d'empressement à faire appel au guet.

Je remis la broderie sur le lit et c'est alors seulement que Martin Trollope la vit. Ses yeux s'exorbitèrent et son visage, du moins le peu qu'on en voyait au-dessus de la barbe, prit une teinte rouge sombre qui acheva de le trahir. Ce n'était pas l'ouvrage d'une cliente quelconque qui séjournait à l'auberge ; dans ce cas, il lui aurait été indifférent que je l'eusse découvert. C'était l'œuvre de la mystérieuse fille de cuisine qui, manifestement, n'en était pas une.

Je levai les yeux et souris pour lui faire savoir que j'étais conscient de ce fait et me rendais compte des implications. Il poussa un grognement de rage contenue et projeta violemment vers moi son cou de taureau et son visage : nos deux nez se touchaient presque.

— Si tu souffles un seul mot de mes affaires hors d'ici, tu regretteras le jour où ta mère t'a donné naissance ! C'est une promesse ! Ne va pas imaginer que je ne peux la tenir.

Je n'étais pas si bête. J'étais convaincu qu'un personnage tel que Martin Trollope bénéficiait dans la noblesse et dans la confrérie des criminels d'appuis assez puissants pour pouvoir m'éliminer. Il me faudrait peut-être braver ce risque dans l'avenir mais pas en ce moment. Très soulagé à l'idée de pouvoir remettre à plus tard ce jour fatal, je me faufilai devant lui pour gagner la porte. Deux minutes plus tard, j'étais de nouveau dans la cour et hissai mon fardeau sur mon dos sous l'œil torve de Martin Trollope qui me surveillait du balcon. Impossible décidément de retourner à la cuisine pour dire un mot de plus à Matilda Ford. Je dus me contenter d'adresser au propriétaire un salut provocant avant de passer sous la voûte et de ressortir dans Crooked Lane où je pris la direction de *La Tête du Baptiste*.

L'heure des vêpres était passée depuis un bon moment. L'éclat du matin et le givre scintillant s'étaient dissous en grisaille avec le déclin du jour. Une mince couche nuageuse voilait le soleil, étirée comme de la mousseline ; les maisons, plates et uniformes sur le ciel assombri, semblaient découpées dans du papier et le vacarme de Thames Street, atténué par les maisons à encorbellement, n'était plus que le grondement d'un océan lointain sur un rivage étranger.

En parcourant la courte distance qui séparait *La Confiance* de *La Tête du Baptiste*, je me demandais si j'allais révéler à Thomas Prynne ce que j'avais appris sur Marjorie Dyer ; ou le garder pour moi. Après tout, de quoi étais-je vraiment sûr ? De rien qui me permît de porter des accusations. Et cependant, j'aurais été heureux d'avoir son opinion sur ce qui me semblait chez elle une conduite très suspecte. Mais alors, ce serait lui qui risquait d'être incapable de porter un jugement sur une amie ; ou d'éprouver certaine réticence à le faire. Je n'avais pas résolu ce dilemme quand j'arrivai à l'auberge. Je décidai d'attendre et de voir venir ; de voir comment il réagirait si j'insinuai seulement que, peut-être, Marjorie pourrait ne pas être aussi innocente qu'elle le semblait.

L'odeur du ragoût était encore plus délicieuse, à croire qu'une herbe ou une épice délicate y avait été ajoutée depuis mon départ. Je la flairai d'un air joyeux lorsque, passé le seuil, je croisai Thomas.

— Oseille, me dit-il en riant. J'en ajoute toujours un peu à mes soupes et mes ragoûts. Comment s'est passée votre journée ? Vous avez fait des affaires ?

Je souris et fis sonner les pièces dans ma poche.

— Assez pour me payer le meilleur souper que vous ayez, le petit déjeuner de demain et mon logement pour la nuit. J'espère faire encore mieux demain.

Il leva la main en signe de protestation.

— Je vous ai dit que les amis de Marjorie dorment ici gratuitement.

Puis, allongeant le cou vers la porte qui fermait le corridor, il m'informa :

— Le puits est dans la cour, près de l'écurie.

Je le remerciai, quittai ma balle et mon bâton dans la taverne et sortis. Je tirai un seau d'eau glaciale, y plongeai mon visage et mes mains, m'ébrouai pour chasser le surplus de gouttes et laissai ma peau sécher dans l'air froid du soir. Le rouan ne cessait de remuer dans sa stalle et bottait dans la porte rudimentaire. À mon avis, il devait appartenir à Gilbert Parsons, le plaideur malchanceux dont Thomas et Abel m'avaient parlé.

Quand je rentrai, Gilbert était là, en chair et en os ; un homme affreusement maigre, affligé de l'expression mélancolique d'un limier. Attablé dans la taverne, il mangeait son souper qui, en plus du ragoût, comprenait du pain et du fromage, un plat de raiponce dont la racine bouillie s'accompagnait d'une sauce blanche épaisse, un plat d'orache, également bouillie et, pour terminer, un sabayon décoré de dragées. La vue et le parfum de tous ces mets me fit saliver et j'émis un vœu fervent : que nous mangions aussi bien à la cuisine.

Nous mangeâmes admirablement et arrosâmes tous les plats d'un excellent vin de Bordeaux, tel que je n'en avais jamais goûté encore et que j'en ai rarement savouré depuis. Thomas Prynne n'avait pas exagéré quand il disait que lui et son associé

n'achetaient que le meilleur pour garnir leur cave. Mon palais, dont l'expérience se limitait au gros vin rouge que l'on distribuait parfois aux novices à l'abbaye, était capable d'apprécier son bouquet et sa texture veloutée. Je crains de m'être comporté comme un porc pendant ce repas et de m'être bâfré jusqu'à n'être plus capable d'avaler une gorgée ou une bouchée de plus.

— Je me réjouis qu'il soit en mesure de payer ses repas, fit remarquer Abel à Thomas. Sinon, nous y serions drôlement de notre poche !

Thomas fit un signe d'assentiment.

— Vous avez un bon coup de fourchette, me dit-il. Je reconnais que vous avez aussi une grande carcasse à entretenir. Il est naturel que vous soyez un gros mangeur.

Je lui souris. Ou plutôt j'essayai de lui sourire car mes lèvres refusaient de m'obéir. La chaleur de la cuisine, l'énorme repas et surtout le vin, dont je n'avais pas l'habitude, s'étaient combinés pour m'abrutir et m'endormir. Je poussai un bâillement prodigieux et m'étirai à m'en faire craquer les articulations. J'aurais aimé me mettre au lit mais il ne faisait pas encore nuit et le couvre-feu n'avait pas sonné.

— Venez vous asseoir près du feu, suggéra Thomas Prynn en désignant un siège qui devait être le sien, car il avait des accoudoirs. Et remettez-vous des effets de votre souper pendant que nous préparons celui de maître Farmer de Northampton. Il faut qu'il arrive bientôt s'il veut éviter de passer la nuit à la belle étoile hors les murs de la ville. D'ici une heure, les portes fermeront. Abel, sois gentil, va voir dehors s'il arrive.

Avachi dans le fauteuil et mes jambes allongées devant moi, c'est dans une demi-torpeur que je vis Abel quitter la cuisine. Mes paupières se fermaient quand je me promis : dans une demi-heure, je me lève et je vais prendre l'air dans la cour. Mais j'étais repu et content de laisser la nourriture, le vin et la chaleur du feu faire leur travail. Et je franchis la frontière du sommeil.

CHAPITRE XIII

Soudain, je m'éveillai, brutalement ramené à la conscience par le bruit de mes ronflements. Pendant quelques minutes, je me sentis perdu, incapable de réaliser où j'étais et de me rappeler les derniers événements de la soirée. Puis les souvenirs affluèrent et je me rendis compte que je n'étais plus dans le fauteuil près du feu de la cuisine, mais étendu de tout mon long sur un lit où, selon toute vraisemblance, Thomas et Abel m'avaient transporté. J'avais dû dormir profondément pendant plusieurs heures et, faute de parvenir à me réveiller quand il fut temps pour eux de se retirer pour la nuit, le patron et son associé avaient été contraints de me hisser à l'étage. Je m'assis prudemment et regardai autour de moi, mes yeux s'habituant lentement à l'obscurité.

Ma tête cognait, bourdonnait, à croire que mon cerveau s'efforçait de s'évader de mon crâne. J'avais la gueule de bois, un goût ignoble dans la gorge, des membres flasques et inutiles comme ceux d'une poupée bourrée de sciure de bois et ma tête chavirait dès que j'essayais de fixer quelque chose. Je refermai les yeux et retombai au fond du lit.

Ravalant la bile qui me montait à la gorge, j'attendis patiemment que la nausée prît fin. J'avais en tout cas appris une leçon utile : je ne tenais pas le vin. Après ce qui me parut être une heure mais dura sans doute quelques minutes, je commençai à me sentir un peu mieux ; suffisamment pour m'asseoir de nouveau et poser les pieds sur le plancher. Le clair de lune soulignait le pourtour des volets, auxquels il prêtait un doux éclat nacré ; m'obligeant à me lever, je titubai jusqu'à la fenêtre pour aller les ouvrir. Les nuages tourmentés de la soirée s'étaient disloqués, déchirés par le vent qui s'était levé. Ils couraient, découvrant les étoiles et quelque part, à portée de main, la brise s'empara d'un volet mal fixé qu'elle fit cliqueter

sur ses gonds. Je scrutai l'obscurité mais ne vis rien. Sous mes yeux s'étendait la cour située derrière l'auberge où tout était calme et silence. Même le cheval de Gilbert Parsons dormait.

Je fermai les volets et mes yeux maintenant habitués à l'obscurité entreprirent l'inventaire de la chambre. En plus du lit étroit sur lequel j'avais dormi, il n'y avait qu'un coffre de chêne où étaient posés une chandelle de suif dans son bougeoir et un briquet à amadou. Cette chambre était manifestement destinée aux étrangers de passage, quand les deux autres étaient occupées, ou aux gens sans argent qui, comme moi, étaient heureux d'avoir un lit pour la nuit et n'étaient pas exigeants. Les jonchées sur le plancher sentaient le moisi et n'avaient pas dû être renouvelées depuis deux jours.

Je pris soudain conscience que ma vessie était archipleine, ce qu'expliquait sans peine la quantité de vin que j'avais bu au souper. Aujourd'hui comme alors, beaucoup de gens n'auraient pas hésité à uriner dans un coin mais j'avais toujours été soigneux, une prédisposition héritée de ma mère et que mes contemporains raillaient volontiers. Ainsi, les novices à Glastonbury trouvaient hilarant que je m'obstine à sortir pour aller pisser dehors, même au plus froid de l'hiver. Ils débitaient d'ailleurs à ces occasions quantité de plaisanteries obscènes mais je n'y prêtais guère attention ; j'étais assez costaud pour prendre avec bonne humeur ce genre de moquerie. Je crois qu'une belle stature et une solide carrure incitent l'individu à la placidité.

Je battis le briquet contre le silex et allumai la chandelle avec la mèche enflammée. Puis je refermai la boîte et la reposai sur le coffre. J'ouvris doucement la porte de ma chambre et m'engageai dans le corridor obscur. À pas feutrés, pour ne pas déranger les autres clients, je descendis l'escalier et enfilai le corridor qui menait à la porte arrière de l'auberge. Quand je voulus ouvrir le grand verrou de fer placé en haut, je m'aperçus qu'il était déjà sorti de sa cavité. Je m'accroupis et constatai que celui du bas n'avait pas été tiré non plus. Et quand j'essayai la clé, je découvris qu'elle n'avait pas été tournée à double tour. Thomas Prynne et Abel Sampson n'étaient sûrement pas hommes à se rendre coupables d'une telle négligence.

Subitement, un frisson d'angoisse me parcourut, comme si quelque mal sinistre, tapi de l'autre côté de la porte, s'appêtait à fondre sur moi.

Mes mains tremblaient et la flamme capricieuse de la bougie projetait sur les murs des ombres hallucinantes. Je me repris. Nul n'est à l'abri d'un moment d'oubli, me dis-je sévèrement ; les meilleurs d'entre nous sont sujets à la négligence et commettent des sottises. Je soulevai résolument le loquet et m'avançai dans la cour baignée par le clair de lune. J'entendis au loin une cloche sonner et compris aussitôt ce qui m'avait tiré de mon abrutissement d'ivrogne. Mes ronflements n'y étaient pour rien. Mais la vieille habitude de m'éveiller à deux heures du matin pour les offices de matines et de laudes avait exercé son pouvoir, supérieur à la puissance de l'excellent vin de Thomas Prynne.

Le vent ayant immédiatement soufflé ma chandelle, je posai le bougeoir sur le plancher, devant la porte, puis, sur la pointe des pieds, je traversai la cour jusqu'aux lieux d'aisances qui plaquaient dans le clair de lune un cube d'ombre épaisse et noire. Pendant que je me soulageais, j'entendis un cheval s'ébrouer et souffler doucement par ses naseaux. Venu de la stalle au fond de l'écurie, un hennissement lui répondit. Deux chevaux ? Bien sûr ! Pendant que j'étais mort à ce monde, maître Farmer, l'autre client, était arrivé. Je me souris tristement à moi-même. Que devaient penser mes hôtes d'un jeune homme si naïf et si incapable de retenir sa liqueur ?

L'air glacé de la nuit avait merveilleusement éclairci ma tête et mes membres avaient cessé de trembler. Après deux accès de rébellion, mon estomac avait résolu lui aussi de bien se comporter. Je rentrai dans l'auberge en prenant soin de fermer et verrouiller la porte du fond. En traversant la taverne, je repérai les dernières braises qui rougeoyaient encore dans les cendres de l'âtre. Je montai jusqu'au palier où mes oreilles furent aussitôt assaillies par les ronflements véhéments d'un autre client qui, lui aussi, avait trop bu. C'était réconfortant de savoir que je n'étais pas le seul ivrogne. En revanche, aucun son ne provenait de la troisième chambre à coucher, la plus éloignée de la mienne ; elle était silencieuse comme la tombe.

Une vague nauséuse inattendue me souleva l'estomac et j'éprouvai le besoin impérieux de respirer de l'air frais. Je me précipitai vers une fenêtre à l'extrémité du palier, l'ouvris et inspirai l'odeur de la Tamise toute proche. La fenêtre donnait sur la façade de l'auberge ; en tournant la tête à gauche, je voyais au bout de la rue et au-delà du quai couler le fleuve que la lune moirait tour à tour d'or et d'argent. Mon malaise se dissipait lentement et je commençais à me sentir mieux. Je regardai à droite, vers l'auberge *La Confiance*, m'attendant à ce que Crooked Lane fût déserte à cette heure. À première vue, c'était le cas. Mais, soudain, j'aperçus une silhouette encapuchonnée dans un épais manteau qui remontait la rue d'un pas rapide et silencieux, dans l'ombre des maisons d'en face. Était-ce un homme ou une femme ? Difficile à dire à cette distance, car le manteau battait les chevilles du noctambule et le capuchon enserrait étroitement sa tête. Je regardais toujours, le corps figé par l'attente et les doigts raidis sur l'appui de la fenêtre, quand la silhouette, parvenue à la hauteur de *La Confiance*, disparut sous la voûte. Au même moment, pratiquement, la voix de Thomas Prynne s'éleva derrière moi :

— Pour l'amour du ciel, Roger Chapman, vous m'avez fait une sacrée peur ! Qu'est-ce que vous faites debout à cette heure de la nuit ?

Il portait une ample chemise de nuit blanche qui lui donnait l'air d'un fantôme familial, un bonnet de nuit enfoncé jusqu'aux oreilles, et tenait une chandelle allumée.

— Je suis... je suis navré, bredouillai-je. J'espérais ne réveiller personne.

Il me considérait des pieds à la tête avec un sourire narquois.

— C'est déjà beau, à mon avis, que vous teniez sur vos deux jambes. Dans l'état où vous étiez, je ne pensais pas vous revoir avant midi. Vous avez une capacité de récupération peu ordinaire.

— Je n'ai pas l'habitude du vin, m'excusai-je. J'ignorais que cela pourrait avoir des effets si déplaisants... Et nous n'avons pas pu parler de Clement Weaver, ajoutai-je sous le coup d'un souvenir inopiné.

— Ah ! ça !

Il haussa les épaules et frissonna car le vent s'engouffrait par la croisée ouverte.

— Ce serait du temps perdu, si vous voulez mon opinion. Soyez gentil, voulez-vous, fermez cette fenêtre. Pourquoi est-elle ouverte ? ajouta-t-il en fronçant les sourcils.

— J'avais besoin d'air, répondis-je. Je ne me sentais pas vraiment bien.

La compréhension adoucit son regard et suscita un petit rire apaisant.

— Je ne peux vous dire que j'en sois très surpris. Et maintenant, je vous conseille de retourner au lit.

Il allait s'éloigner mais je le retins :

— J'ai dû descendre dans la cour. La porte du fond... vous ne l'aviez ni fermée ni verrouillée.

— Absurde ! dit-il en secouant la tête. Vous avez dû vous tromper. Je l'ai fermée et verrouillée moi-même. Je le fais chaque soir avant de monter. Avec tous les coquins qui rôdent par ici, il n'y a pas de danger que je confie ce soin à Abel. Les jeunes gens sont souvent négligents.

— La porte était ouverte, insistai-je. Je suis allé dans la cour pour me soulager : elle n'était pas verrouillée.

Les sourcils de Thomas se rapprochèrent :

— En êtes-vous absolument certain ? N'auriez-vous pas imaginé la chose ? Les vapeurs du vin sont puissantes et vous embrouillent parfois les idées.

— Non, j'en suis sûr, répondis-je. J'étais réveillé depuis un moment et parfaitement lucide. Et à l'instant, par cette fenêtre, je viens de voir passer quelqu'un qui a suivi la rue jusqu'à l'auberge *La Confiance*.

— À cette heure ?

Le ton était incrédule. Il me poussa et ouvrit tout grand la croisée.

— Qui que ce soit, il n'y est plus, dis-je. Il ou elle est entré dans l'auberge.

Thomas rentra la tête et ferma la fenêtre.

— Pourquoi dites-vous « elle » ? Vous pensez que ce pourrait être une femme ?

— Impossible de le savoir. L'individu portait un manteau long à capuchon.

— Un fêtard, sans doute, suggéra-t-il d'un ton méprisant. Bon nombre de respectables citoyens violent le couvre-feu et s'arrangent pour éviter le guet. Ce n'est pas difficile. Moi-même je l'ai fait.

— Je suis sûr que ce n'était pas un noceur. Cette auberge a quelque chose de suspect.

Thomas sourit avec indulgence.

— Vous me l'avez déjà dit, sans parvenir vraiment à me convaincre, dit-il en frissonnant de nouveau. Nous en reparlerons demain matin, si vous voulez bien. Et maintenant, retournons au lit. Je dois me lever avant l'aube et j'ai besoin de mon sommeil.

— Je suis navré, dis-je de nouveau. Pardonnez-moi, je n'aurais pas dû vous retenir.

— Êtes-vous tout à fait bien à présent ?

Je lui répondis d'un signe de tête.

— Je présume que maître Farmer est bien arrivé. J'ai entendu son cheval dans l'écurie quand j'étais dans la cour.

Thomas prit une profonde inspiration ; il avait l'air perplexe.

— J'ignore ce qui a pu se passer ici cette nuit... ici ou dans votre tête. Mais une chose est sûre : il n'y a pas d'autre cheval que celui de maître Parsons à l'écurie. Maître Farmer n'est pas arrivé hier avant le couvre-feu. Il a dû s'arranger pour passer la nuit hors les murs de la ville. Nous ne le verrons pas avant demain.

Je retournai me coucher mais ne pus dormir et demeurai étendu, les yeux écarquillés dans l'obscurité. Le vrombissement dans ma tête n'était plus qu'une douleur sourde et je ne me sentais plus malade. Mon estomac, en tout cas, semblait capable de s'acquitter de sa charge.

M'étais-je trompé en croyant avoir entendu un second cheval ? Sur le moment, j'étais certain qu'il y en avait deux à l'écurie, mais nul n'est à l'abri de l'erreur. J'étais enfermé dans les latrines et n'étais sûrement pas dans ma meilleure forme. Pourtant, j'aurais juré que l'un des hennissements était une

réponse à l'autre. Je me levai, allai à la fenêtre et rouvris les volets...

— ... cheval. Il dit qu'il l'a entendu.

De la cour, la voix de Thomas Prynne s'élevait jusqu'à moi. Je distinguais tout juste le halo blafard de sa chandelle.

— Je pensais qu'il resterait dans les vapeurs jusqu'au matin. Nous ferions mieux de passer l'inspection et de nous assurer que tout est en ordre.

Cette fois, c'était Abel Sampson qui avait parlé.

Manifestement, mes propos avaient inquiété Thomas plus qu'il ne l'avait laissé voir et il avait réveillé son associé pour qu'il fasse avec lui le tour de l'auberge et de ses dépendances. Je fermai doucement les volets et me recouchai, après avoir ôté mes chaussures et ma tunique. Donc, la porte du fond était bien restée ouverte, je n'avais pas rêvé. Si Thomas avait raison quand il disait l'avoir verrouillée, qui avait pu la déverrouiller ? Et pourquoi ? Et qui était l'individu que j'avais vu de la fenêtre du palier remonter précipitamment la rue et entrer à *La Confiance* ? Martin Trollope ? La mystérieuse fille de cuisine ? Matilda Ford ? Et, quel que fût son sexe, qu'était venue faire cette personne à *La Tête du Baptiste* ? Et puis aussi, que savais-je, après tout, de Gilbert Parsons ?

La tête me tournait, mais cette fois de plaisir. J'étais sur les bords de la Stour, en train de faire l'amour à Bess. Quand je levai les yeux, Alison Weaver et William Burnett, debout un peu plus loin sur la rive, nous regardaient. Alison disait : « Laissez Marjorie Dyer tranquille » et je vis que Bess était devenue la gouvernante. Alison souriait au jeune homme debout à son côté et qui n'était plus son mari. Elle lui enlaça le cou. « Voici mon frère, Clement... »

Je m'éveillai. Les volets de ma chambre étaient à présent bordés d'une lumière terne et délavée et, quand je les ouvris, je reçus en plein visage le vent glacial qui parcourait le ciel, dispersant les nuages selon des perspectives changeantes. Une lumière trouble et malsaine filtrait entre les toits voisins et une giclée de pluie m'atteignit au visage. Le temps avait empiré au cours de la nuit. Je me secouai, me libérai des derniers lambeaux de sommeil et de l'écho affaibli de mon rêve, j'enfilai

mes chaussures et ma tunique et descendis. L'odeur de bacon frit m'accueillit à la cuisine ; l'eau me monta à la bouche et mon estomac gargouilla, preuves que j'étais tout à fait remis. L'indisposition de la nuit n'était plus.

En entrant dans la cuisine, je vis Thomas Prynne qui tenait au-dessus du feu la poêle où il faisait rissoler des tranches épaisses de bacon salé. Sur la table étaient disposées des jattes de bois emplies de bouillie d'avoine, généreusement parsemée de safran, deux grandes cruches de bière et une miche de pain dont la moitié était coupée en tranches. Au bruit de mes pas, Thomas tourna la tête et sourit.

— Vous sentez-vous mieux ce matin ?

— Assez bien pour faire honneur à votre petit déjeuner, répondis-je. Je vais d'abord me laver dans la cour. À propos, est-ce que vous et Abel avez découvert quelque chose après que je fus retourné au lit ?

En réponse à son regard interrogateur, je poursuivis :

— Je vous ai entendus parler sous ma fenêtre. Je n'ai pas saisi ce que vous disiez, juste quelques mots, mais j'ai bien compris que vous inspectiez les lieux.

Du bout de son couteau Thomas piqua une tranche de bacon qu'il retourna adroitement.

— Non, rien, dit-il, mais je peux vous expliquer pourquoi la porte n'était pas verrouillée. Notre autre client, maître Parsons, avait satisfait avant vous aux mêmes exigences de la nature et il a négligé de refermer à clé derrière lui. Il me l'a avoué lorsque je lui ai porté son mazer de bière aux premières lueurs de l'aube.

— Et l'autre cheval ? insistai-je, car je commençais à me sentir remarquablement stupide.

— Un produit de votre imagination, j'en ai peur. Il n'y avait dans l'écurie que le Jessamy de maître Parsons, affirma Thomas dont le sourire s'accentua : Je vous l'avais bien dit, les vapeurs du vin nous jouent de drôles de tours.

Abel Sampson entra dans la cuisine en bâillant et en étirant ses bras par-dessus sa tête.

— Par la barbe du Seigneur, je suis rompu de fatigue. C'est toujours le cas quand mon repos est troublé.

Je me sentis coupable et filai vers la porte.

— Je reviens dans quelques minutes, après m’être lavé, dis-je.

Mis à part les bourrasques passagères et le crépitement continu de la pluie sur les pavés, la cour était tranquille. Enfant, j’aimais déjà le petit matin, le sentiment de calme avant que les heures se rejoignent à la hâte dans l’urgence de midi, qu’elles glissent ensuite vers l’ennui de la fin d’après-midi avant de s’engouffrer, rajeunies, dans la frénésie du soir. C’est un temps voué à la sérénité et à la réflexion, ouvert sur le jour nouveau qui s’étire devant moi, un territoire inexploré, une promesse qui doit s’accomplir. Je tirai du puits un seau d’eau glaciale et me lavai le visage et les mains. Nul doute que maître Parsons se prélassait dans un tub d’eau chaude devant le feu de sa chambre à coucher. Et alors ? Il payait sa chambre, lui. Je revins à la cuisine et à mon petit déjeuner.

Tout en avalant ma bouillie d’avoine et mon bacon, je discutai avec Thomas et Abel des événements de la nuit ; des non-événements, devrais-je plutôt dire.

— Je suis désolé de vous avoir dérangés pour rien, leur déclarai-je.

— Il n’y a pas de mal, répondit Thomas d’une voix pâteuse, car il avait la bouche pleine de pain et de miel. Et si la porte de la cour était restée ouverte toute la nuit, nous aurions pu être dévalisés. Un bon voleur n’aurait pas mis longtemps à découvrir la trappe et l’escalier de la cave.

Il avala sa bouchée et demanda :

— Quels sont vos projets ? Avez-vous l’intention de revenir ici ce soir ?

Je hochai la tête :

— Je suis à Londres pour un bout de temps. Je veux aller jusqu’au fond de l’affaire de Clement Weaver et n’ai pas encore commencé.

Je vis les deux hommes échanger un coup d’œil avant qu’Abel me dise :

— Il n’y a là aucun mystère, vous savez. Mis à part celui qui hante l’imagination de l’échevin.

J’acceptai une autre tranche de bacon que j’attaquai avec ardeur.

— Et qu’en est-il de Sir Richard Mallory ? demandai-je.

Abel haussa les épaules.

— Cette ville secrète le mal. Tous les jours, nous entendons parler de vols et de meurtres. Tous les jours. Thomas vous le dira comme moi.

Le patron haussa les sourcils pour signifier qu'il était bien d'accord.

— Et par ces temps incertains, les choses ont naturellement empiré. D'après moi, aussi bien Clement que ce Sir Richard ont été attaqués et tués, puis on a jeté leurs dépouilles dans le fleuve. Je suis désolé de parler si brutalement, car Alfred Weaver est un de mes amis et j'ai connu ses enfants dès leur âge le plus tendre. Je suis comme tout le monde : la disparition de Clement et la détresse de sa famille m'ont bouleversé. Mais je ne permets pas que mes sentiments obscurcissent mon bon sens. Contrairement à son père, je ne crois pas que Clement puisse être encore vivant ou, comme vous, semble-t-il, que sa mort ait quelque chose à voir avec Martin Trollope et l'auberge *La Confiance*. Il faisait noir et la tempête faisait rage la nuit où nous l'attendions, et où il n'est pas arrivé. Une nuit de rêve pour les criminels de la ville impatients de perpétrer leurs forfaits. Je ne me suis pas inquiété de ne pas voir venir Clement. J'ai pensé qu'il avait changé d'avis et qu'il s'était rendu chez son oncle avec la jeune Alison. C'est seulement lorsque Ned Stoner est arrivé à cheval peu après le couvre-feu que j'ai senti que quelque chose n'allait pas.

— Qu'avez-vous fait ? lui demandai-je.

Thomas haussa les épaules d'un air las et regarda Abel qui prit obligeamment le relais.

— Nous sommes tous les trois partis à sa recherche, bien sûr. Mais on ne pouvait pas faire grand-chose cette nuit-là. Il faisait trop noir, il pleuvait trop, comme Tom l'a déjà dit. Dès l'aube, nous avons repris les recherches et alerté le guet. Ned Stoner est reparti à cheval au poste de Farringdon pour voir si, par chance, maître Weaver y était, mais aucun de nous n'avait le moindre espoir quant au résultat. À ce moment-là, surtout depuis que nous avons appris quelle somme d'argent il avait sur lui, ni Tom ni moi n'avions le moindre doute : le garçon était mort.

— C'était beaucoup plus tard, bien entendu, précisa Thomas qui commençait à rassembler les jattes sales. Après l'arrivée de l'échevin. Et maintenant, nous avons tous à faire. Alors, au travail.

Il s'arrêta près de mon tabouret et posa doucement la main sur mon épaule.

— Oubliez tout ça, mon garçon, c'est le conseil que je vous donne. Ne perdez pas votre temps à traîner dans Londres. Le monde est là qui n'attend que l'occasion d'acheter la marchandise de Roger Chapman. Si dur que cela vous paraisse, Clement Weaver et Richard Mallory sont morts. Oubliez-les.

CHAPITRE XIV

Mais je n'avais pas l'intention d'oublier Clement Weaver ni Sir Richard Mallory. Toutefois, je ne le dis pas à Thomas Prynne. Quelque chose dans son attitude et dans celle de son associé m'indiquait sans ambiguïté qu'ils ne souhaitaient pas que je les ennuie avec ce sujet. Pour quelle raison, d'ailleurs, l'auraient-ils souhaité ? me demandai-je. Je quittai la cuisine pour aller chercher ma balle et mon gourdin dans la taverne. Ils étaient persuadés, comme je l'avais été, que les deux hommes avaient été assaillis par des bandits, détroussés, assassinés et jetés dans la Tamise. Thomas et Abel avaient beaucoup à faire et pas de temps à perdre à des hypothèses peu crédibles. De plus, je ne leur avais pas parlé de la duplicité de Marjorie Dyer. Et, là encore, était-ce vraiment duplicité ? Après tout, ce n'était pas un crime d'avoir une cousine qui travaillait à *La Confiance*. Restait le simple fait que, selon les apparences, Marjorie n'avait jamais parlé à l'échevin de cette parente...

Gilbert Parsons prenait son petit déjeuner à la taverne, son visage long et maigre figé dans une expression distraite. Il tourna vers moi ses yeux bleus émouvants et me dit d'une voix caverneuse :

— Les testaments nuncupatifs sont l'œuvre du Démon et les hommes de loi ses instruments. Ne leur faites jamais confiance et n'accordez jamais foi aux procès.

— Je n'en ai pas l'intention, répondis-je avec entrain.

Puis, le front soucieux, je lui demandai :

— N'auriez-vous pas vu ma balle et mon bâton par ici ?

Thomas entraît pour s'assurer que son client avait son content de bière. Ce fut lui qui me répondit :

— Ils sont dans votre chambre. Ils encombraient le passage, alors nous les avons montés cette nuit dans votre chambre après vous avoir mis au lit.

Un gloussement malicieux s'éleva du fond de sa gorge.

— Vous ne les avez pas vus ? Les vapeurs du vin vous encrassent encore la cervelle, mon garçon !

Je baissai les yeux pour me donner l'air penaud, le remerciai et montai l'escalier. Grandes ouvertes, les portes des trois chambres révélaient leur intérieur. Ma curiosité naturelle immédiatement en éveil, j'examinai les deux premières où je notai une différence sensible dans la qualité du mobilier. La plus grande, celle qu'aurait dû occuper maître Farmer de Northampton, contenait un immense lit à baldaquin, pourvu d'un ciel et de rideaux de velours rouge, fanés mais élégants. À côté, sur un petit buffet de chêne, étaient posées une cruche de bière et une miche de pain, l'en-cas nocturne placé là le soir précédent pour le client qui n'était pas arrivé. À côté se trouvaient une chandelle de cire dans un bougeoir d'étain et un briquet. Les battants du beau coffre de chêne placé contre le mur étaient grands ouverts, prêts à recevoir les vêtements du voyageur ; le coffre embaumait les épices et la lavande. Un miroir de métal poli pendait au-dessus et, dans l'angle le plus éloigné du lit, se trouvait une chaise percée. Des senteurs de fleurs séchées montaient des joncs qui couvraient le plancher. Dans le foyer les bûches étaient prêtes pour une flambée. L'hôte de marque serait accueilli selon son rang.

La chambre suivante, celle de maître Parsons, était meublée d'un lit plus petit, garni d'un ciel et de rideaux de toile écrue, qui n'avait pas encore été fait ; les draps froissés traînaient jusqu'au sol et un trou profond creusait le centre du matelas de plumes d'oie. La chandelle près du lit était en suif, le coffre à vêtements et la chaise percée en bois d'orme. D'après leur parfum éventé, les joncs du plancher devaient bien être là depuis deux ou trois jours. Je revins vers ma propre chambre, son lit à roulettes et son coffre délabré, dont une paumelle était tordue, l'autre absente. Avec un sourire mélancolique, je cherchai ma balle et mon bâton.

On les avait posés dans le coin de la pièce qui restait toujours dans l'ombre, ce qui expliquait pourquoi je ne les avais pas repérés plus tôt. J'étais soulagé de savoir que je ne souffrais plus des effets du vin avalé la veille au soir. Je hissai ma balle sur

mon dos, empoignai mon bâton et fus inopinément envahi par le désir que le solide outil de frêne fût un flexible rameau de saule, cette baguette magique qui protège les voyageurs de tout mal. Je secouai la tête avec énergie pour la délivrer de ces idées absurdes. Quels dangers pouvaient bien me menacer ?

En bas, Gilbert Parsons se préparait à partir vers les tribunaux tandis qu'Abel débarrassait la table. Thomas n'était pas en vue mais la trappe de la cave rabattue contre le sol révélait une volée de marches usées. Je fis signe à Abel et lui remis l'argent du dîner de la veille.

— Je reviendrai ce soir, dis-je.

— Si nous pouvons louer la chambre, il vous faudra dormir dans la cuisine, bougonna-t-il.

La générosité de Thomas lui restait en travers de la gorge, c'était clair.

— Cela va de soi ! répondis-je avec une amabilité désarmante. Maître Prynne avait clairement mis les choses au point.

Je fis demi-tour en sifflotant et sortis.

En haut de la rue, je m'arrêtai pour inspecter la cour de *La Confiance*. Je me demandai si je pouvais tenter ma chance de m'y introduire sans rencontrer Martin Trollope. À cet instant précis, il apparut au balcon d'où il interpella un des valets qui sortait un cheval de l'écurie. Je mourais d'envie de m'entretenir de nouveau avec Matilda Ford, mais le moment n'était pas propice.

Pendant le petit déjeuner, j'avais décidé que j'irais ce matin exercer mon commerce au quartier de Farringdon où je ferais du porte-à-porte. J'espérais repérer ainsi la maison de John Weaver, le frère de l'échevin, et apprendre quelque chose de lui. Je suivis d'abord Cheapside, puis traversai la New Gate jusqu'au marché aux bestiaux de Smithfield, bruyant et puant, où tournois et joutes se déroulaient lors des grandes occasions. Au-delà s'étendaient le prieuré de St Bartholomew, célèbre pour sa foire annuelle, les nombreuses Écoles de droit de la Chancellerie et la longue kyrielle de boutiques et de maisons qui se déroulaient le long de la Fleet.

La matinée s'était à moitié écoulée lorsque, tout à fait par hasard, je frappai à la porte de John Weaver. Alors que je posais la question, déjà réitérée devant tant de seuils : « Pouvez-vous m'indiquer où habite John Weaver de Bristol ? », la fille au teint cireux qui était apparue à la porte me répondit effrontément :

— En quoi cela vous concerne-t-il ?

— J'ai un message pour lui, dis-je, de son frère l'échevin.

Elle hésitait encore et j'ajoutai :

— De Broad Street, à Bristol.

— Attendez ici, jappa-t-elle. Je vais chercher Dame Alice.

Dame Alice était une solide personne au visage avenant qui respirait bruyamment lorsqu'elle était nerveuse, comme à ce moment semblait-il. Ses yeux d'un bleu fané étaient sans méfiance et, au bas de sa coiffe de lin blanc, quelques mèches pendaient.

— Est-ce vous le colporteur ? demanda-t-elle sans la moindre utilité en regardant ma balle. Ma belle-fille me dit que vous avez un message pour mon mari.

— Est-il chez lui ? demandai-je poliment.

Elle secoua la tête.

— Il est parti pour Portsoken, avec George et Edmund.

Il s'agissait sans doute des deux fils dont Alison m'avait parlé.

— Il faut constamment surveiller les tisserands, vous savez. Il est hors de question de les laisser se débrouiller seuls. C'est une engeance de fainéants, de négligents et de bons à rien.

Elle parlait sans la moindre acrimonie, faisant tout simplement sienne la conviction de ses hommes, comme il est bienséant de la part d'une femme.

— Il sera de retour à la maison juste avant le couvre-feu mais vous pouvez aller le trouver là-bas, si vous voulez.

Je n'avais aucune envie d'abandonner le marché lucratif de Farringdon avant d'avoir cogné au plus grand nombre possible de portes. Ma balle avait déjà beaucoup diminué et il me faudrait retourner dès demain matin au Galley Wharf.

— Peut-être pourrais-je vous laisser le message ? hasardai-je. C'est à propos de la disparition de votre neveu.

— Clement ! Oh ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Le pauvre garçon... Peut-être serait-il préférable que vous entriez.

Elle me conduisit jusqu'au jardin qui s'étendait à l'arrière de la maison jusqu'à la Fleet. La pluie avait cessé et le soleil reparaisait à travers la brume au-dessus de la cime des arbres, dans un ciel laiteux, fileté de rubans d'or pâle. Lorsque j'avais frappé, maîtresse Weaver et sa belle-fille, qu'elle appelait Bridget, faisaient leur cueillette dans le petit jardin aux herbes, situé à l'ombre d'un mur. Cumin, fenouil et autres plantes étaient alignés dans un panier profond, prêts à être séchés et mis en réserve pour l'hiver.

Maîtresse Weaver croisa nerveusement les mains sur son tablier.

— Que voulait nous dire mon beau-frère à propos du pauvre Clement ?

Je lui relatai aussi brièvement que possible ma rencontre avec Marjorie Dyer et mon entretien avec l'échevin ; je tus les péripéties ultérieures. Quand j'eus terminé, ce fut Bridget Weaver qui parla la première et ses manières avaient perdu leur hostilité initiale.

— Pauvre oncle Alfred, dit-elle calmement. Il ne peut accepter ce qui est arrivé. Mais il n'est rien que nous puissions ajouter à ce que vous semblez déjà savoir. Alison, sa domestique et les quatre hommes – les deux nôtres plus Rob Short et Ned Stoner – sont arrivés ici en fin d'après-midi, peu de temps avant le couvre-feu. Mais, aussitôt que Ned a vu Alison en sécurité chez nous, il s'est rendu à cheval à *La Tête du Baptiste*. Il y était juste à temps avant que les portes ne ferment pour la nuit. C'est seulement le lendemain matin que nous avons appris que Clement n'y était pas.

Sa belle-mère approuva de la tête et poursuivit :

— Mon mari et mes fils ont aussitôt sillonné la City et passé plusieurs jours à fouiller les lieux où ils pensaient que Clement aurait pu se rendre de sa propre initiative. Encore qu'ils n'eussent pas grand espoir de le trouver ; l'espoir nous avait abandonnés. Nous avons envoyé en toute hâte un de nos hommes à Bristol ; une semaine plus tard, l'échevin était ici mais nous savions déjà que le pire était arrivé.

Maîtresse Weaver soupira.

— Je me rends bien compte qu'il est difficile pour Alfred d'accepter la vérité, surtout en l'absence d'un corps qui le convaincrerait. Mais, croyez-moi, il vous fait perdre votre temps tout en entretenant ses faux espoirs. S'ils étaient là, mon mari et mes fils vous diraient exactement la même chose.

Leur récit était celui que j'avais déjà entendu et la conclusion toujours la même. Plus personne n'entretenait le moindre doute : Clement Weaver avait été assassiné par des voleurs. Plus personne... Excepté moi-même, en fait. Je continuai de sentir qu'il y avait là un mystère à débrouiller. Mais, comme il semblait que je n'apprendrais rien de plus de maîtresse Weaver et de sa belle-fille, je leur dis qu'il me fallait repartir.

— Avant cela, vous devez vous rafraîchir, dit Dame Alice qui me précéda dans la cuisine. Bridget, ma chère, apporte de la bière au colporteur.

Mais la bière qu'elle me servit était de la *sallop*, la « bière du pauvre », faite avec de l'arum sauvage. Bridget Weaver n'était pas assez sotte pour gaspiller de la bière au bénéfice d'un colporteur. Les deux femmes burent une infusion de calament, que ma mère aimait beaucoup ; elle ne jurait que par le calament pour soigner la toux et la fièvre. Elles s'assirent toutes les deux à la table de la cuisine, mais ne m'offrirent pas de prendre un siège et je les dominais de toute ma taille. Elles n'offrirent pas non plus de m'acheter quelque chose.

Je buvais toujours ma *sallop* quand un jeune homme trapu au teint bistre entra dans la cuisine. Il ressemblait tellement à l'échevin Weaver qu'il allait de soi que c'était un de ses neveux. Et lorsqu'il se pencha pour déposer un baiser sonore sur la joue de Bridget, je sus que c'était son mari. Ma présence, bien entendu, appelait des explications dont Dame Alice se chargea, à mon grand soulagement. Je sentais que si je devais une fois encore répéter mon histoire, j'allais devenir fou.

Quand elle eut terminé, le jeune homme, dont j'avais appris qu'il se prénomait George, poussa un grognement et les commissures de ses lèvres s'abaissèrent.

— Mon oncle Alfred est fou, dit-il sans mâcher ses mots. Clement est mort. S'il ne l'était pas, nous aurions entendu parler de lui.

Il se tourna vers sa mère.

— Père et Edmund m'ont envoyé vous dire qu'ils ne rentreront pas pour le dîner. Il y a des problèmes avec les tisserands à Portsoken. Ils veulent plus d'argent. Ils disent que le coût du pain monte. Ils parlent d'envoyer une députation au roi pour lui rappeler qu'il avait promis de contrôler le prix des aliments cet hiver.

Je me souvins de ce que le chanoine de Bridlington avait écrit au siècle dernier à ce propos, car c'était une des citations favorites du maître des novices à Glastonbury : *« Toute tentative de contrôler les prix est contraire à la raison. La fécondité et la terre sont au pouvoir de Dieu seul, et il s'ensuit que la fertilité du sol, et non les décrets des hommes, déterminera le coût de nos denrées. »* J'avais toujours trouvé qu'il était injuste de rendre Dieu responsable de nos problèmes.

— Ils provoquent sans cesse des ennuis, commenta Bridget. Ils méritent une bonne correction. Y a-t-il des nouvelles de la City ?

George haussa ses lourdes épaules.

— Rien que les rumeurs qui courent déjà depuis quelques semaines. Le duc de Gloucester veut épouser Anne Neville, le duc de Clarence dit qu'il ne l'épousera pas, et le roi s'efforce de maintenir la paix entre eux.

— Dieu seul sait pourquoi ! s'écria maîtresse Weaver en levant les bras au ciel. Il ne doit rien au duc de Clarence.

C'était à peu près les mêmes sentiments que j'avais entendu exprimer par mes amis pèlerins deux jours plus tôt. L'intérêt pour le roi et sa famille semblait être un passe-temps populaire à Londres.

Je posai mon mazer vide sur la table et dis tranquillement :

— Merci. À présent, je dois partir.

Maîtresse Weaver et les deux autres se rappelèrent soudain ma présence qu'ils avaient oubliée.

— Je suis désolée que nous ne puissions vous aider en rien, dit Bridget.

Je souris d'un air de regret mais, en fait, je ne m'attendais pas à trouver auprès d'eux le moindre renseignement supplémentaire. La vérité sur cette affaire résidait à l'auberge

La Confiance, là où tout avait commencé. J'étais pour ma part toujours convaincu que je découvrirais chez maître Trollope la vérité sur la mort de Clement Weaver. Et sur celle de Sir Richard Mallory et de son domestique, Jacob Pender.

À l'heure du dîner, ma balle était presque vide et je rebroussai chemin vers la cité et vers East Cheap où les bouchers et les rôtisseurs exerçaient leur profession. Il s'y trouvait aussi des poissonniers qui vendaient morues, maquereaux, saumons et truites, cuits ou frais, et je déambulais avec bonheur parmi cette abondance de biens, me demandant ce que j'achèterais en premier. Aux aguets sur le seuil de leur échoppe, certains boutiquiers se jetaient sur les passants et les attrapaient par la manche pour les obliger à goûter un morceau de leurs victuailles. À un moment donné, je vis un petit homme soulevé du sol à bras-le-corps et transporté de force devant un éventaire de pâtés. Dans leurs chausses mi-parties et leurs longues bottes de cuir, ses petites jambes se démenaient en vain contre son ravisseur.

Je m'avançai vers eux et tapai légèrement l'épaule du marchand de petits pâtés.

— Lâchez-le, dis-je tranquillement, le poing serré.

Tout en m'examinant de haut en bas, le marchand de petits pâtés hésitait. Ma taille, manifestement, le décida. À contrecœur et en marmonnant un juron, il remit le petit homme sur ses pieds ; puis s'écarta, cherchant déjà du regard sa prochaine victime.

Le petit homme lissait sa tunique et s'efforçait de recouvrer sa dignité mais il avait surtout l'air d'être extrêmement chiffonné.

— Merci, mon brave homme, dit-il, je vous suis très obligé.

— C'était un plaisir pour moi, répondis-je.

C'est alors que je remarquai, brodés sur sa tunique, l'emblème du sanglier blanc et la devise « *Loyauté me lie*²⁵ ». Ma mémoire réagit aussitôt : il s'agissait sûrement des armoiries et de la devise du duc de Gloucester.

²⁵ En français dans le texte. (*N.d.T.*)

— Puis-je vous offrir un gobelet de bière au *Lévrier* ? proposa-t-il en désignant une des nombreuses hôtelleries d'East Cheap.

— Si vous m'autorisez à acheter quelques pâtés pour l'accompagner.

Mon estomac gargouillait si fort que j'étais sûr qu'il devait l'entendre.

Il n'en montra rien, en tout cas, et, inclinant simplement la tête d'un geste royal, il attendit patiemment que j'eusse fait mon achat. Bien des fois, j'avais entendu dire que les domestiques des nobles étaient souvent plus suffisants que leurs maîtres, ce qui expliquait pourquoi beaucoup d'entre eux étaient surnommés « Leroi », « Le-prince » ou « Lévêque ». Je le suivis dans la taverne du *Lévrier* et notai non sans amusement qu'après avoir commandé la bière il m'entraînait dans un coin où l'on ne nous remarquerait pas. Il n'avait pas envie que ses vieux compagnons et ses congénères le voient en compagnie d'un colporteur. Seule la gratitude avait inspiré son geste.

Nullement troublé par son embarras évident, je mangeai mes pâtés ; il avait décliné mon offre avec une politesse tatillonne. La conversation démarra difficilement mais, au bout d'un moment, la bière lui délia la langue. Après que nous en eûmes bu deux chacun, il était devenu non pas prolix mais très porté sur la confidence. Quand nous en fûmes à la troisième, il me raconta des choses dont j'étais certain qu'il n'aurait pas dû les révéler.

— Un branle-bas incroyable ce matin, dit-il, en se frottant l'aile du nez d'un index délicat. Milord – c'est-à-dire le duc de Gloucester, précisa-t-il au cas où j'aurais ignoré la signification de l'emblème que portait sa tunique – arrive dans la demeure de son frère, le duc de Clarence, et demande à voir Lady Anne. Lady Anne Neville, la fille de feu le comte de Warwick.

— Je sais, dis-je, incapable de résister à l'envie d'étaler mes connaissances. Je l'ai vue le printemps dernier à Bristol, qui descendait Corn Street avec la reine Marguerite.

Mon compagnon parut scandalisé.

— Milady Marguerite d'Anjou, corrigea-t-il sur le ton de la remontrance. Vous ne devez plus la désigner désormais sous le

titre de reine. Ce devait être avant la bataille de Tewkesbury, ajouta-t-il en penchant la tête de côté.

— En effet, quelques jours avant.

— Eh bien, reprit-il, en baissant encore de plusieurs tons son murmure, elle séjourne depuis chez milord de Clarence et sa femme. La duchesse Isabelle est sa sœur.

J'approuvai de la tête et il parut de nouveau un peu déconfit devant l'étendue du savoir de ce rustre.

— Milord de Gloucester veut l'épouser. Naturellement. Ils étaient amoureux l'un de l'autre quand ils étaient enfants, il y a des années de cela, lorsque milord était écuyer dans la maison de Warwick à Middleham. Mais le duc de Clarence, qui a hérité tous les domaines de feu son beau-père, du fait des droits de sa femme, ne supporte pas l'idée de se séparer de la moitié d'entre eux.

— Cela se comprend, l'interrompis-je.

Le petit homme grogna de façon désobligeante.

— Si vous voulez mon opinion, après avoir trahi ses frères comme il l'a fait et soutenu le roi Henri, il aurait dû ne rien avoir du tout.

Sans pour autant perdre mon calme, je me demandai distraitement pourquoi il était juste de parler du « roi Henri » et mal de dire la « reine Marguerite ». La politique à ce moment était chose extrêmement compliquée. Le petit homme, d'ailleurs, poursuivait :

— Quoi qu'il en soit, milord a fait appel au roi et le roi a dit à son frère George qu'il n'avait pas l'intention de se mêler des amours de son frère Richard, d'autant que Lady Anne elle-même attendait impatiemment ce mariage. Ainsi...

Le petit homme se pencha vers moi en travers de la table, ses yeux pâles brillants d'excitation contenue, son haleine, qui empestait la bière, effleurant ma joue :

— Ce matin, comme d'habitude, nous sommes partis à cheval pour rendre visite à Lady Anne. Mais, lorsque nous sommes arrivés à la demeure de milord de Clarence... Que s'est-il passé, à votre avis ?

— Je n'en ai aucune idée, répondis-je en secouant la tête.

— Elle n'était pas là ! Et le duc nie absolument savoir où elle se trouve. Il dit qu'elle a simplement disparu.

CHAPITRE XV

Disparu ! Depuis des mois, de jour comme de nuit, ce mot me hantait. D'abord Clement Weaver, puis Sir Richard Mallory et son domestique, Jacob Pender. À présent, c'était une grande dame du royaume qui était portée disparue. Dans ce dernier cas, je ne pouvais évidemment rien faire, mais la coïncidence n'en était pas moins étrange. Je bus un peu de bière et jetai un coup d'œil oblique vers le petit homme.

— Qu'a dit milord de Gloucester à ce propos ?

— Il a répondu calmement qu'il retrouverait Lady Anne quel que soit le temps qu'il y faudrait, puis il est parti. Il n'est pas du genre à tempêter lorsqu'il est en colère. Chez lui, la rage couve mais n'éclate pas. Sur ce point, milord n'est pas un vrai Plantagenêt.

Une note de tendresse nuançait la voix de mon compagnon lorsqu'il parlait de son maître. Il était évident qu'il était dévoué au plus jeune frère du roi, comme l'étaient d'ailleurs tous les serviteurs du duc. J'en avais eu l'intuition en observant ce même regard d'affection respectueuse chez les gens de son entourage qui l'avaient protégé des bousculades, hier matin. Le peuple aussi l'aimait.

— Pensez-vous que milord de Clarence sache où Lady Anne est cachée ?

Cette question me valut un regard méprisant.

— Bien entendu, il le sait ! Vous n'imaginez quand même pas qu'elle a choisi délibérément de disparaître ! Elle est détenue quelque part sur ordre de Clarence. Et ne me demandez pas comment il a persuadé la duchesse Isabelle qu'il agit ainsi pour le bien de sa sœur. George Plantagenêt a toujours été un enjôleur et un vaurien.

Le petit homme cracha par terre et une tache humide s'inscrivit dans la sciure.

— Mais, quoi qu'il fasse, ses frères continuent de l'affectionner, surtout mon maître. Dieu seul sait pourquoi. Clarence est un bâtard et un traître.

Je notai la progression rapide entre « enjôleur et vaurien » et « bâtard et traître » que je mis sur le compte d'une consommation accrue de bière. L'état d'ivresse de mon petit homme menaçait notre sécurité, la sienne et la mienne. Il pouvait se trouver des domestiques de Clarence dans cette taverne et plus précisément dans cette pièce ! Je préférerais ne pas être surpris en train de critiquer le duc, fût-ce par personne interposée.

— Je dois partir, dis-je en me levant et saisissant ma balle. Merci de votre hospitalité.

— Merci de m'avoir sauvé de cette brute de marchand de pâtés.

Il se leva, lui aussi, et salua cérémonieusement, bien qu'il tanguât un peu. Sa diction était claire et bien articulée mais je sentais tout de même qu'il était temps de partir. Je lui rendis son salut et retrouvai East Cheap.

Au milieu de l'après-midi, j'avais vendu tout le contenu de mon balluchon et me demandai si j'allais retourner tout de suite sur le Galley Quay ou si j'attendrais le lendemain matin. De nouveaux navires accosteraient demain et peut-être pourrais-je trouver entre-temps des commerçants désireux de me vendre des articles tels qu'aiguilles, fils, rubans et lacets, en grande quantité et, de ce fait, à prix réduit. Une troisième possibilité s'offrait : décréter que j'étais en congé pour la fin de la journée. J'avais travaillé dur et bien depuis la pointe du jour et gagné plus qu'il ne fallait pour séjourner deux ou trois jours encore à *La Tête du Baptiste* ; assez, en fait, pour y payer ma chambre et ne pas abuser davantage de la générosité de Thomas Prynne.

Inutile de dire que la troisième proposition m'attirait plus que les autres. J'avais besoin de clarifier mes idées et de mettre un peu d'ordre dans les impressions confuses de ce jour et de la veille. Pour soulager ma conscience qui n'était pas très à l'aise, je décidai de suivre les quais au fil de la Tamise en direction du Galley Quay. S'il y avait encore à vendre des marchandises dont j'avais besoin lorsque j'y arriverais, j'en achèterais. Sinon, je

retournerais à Cheapside plus tard dans la journée, juste avant que les boutiquiers retirent leurs marchandises pour la nuit et les entreposent à double verrou dans les pièces d'habitation. D'après mon expérience, les commerçants étaient plus enclins à conclure un marché quand ils étaient fatigués et qu'il leur tardait de s'asseoir à table. J'avais le sentiment d'être devenu plus astucieux depuis que j'avais atteint l'âge de dix-neuf ans. (Mon anniversaire avait sonné quatre jours plus tôt, lorsque j'étais encore sur la route qui vient de Cantorbéry, mais je ne l'avais dit à personne). Au cours des derniers mois, depuis que j'avais quitté l'abbaye et que j'étais sur la route, j'étais vraiment devenu un homme.

Je me dirigeai vers la rivière où les barques dorées des nobles filaient rapidement comme de grands cygnes irrités, mettant en péril les embarcations moins rapides dans leur course impétueuse. Les bateliers les accablaient d'injures, les grutiers cessaient de décharger les navires amarrés aux quais et le bon peuple sur la berge contemplait d'un air morose mais sans rancune les symboles d'un pouvoir auquel jamais il n'accéderait. À ce propos, je crois que nous, Anglais, n'avons jamais réellement envié nos nobles, dans la mesure où nous avons toujours cru à la maxime de Justinien – ce qui pèse sur le peuple devrait être approuvé par le peuple – et où, tout au long de notre histoire, par courtes étapes lentement parcourues, nous avons fait en sorte qu'il en soit ainsi.

Sur le quai voisin du pont de Londres, je m'arrêtai près d'un escalier qui descendait vers l'eau où une flottille de petites embarcations – les unes bâchées (deux pennies), les autres découvertes (un penny) – étaient amarrées, dans l'attente de passagers qu'elles transportaient en amont et en aval de la rivière. Un groupe de jeunes gens en tunique de satin et de velours, chaussés de poulaines si démesurées qu'ils les attachaient par une chaînette autour de leurs genoux, rivalisaient avec deux citoyens plus sobrement vêtus pour attirer l'attention des bateliers.

— Manants ! Manants ! Emmenez-nous ! criaient les jeunes gens ; et les bateliers, calculant justement qu'ils obtiendraient davantage de leurs pourboires que des deux autres clients

potentiels, grimpèrent lestement l'escalier pour offrir leurs services.

Je flânai au hasard sur la berge, entre les grues et les cabanes des ouvriers, laissant délibérément mon esprit vide de toute pensée relative à Clement Weaver, Sir Richard Mallory et... Lady Anne Neville. Je pouvais me permettre, au moins pour un moment, de ne penser qu'au bel après-midi d'octobre et au souper délicieux que Thomas Prynne était sans doute en train de préparer.

Une main agrippa ma manche et une voix rauque dit :

— J'pensais bieng que c'était toi, Roger Chapman.

J'étais accoutumé désormais à m'entendre appeler ainsi, encore que dans ma jeunesse, je fusse connu sous le nom de Roger Carverson²⁶, ou Carver tout court, en raison du métier de mon père. Avant même de tourner la tête, j'avais reconnu Philip Lamprey à sa voix.

— Comme on se rencontre ! dis-je.

Il accueillit ce truisme avec un sourire amical.

— J' t'avais bieng dit. Londres est pas si grand'.

Je le regardai et observai qu'il était un peu plus élégant que lors de notre première rencontre : une tunique en camelot avait remplacé sa vieille défroque de laine, délavée et rapiécée. La nouvelle tunique était également délavée et la fourrure d'écureuil gris qui la bordait râpée par endroits jusqu'à la peau. Il en émanait une odeur très spéciale, comme si elle avait séjourné à proximité d'un tas de poisson pourri. De plus, elle donnait l'impression d'avoir été immergée dans l'eau pendant un certain temps, puis séchée à la diable. Néanmoins, c'était une tunique de bonne qualité et le camelot, mélange de laine et de poil de chameau venu d'Orient, avait résisté aux traitements qu'on lui avait infligés.

Philip vit que je le regardai et sourit.

— Plus chaud'que la vieille, dit-il. Elle pue bieng un peu, mais qu'est-ce tu veux ? Deux ou trois semaines dans la Tamise, d'après les calculs d'la vieille Bertha, avant qu'elle la pêche avec son propriétaire. Et elle est restée suspendue près d'un ang, là

²⁶ *Carver* : tailleur de pierre ; *son* : fils. (N.d.T.)

où qu'elle log'près d'la rivière, au-delà de Southwark. Elle en d'mandait trop. « Appartenait à un gentleman », elle disait : « J'vais pas la laisser partir pour rieng. » Mais c'qu'elle appelait rieng... Ici, y a pas d'moyen facile pour gagner sa vie. La pêch'o'mort, ça rapport'mieux qu'la mendicité mais, tu vois, j'aurais pas choisi ça, même si j'ai vu mon compte d'cadavres quand j'étais soldat.

Je n'avais jamais entendu parler de « pêch'o'mort » mais je commençais à me faire une idée.

— Tu veux dire que cette femme, cette Bertha, pêche les cadavres dans la Tamise et qu'elle vend leurs vêtements ?

— Just', confirma Philip Lamprey. Elle fait pas ça seule, heing. L'mari et l'fils font la pêche. Elle a juste à déshabiller les cadavres et elle sèch'les vêtements avant d'les vendre.

— Et qu'arrive-t-il aux infortunés auxquels appartenaient les vêtements ? Je ne pense pas, fis-je d'un ton dur, qu'on leur donne une sépulture ecclésiastique.

Mon ami gloussa :

— Dieu te bénisse, nong ! On les rejette dans l'fleuv', d'où ils étaient venus.

Je m'attendais à cette réponse. Je soupçonnais que le commerce auquel se livraient Bertha et sa famille était illicite et Bertha pouvait difficilement attirer l'attention sur leurs activités en sollicitant l'assistance d'un prêtre.

— Et comment as-tu pu t'offrir ce coûteux vêtement ? demandai-je ironique. Es-tu subitement devenu un homme riche ?

Une ironie qui échappa totalement à Philip.

— J'avais l'œil d'ssus depuis un bong moment, me confia-t-il. Et hier, j'ai eu un bong jour. Un ami à moi m'a dit qu'l'archevêque d'York était à Londres c'te semaine, pour voir le roi, ou le Conseil, ou aut'chose. Je m'suis trouvé une bonne place d'vant la maisong d'l'archevêque, près de la Charing Cross. Contrair'à c'que t'as pu entendre dir'de lui, Georg'Nevill'est généreux.

Le nom de Neville me fit dresser l'oreille : l'archevêque savait-il que sa nièce s'était absentée ? Était-il seulement au courant de sa disparition ?

George Neville et George de Clarence s'étaient toujours entendus comme larrons en foire. Telle était du moins la rumeur qui avait filtré jusqu'à nos murs monastiques.

Je me rendis compte que Philip Lamprey parlait toujours.

— ... comm'ça, j'ai marchandé serré et maintenang, elle est à moi. J'crois qu'en fait, Bertha était contente d's'en débarrasser. Elle attendait d'puis trop longteng. D'habitud'elle écoule plus vit'son buting. Regard'dong, ajouta-t-il en poussant dans mes côtes son coude pointu, près du col, y'a des initiales brodées en vrai fil d'or. Tu vois ?

Il passa la main dans l'encolure de la tunique pour faire saillir le tissu sous la bordure de fourrure grise.

En regardant de tout près, je distinguai deux lettres, ou plutôt ce qui en restait, brodées en fil d'or terni : CW. Mon cœur se mit à cogner contre mes côtes. CW. Cette tunique aurait-elle pu appartenir à Clement Weaver ?

Ne sois pas stupide ! me dis-je. Quantité de noms commencent par ces lettres. Néanmoins, j'examinai de nouveau avec soin la malodorante tunique de camelot. Le C et le W étaient entrelacés et agrémentés d'enjolivures. Le fil avait en grande partie disparu mais les trous d'aiguille permettaient de reconstituer le motif originel. Un travail fait avec amour. Qui était la brodeuse : une mère ? une sœur ? Alison Weaver ?

— Il se peut que je connaisse le propriétaire de cette tunique, dis-je à Philip Lamprey. Veux-tu me conduire voir cette Bertha ?

Il avait l'air dubitatif.

— Tu n'vas pas faire tout'un'histor' à s'propos, heing ? T'as pas dans l'idée d'invoquer la loi ? Bertha, c'est mon amie. J'veux pas lui causer des ennuis.

— J'ai simplement besoin de savoir exactement où elle a trouvé le corps.

Il se mordillait la lèvre et n'arrivait pas à se faire une idée de mes intentions.

— Y'a longtemg d'ça. Elle s'rappelle sans dout'plus, plaيدا-t-il.

— C'est possible mais je souhaite quand même le lui demander. Si tu ne me conduis pas, je la trouverai tout seul. Je suis sûr qu'on la connaît bien sur la rive de Southwark.

Avec un soupir, Philip capitula.

— Vieng, dit-il. Mais c'est toi qui paieras l'bac.

Je ne demandai que cela ! Nous nous dirigeâmes vers l'escalier de quai le plus proche où attendait l'inévitable flottille de barques. Comme il faisait beau, nous en choisîmes une découverte et, le visage caressé par une brise légère, nous fîmes la traversée jusqu'à la rive opposée. Les eaux de la Tamise étaient un peu agitées mais le soleil dorait la crête des vaguelettes et les lointains chatoyants annonçaient un autre beau jour pour le lendemain.

Deux jours plus tôt, lorsque j'y étais arrivé avec mes amis de Cantorbéry, j'avais eu de Southwark un aperçu très fugace. Et le lendemain matin, tôt éveillé et tôt parti, j'étais allé tout droit par le pont vers la City. Mais l'on m'avait prévenu et je savais le quartier réputé pour ses combats d'ours dans des fosses, ses combats de coqs dans des enclos, ses bordels et ses putains. Le quartier se targuait aussi de posséder plusieurs églises, dont St Mary Overy était la plus vaste, et quelques beaux manoirs à sa périphérie. Je me souvins que l'un des pèlerins m'avait indiqué une maison qui, disait-il, avait appartenu autrefois à John Fastolfe²⁷. Il avait aussi attiré mon attention sur l'auberge *Tabard* que Maître Chaucer avait célébrée dans ses contes et légendes.

Nous mîmes pied à terre devant une petite foule de prostituées, reconnaissables à leur capuchon rayé, emblème de la profession ; elles attendaient une barque qui les mènerait à la City.

— On dit qu'archevêque d'York est en ville, dit l'une d'elles au batelier avec un ricanement lubrique.

Une fois encore, je fus douloureusement atteint ; j'étais scandalisé que les hommes d'Église se commettent avec des prostituées, ce qui me fit prendre conscience – ce n'était pas la

²⁷ Capitaine anglais (v. 1378-1459) qui a servi de modèle au Falstaff de Shakespeare. (N.d.T.)

première fois – que mon expérience du monde et mon dégoût du monde n'étaient pas encore à la hauteur de mes aspirations dans ce domaine.

Je suivis Philip Lamprey dans un dédale de rues étroites et répugnantes qui bordaient la Tamise, avant de déboucher, un peu en amont, sur un quai abandonné, appelé le quai de l'Ange, m'informa Philip. Devant nous s'entassait un agglomérat de cabanes et de taudis délabrés, occupés par ce que je crus d'abord être une tribu de mendiants. Un examen plus attentif m'apprit cependant qu'il s'agissait d'une communauté organisée, dont les embarcations étaient amarrées le long du mur près de quelques marches érodées qui descendaient jusqu'à l'eau peu distante. Comme Philip et moi approchions de l'entrée du quai, un galopin assis par terre, qui jouait aux cinq cailloux, nous gratifia d'un coup d'œil perçant puis, apparemment indifférent, baissa la tête et reprit son jeu. Quelques secondes après, un sifflement strident fusa derrière nous : le galopin prévenait que nous approchions. Et quand au sortir de la ruelle sombre et puante, nous débouchâmes dans la lumière, l'endroit était désert.

Si je m'étais rendu seul au quai de l'Ange, je n'aurais rien pu faire. Il y avait même fort à parier que je n'en serais jamais revenu. C'était en fait un repaire de brigands où chacun exerçait son gagne-pain du mauvais côté de la loi ; de ce fait, les étrangers y éveillaient la plus vive suspicion. Et ceux qui, comme moi, venaient pour poser des questions, étaient les plus suspects et malvenus de tous.

Philip Lamprey semblait pourtant tout à fait à son aise et cria :

— Bertha ! Bertha Mendip ! C'est moi ! Philip Lamprey !

Comme par magie, les portes des taudis s'ouvrirent et le quai grouilla bientôt de personnages dont les visages curieux nous dévisageaient. D'abord, personne ne s'approcha ; on nous laissa debout, au milieu d'un cercle vide, comme si nous étions des lépreux. Enfin, ce qui ressemblait à un paquet de haillons malodorants se détacha de la masse des curieux, avança de quelques pas et se révéla être une femme minuscule, si maigre qu'elle en paraissait émaciée, aux traits flétris et à la peau

parcheminée. Je fus stupéfait de constater que la masse de cheveux sales et en bataille qui lui arrivaient aux épaules étaient encore châtain foncé. Elle devait avoir un peu moins de trente-cinq ans et paraissait le double de cet âge. Mais je vis ses yeux, ce qui changea tout. Bleus et brillants, ils pétillaient d'ardeur et de vitalité.

— Quiq'c'est ? demanda-t-elle à Philip Lamprey.

— Un ami à moi, fut la présentation concise de Philip qui, apparemment, l'estimait suffisante. Il veut t'poser des questiong sur cet'tunique, ajouta-t-il en désignant son vêtement.

— Ah voui ? fit Bertha sur un ton qui exprimait à la fois qu'elle n'était pas impressionnée et, tout aussi clairement, que mon amitié avec Philip ne lui inspirait pas confiance. Quiq'c'est ? répéta-t-elle.

— J'te l'ai dit, dit Philip avec impatience. Un ami. Tu peux lui faire confiance.

Un murmure menaçant monta du cercle des badauds et mes cheveux se hérissèrent sur ma nuque. Je n'avais qu'une idée : tourner les talons et m'enfuir. Puis j'eus une soudaine inspiration. Philip avait appelé son amie Bertha Mendip²⁸.

— Je suis colporteur, dis-je. J'étais novice à l'abbaye de Glastonbury jusqu'à ce que je découvre que la vie monastique ne me convenait pas. Ma maison se trouve à Wells. Mon père était tailleur de pierre pour la cathédrale.

De nos jours, en ce siècle éclairé, l'instinct tribal est fort en Angleterre. Mais il y a cinquante ans et plus lointainement encore, il l'était bien davantage. Le fait que j'étais né et que j'avais été élevé dans le Somerset ne prouvait nullement que j'étais digne de confiance, et pourtant, Bertha Mendip m'accorda immédiatement la sienne. Abandonnant son attitude agressive, elle désigna d'un mouvement de la tête une des cabanes.

— Feriez mieux d'entrer.

L'intérieur de la cabane était imprégné de l'odeur des vêtements qui séchaient, après avoir trop longtemps séjourné

²⁸ Du nom d'une chaîne de collines, les « Mendip Hills » dans le Somersetshire. (*N.d.T.*)

dans l'eau, au contact de la chair en putréfaction. Ils pendaient sur des bâtons au fond de la pièce, dans la fumée d'un feu asthmatique qui montait en spirale jusqu'à un trou pratiqué dans le plafond. Un jeune garçon, le fils de Bertha sans doute, aussi petit et fripé qu'elle, jetait du bois humide dans le feu. Il n'y avait pas trace du mari dont Philip avait parlé.

— Eh bien ? demanda brutalement Bertha, comme si elle était furieuse contre elle-même de m'avoir si facilement accepté. Queq' voulez-vous savoir ?

— À quel endroit dans la Tamise vous avez trouvé le cadavre qui portait cette tunique, répondis-je, en désignant Philip Lamprey.

— Y a longtemps de ça. Plus d'un an. J'sais pas pourquoi, personne voulait l'acheter...

Philip, pas plus que moi, n'était dupe de ces faux-fuyants. Il l'interrompit.

— T'en d'mandais trop cher, v'là la raison. Mais tout va bieng. Tu peux lui faire confiance. Il essaie simplement d'trouver un ami qu'a disparu l'hiver dernier devang l'auberge *La Confiance*. Person' sait si l'jeune homme est vivant ou mort et c'est dur pour sa famille.

En chemin, j'avais été forcé de satisfaire la curiosité avide de Philip à propos de mon intérêt pour sa tunique de camelot. J'avais donc dû lui dire mon histoire, du moins les épisodes en rapport avec notre démarche. Je priai du fond de l'âme de n'être pas obligé de la répéter une fois de plus pour Bertha Mendip. Heureusement, les explications de Philippe la satisfirent. Elle réfléchit profondément pendant un moment, puis se décida.

— Dans ce cas, dit-elle enfin, peut-être ben que j'vais me souvenir. Venez avec moi, vous aut', et j'vais vous indiquer l'endroit. Et toi, Matt ! T'entretiens le feu ! dit-elle à son fils d'un ton grondeur. T'entends ?

Le gamin acquiesça d'un air maussade et j'observai que, malgré sa maigreur, il était robuste et élancé : ce que j'avais pris pour des rameaux, tant il les maniait aisément, étaient en réalité de grosses branches. Je lui souris sans rien tirer de lui qu'un regard renfrogné. Il était manifestement très méfiant à l'égard des étrangers, y compris ceux que sa mère avait admis.

Renonçant à ma tentative amicale, je sortis de la cabane et rejoignis Bertha et Philip, debout au bord de l'eau.

CHAPITRE XVI

Un peu en amont de la rivière, de l'autre côté de l'étendue luisante de l'eau, je distinguai la silhouette de la Tour et, au-delà, difficilement perceptibles de si loin, les quais et les ruelles aux alentours de Thames Street. Bertha tendit un index sale et raide dans leur direction.

— C'tait là-bas. Près de la berge. Le cadav' d'un jeune homme qu'a été pris dans les filets d'un pêcheur. Ça arrive queq'fois. L'troisième que zai attrapé près d'là.

J'enregistrai le renseignement.

— Étaient-ils tous entièrement vêtus ?

— Pas d'ornement sur eux, queq' vous croyez ? On s'attend pas à ça, pas vrai ? Pas si y zont été volés et presque tous y zont été volés. Queq'fois, bien sûr, vous trouvez des cadavres qui zont toujours leurs bagues et leur chaîne d'or autour du cou et vous rendez grâce à Dieu. Des zivrognes tombés à l'eau la nuit ou des gens passés par-d'ssus bord de leur barque, surtout après qu'un fou a essayé d'passer trop vite les arches.

Je supposai qu'elle parlait ici des arches du pont de Londres entre lesquelles le courant tourbillonne dangereusement quand la marée descend. Bertha poursuivait :

— Mais la plupart, comme zai dit, c'est des pauvres bougres qu'ont été zattaqués et tués pour les malheureuses pièces qui zavaient dans leurs bourses.

Je trouvais plutôt macabre la sympathie de Bertha pour les victimes qu'elle dépouillait de leurs vêtements avant de les rejeter dans la rivière, mais je me gardai de montrer ma répulsion.

— Ce jeune homme qui portait la tunique de camelot, quel âge lui donnez-vous ? demandai-je.

— Vous zai dit que c'était un jeune homme, répondit Bertha agacée. Peut-être bien de votre âge, ajouta-t-elle en

m'examinant de pied en cap. Il zétait pas resté longtemps dans l'eau quand je l'ai trouvé. Les poissons zavaient pas commencé à le grignoter.

Mon estomac se souleva et j'ai bien cru que j'allais vomir. Mais je réussis à contrôler ma nausée et fus bientôt en état de lui demander d'une voix calme :

— L'auriez-vous repêché autour de la marée de la Toussaint ?

Bertha réfléchit en rongant un ongle noir entre ses dents cassées.

— Ça s'pourrait, admit-elle lentement. Oui, ça s'pourrait bien. Les nuits raccourcissaient, je me souviens. Faisait noir de bonne heure.

Elle réfléchit encore un instant.

— Faisait mauvais temps. Zavait plu pendant plusieurs jours avant. Foutue nuit noire et il pleuvait toujours quand j'lai trouvé.

— Était-ce quelque part près de l'entrée de Crooked Lane ? repris-je vivement quand elle se tut.

— Un peu en zaval, mais pas loin. Le courant zavait aucune chance de l'emporter loin, à cause du filet de pêche, comme vous zai dit.

— Les deux autres cadavres que vous avez trouvés près de là, était-ce avant ou après celui dont nous parlons ?

Bertha cessa de se rogner les ongles pour mordiller sa lèvre.

— Le premier, y a longtemps, répondit-elle. L'autre, je me rappelle pas bien. Après qui za passé un moment dans l'fleuve, un cadavre y est tout pareil à un aut'. Dans mon esprit, j'me les zembrouille.

Je la remerciai avec courtoisie de son aide et fis signe à Philip Lamprey qu'il était temps de nous en aller. J'aurais quitté sans regret le quai de l'Ange qui me donnait la chair de poule.

— Vous zy croyez que c'est vot' jeune homme ? Çui qu'vous cherchez ? me demanda Bertha.

— Oui, j'en suis presque certain. Lorsque je reverrai sa famille, je leur dirai d'abandonner tout espoir.

J'étais près de partir quand une idée surgit dans mon esprit.

— Vous connaissez bien Londres, n'est-ce pas ? Pourquoi cette ruelle est-elle appelée Crooked Lane ? Alors qu'elle est toute droite...

Bertha de nouveau se mordait la lèvre, une habitude qui semblait associée chez elle à la réflexion.

— S'est pas toujours zappelée comme ça, dit-elle au bout d'un moment. Quand j'étais même, elle zappelaient autrement, j'crois bien... Doll ! hurla-t-elle.

Une autre femme, plus âgée qu'elle, apparut sur le seuil d'un taudis voisin.

— Crooked Lane, dans Thames Street, zappelaient pas autrement aut'fois ?

— Conduit Lane, répondit d'un ton bref la vieille femme avant de disparaître.

— Tout juste, confirma Bertha, l'air sagace. Me demandez pas pourquoi qu'elle a changé d'nom parce que j'sais pas, ça c'est sûr.

Je pouvais concevoir qu'une mauvaise prononciation qui avait perduré des dizaines d'années avait pu opérer la transformation, jusqu'à ce que l'usage courant fît de « Conduit » « Crooked », mais il n'y avait pas de conduit non plus dans cette rue. Je le fis remarquer et Doll fut de nouveau sommée de sortir.

— Pourquoi qu'on l'a zappelée Conduit Lane ? demanda Bertha.

Il sembla d'abord que Doll ne pouvait s'en souvenir ou que, peut-être, elle n'avait jamais su pourquoi. Mais après que nous l'eûmes étourdie de questions – Bertha, Philip Lamprey, moi, plus quelques occupants du quai de l'Ange qui commençaient à s'intéresser au débat –, Doll dit qu'elle pensait qu'il y avait un égout souterrain qui partait des caves de l'une des auberges et se jetait dans la rivière. Il était utilisé, mais Doll ne savait pas très bien comment, pour introduire en contrebande des fûts de vin dans les immeubles.

C'était là, je le voyais bien, le maximum de ce que Doll pouvait nous dire, ce qui n'empêchait pas que mon cœur bondissait d'excitation. Si l'égout souterrain existait toujours entre la rivière et l'auberge *La Confiance*, ce qui était probable,

même s'il n'était plus utilisé selon sa destination première, il demeurerait un moyen simple de faire disparaître des cadavres.

Mais, d'abord, pourquoi y avait-il des cadavres ? Pourquoi Clement Weaver avait-il été assassiné, comme j'en étais sûr à présent ? Pourquoi le même sort s'était-il abattu sur Sir Richard Mallory et Jacob Pender ? Et quel était le rapport – si rapport il y avait – entre tous ces morts et la mystérieuse jeune femme qui semblait être pratiquement la prisonnière de Martin Trollope ? Je n'avais pas de réponse satisfaisante à toutes ces questions.

Je remerciai de nouveau Bertha et suivis Philip Lamprey jusqu'à l'escalier du quai proche du pont de Londres où nous prîmes une barque pour revenir dans la City. L'après-midi était très avancé, ce serait bientôt l'heure du souper et j'avais faim. Il me fallait de la nourriture et du temps pour ordonner mes idées. Tant d'événements s'étaient succédé pendant ces deux derniers jours que je risquais de m'embrouiller au point de n'être plus capable de rien. J'étais sûr maintenant, comme je ne pourrais jamais l'être, de la mort de Clement Weaver. Alors pourquoi m'entêter ? Après avoir fait mes adieux à Philip Lamprey, qui était impatient de retourner à ses affaires personnelles, je me posais à moi-même la question, tandis que je marchais du pont de Londres jusqu'à Thames Street. Mais je connaissais déjà la réponse. Dieu m'avait déjà donné maintes preuves que telle était Sa volonté : je devais élucider ce mystère. Malgré mes efforts, je n'arrivais pas à me convaincre que l'achat de la tunique en camelot, effectué par Philip Lamprey après des mois de tergiversations, et notre rencontre quelques heures plus tard fussent simples coïncidences. La Main de Dieu était là et je ne pouvais l'ignorer. De plus, un sixième sens me disait que tous les morceaux nécessaires à la solution de l'énigme s'étaient devant mes yeux, à condition que j'eusse des yeux pour voir. Je n'avais pas oublié l'impression obsédante d'avoir manqué un indice essentiel, le sentiment de mon impuissance à capter le sens d'un mot ou d'un geste prononcé ou accompli devant moi.

Je n'avais d'autre choix que de poursuivre mon enquête. Peut-être l'inspiration me viendrait-elle quand mon estomac serait mieux lesté.

Alors que je prenais l'angle de Crooked Lane, près de *La Confiance*, je fus témoin d'un remue-ménage étonnant dans la cour. Drapée dans un manteau bordé de fourrure, une dame descendait d'un char de voyage tandis qu'un gentleman, aussi richement vêtu et probablement son mari, donnait aux garçons d'écurie des ordres pour le logement de ses chevaux. Martin Trollope en personne se démenait pour accueillir ces clients distingués et bon nombre des domestiques de l'auberge paraient pour faire bonne impression. En fait, l'attention générale était si concentrée sur les nouveaux venus qu'il me vint à l'esprit que je pourrais entrer dans l'auberge sans que personne s'en aperçût. Mettant ma théorie à l'épreuve de la réalité, je fis glisser ma balle de mon dos, la déposai sous le porche et m'avançai tranquillement vers Martin Trollope, si près que j'aurais pu le toucher. Puis je montai l'escalier du balcon et m'avançai jusqu'à la porte du fond.

Ici, tout était aussi tranquille que lors de ma visite précédente ; pas trace de servante vaquant à ses travaux mais un silence qui, pour mon imagination débridée, semblait terriblement menaçant. J'essayai furtivement le loquet de la porte à ma gauche mais cette fois elle ne s'ouvrit pas. Je poussai de nouveau, doucement, mais il était mis de l'intérieur.

J'allai à la fenêtre de l'autre côté, l'ouvris, me penchai et me tordis le cou jusqu'à ce que je visse la cour. Là, rien n'avait changé ; attentif, Martin Trollope prêtait l'oreille aux ordres et aux souhaits des nouveaux venus, tout en surveillant deux domestiques qui déchargeaient un grand coffre de voyage à l'arrière du char. Je rentrai la tête et fermai doucement la croisée. À en juger par les éclats de voix rageurs du gentleman et les gémissements plus doux mais lancinants de sa femme, ils continueraient de retenir l'attention pendant quelque temps encore. Je revins à la porte et essayai de nouveau le loquet qui demeura inébranlable.

Je posai mes lèvres sur la fente entre la porte et son montant et soufflai aussi fort que je l'osai :

— Il y a quelqu'un ici ?

Après un long silence, j'entendis un très faible son, comme le bruissement d'une jupe de femme lorsqu'elle frôle les joncs sur

le plancher. Je murmurai de nouveau, un peu plus fort cette fois :

— Il y a quelqu'un ici ?

Une toux légère récompensa ma persévérance mais le silence retomba sur ce signe de vie. Je secouai prudemment le loquet puis décidai de passer à une autre tactique.

— N'ayez pas peur, dis-je, je ne suis pas un domestique de l'auberge. Je suis un ami. Je désire vous aider.

J'entendis de nouveau le froissement de jupe puis un souffle à peine audible de l'autre côté de la porte.

— Qui êtes-vous ? demanda une voix de femme, rapide et basse, comme si elle craignait que nous puissions être découverts d'un moment à l'autre. Comment vous appelez-vous ?

— Je m'appelle Roger. Je suis colporteur. Je pense vous avoir vue à la fenêtre hier matin. Je pense... Je ne sais pourquoi, mais j'ai eu l'impression que vous aviez peut-être des ennuis. Que vous étiez retenue contre votre gré... Si je suis complètement ridicule, dites-le.

Une autre longue pause suivit, puis la voix murmura :

— Puis-je vraiment vous faire confiance ?

Je n'eus que le temps de murmurer en retour « Absolument » car un bruit de pas montait du petit escalier en colimaçon au bout du corridor et une femme de chambre de l'auberge apparut, portant une pile de linge propre, manifestement destiné à la chambre où ma prisonnière était enfermée.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle. Le maître sait-il que vous êtes ici ?

Je réfléchis rapidement.

— Je suis à la recherche d'un de vos clients, dis-je. Maître Gilbert Parsons. Je suis bien à l'hôtellerie de *La Tête du Baptiste*, n'est-ce pas ?

— Non, c'est plus bas dans la rue, à quelques pas. Ici, c'est l'hôtellerie *La Confiance*.

La fille pouffa de rire et commenta d'un ton moqueur :

— Maître Trollope vous regarderait de travers s'il savait que vous confondez cette auberge minable et la sienne. Et

maintenant, filez d'ici ! Avant que je prenne la peine de chercher si vous mentez ou non, ajouta-t-elle finement.

Il ne me restait qu'à partir, maudissant ma malchance. J'avais le sentiment que, même si je rôdais autour de l'auberge et attendais que la voie fût de nouveau libre, je n'obtiendrais rien de plus de ma captive. Déjà nerveuse avant l'irruption de la servante, elle le serait désormais doublement. Je remerciai la femme de chambre avec un sourire conquérant et repartis par la porte du balcon. Dans la cour, le spectacle était inchangé. La voix forte du gentleman et les plaintes de sa femme continuaient de capter l'attention de Martin Trollope. M'étant arrêté pour reprendre mon souffle avant de m'échapper, j'entendis la femme dire :

— Milord de Clarence lui-même nous a recommandé cette auberge la dernière fois que nous l'avons reçu chez nous dans le Devonshire. Il serait contrarié d'apprendre que l'on nous a offert une chambre de second choix au fond de la maison.

— Parfaitement, mon cher, parfaitement !

Assenant une énorme tape sur l'épaule de Maître Trollope, son époux renchérit :

— Au besoin, patron, mettez un autre client dehors. Il nous déplairait d'avoir à nous plaindre à Sa Grâce, mais, si cela est nécessaire...

Je n'entendis pas la fin de la phrase : la lumière m'aveuglait. Saint Paul sur le chemin de Damas n'avait reçu plus grande révélation que celle qui vint à moi sur le balcon de *La Confiance*. Sans même avoir vu son visage, je savais quelle dame était séquestrée dans cette chambre. Mais ce visage, je l'avais déjà vu, de cela, j'étais certain : dans Corn Street, à Bristol, il y avait cinq mois. Je me rappelais ce que Bess Woodward m'avait dit : Martin Trollope était le cousin d'un protégé du duc de Clarence. Avec ce souvenir me revinrent certaines paroles prononcées par Philip Lamprey : « Une fois, j'ai entendu dire que c'était un bâtard aux dents longues qui ferait n'importe quoi pour de l'argent. » Et les propos de Thomas Prynne : « L'auberge *La Confiance* doit une bonne partie de sa clientèle à la recommandation du duc lui-même. J'aimerais pouvoir me flatter de cet appui royal. »

Ainsi, Martin Trollope était redevable envers milord de Clarence de nombreuses faveurs. *La Confiance* serait donc l'endroit que celui-ci choisirait tout naturellement s'il voulait soustraire sa belle-sœur au regard de son frère. Qui aurait l'idée d'aller chercher une dame de si haute naissance dans une vulgaire auberge, et déguisée en fille de cuisine ? Je ne pensais pas, bien sûr, que Lady Anne fût autorisée à s'approcher des cuisines, mais il aurait été impossible de garder le secret de sa présence aux autres servantes. D'où l'invention de la nouvelle servante malade, tenue de garder la chambre. Il était difficile de prévoir combien de temps ce subterfuge pourrait être perpétué, mais le duc de Clarence avait sûrement prévu d'autres arrangements pour cacher Lady Anne, au cas où un membre du personnel de *La Confiance* deviendrait soupçonneux. Toutefois, Clarence avait compté sans moi, l'étranger.

Je descendis tranquillement l'escalier, passai de nouveau à moins d'un pouce du dos de Martin Trollope et sortis de l'auberge sans m'accorder le temps de penser au danger. Puis, le cœur battant contre mes côtes, je revins avec gratitude en lieu sûr, à *La Tête du Baptiste*, pour prendre conseil de Thomas Prynne.

— Êtes-vous sûr de ce que vous avancez, mon garçon ? Absolument certain ?

Impossible pour moi d'en vouloir à Thomas Prynne ou à son associé s'ils ne pouvaient me croire sur parole. Je trouvai moi-même la situation difficilement imaginable, aussi avais-je ménagé leur crédulité en leur taisant mes autres soupçons concernant Martin Trollope et *La Confiance*. Je savais à présent ce que j'allais faire à ce propos, mais il fallait d'abord procéder à la délivrance de Lady Anne.

Quelques heures nous séparaient encore du couvre-feu. La fin de ce jour d'octobre avait été belle et pas un nuage n'ajoutait son ombre à celle du crépuscule. J'avais soupé hâtivement à la table de la cuisine, tout en racontant mon histoire à mes deux hôtes et regrettant que mon esprit, si préoccupé d'autres choses, m'empêchât de rendre pleinement justice à la cuisine de Thomas. Sous leur réticence initiale devant mon récit, je sentais chez eux de l'intérêt pour les événements excitants qui se

déroutaient dans leur voisinage. L'ambiance était tendue dans la cuisine.

— Où trouverai-je le duc de Gloucester ? leur demandai-je.

Abel regarda Thomas et haussa les sourcils.

— Je crois que lorsqu'il est à Londres, il réside au château de Baynard, chez sa mère, la duchesse d'York.

Thomas acquiesça d'un mouvement de tête.

— Où est-ce ? lui demandai-je.

— Pas très loin du Steelyard, au bord de la rivière. Le terrain appartenait autrefois aux frères noirs²⁹ et cette partie de la cité porte toujours leur nom.

— Je crois l'avoir vu, dis-je. Une grande bâtisse avec des créneaux et des tours.

De nouveau, Thomas hocha la tête, mais il commençait à paraître inquiet.

— Êtes-vous bien sûr de savoir ce que vous faites, mon garçon ? Le duc ne vous fera pas de cadeau si vous l'embarquez dans une chasse à l'oie sauvage. Êtes-vous sûr que Lady Anne est portée disparue ?

— Je tiens la nouvelle d'un des serviteurs du duc. Je vous l'ai déjà expliqué.

J'avais dû laisser transparaître une impatience réelle car Abel repartit sèchement :

— Inutile de vous mettre en colère. Thomas essaie seulement de vous empêcher de vous ridiculiser. D'après vos dires, vous n'avez pas réellement vu cette femme dont vous supposez qu'elle est cachée à *La Confiance*.

Je ravalai mon irritation car je me rendais compte que lui et son associé ne faisaient que me prêcher la prudence pour mon propre bien.

— Je regrette, dis-je contrit, mais je suis aussi certain qu'on peut l'être que c'est Lady Anne et, si je ne vais pas trouver milord de Gloucester avec mes renseignements, tels qu'ils sont, je considérerais que je manque à mon devoir.

²⁹ Les dominicains, dits Blackfriars en raison de la couleur de leur bure, s'y étaient installés en 1276. (N.d.T.)

Pourquoi devais-je éprouver un sentiment de devoir plus impérieux envers un des frères du roi qu'envers l'autre ? Je ne pouvais me l'expliquer. Peut-être était-ce lié au fait que j'étais né le même jour que lui ; ou à l'affection spontanée que le jeune duc m'avait inspirée la veille quand je l'avais vu chevaucher devant Saint-Paul. Et puis, tout le monde parlait en termes bienveillants du plus jeune frère du roi tandis qu'on entendait rarement faire l'éloge de milord de Clarence. Mais quelles qu'en fussent les raisons, ma loyauté envers Richard de Gloucester et les affinités que je ressentais pour lui étaient nées à ce moment et ne se sont jamais érodées depuis. (Il me semble avoir déjà exprimé des sentiments similaires dans ce récit. Si c'est le cas, pardonnez-moi ; cet homme a été l'étoile qui guida ma vie.)

— Eh bien, si vous devez y aller, vous le devez, conclut Thomas qui se leva et sortit de la cuisine.

Quand il revint quelques minutes plus tard, il portait un mazer de liquide pétillant, coiffé de mousse.

— Notre meilleure bière, me dit-il en posant le mazer sur la table. La soirée sera glaciale. Vous aurez besoin de vous défendre contre le froid.

— Et pour vous donner du courage, ajouta Abel Sampson d'un ton rude.

Je tendis avidement la main vers le mazer, puis la retirai brusquement. Je me rappelai la nuit dernière et les méfaits que j'avais été incapable de contrôler. Pas question de me présenter ivre, si peu que ce soit, au château de Baynard ; même si la bière était moins puissante que le bordeaux de l'auberge, je refusais de prendre ce risque.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Thomas, offensé. Je vous ai dit que c'est là notre meilleure bière.

— Je n'en doute pas un instant, répondis-je d'un ton conciliant. C'est simplement que je tiens à garder la tête froide.

— Ah ! s'exclama Thomas, souriant d'un air compréhensif. Bien sûr ! Dans ce cas, nous vous excusons, n'est-ce pas, Abel ?

Son associé eut un sourire railleur. Je me sentais mal à l'aise. Contrairement à Thomas, Abel ne m'avait jamais vraiment adopté. Pourquoi d'ailleurs l'aurait-il fait ? Marjorie Dyer n'était pas son amie. J'évitai cependant que mes pensées s'arrêtassent

sur ce nom. Quand éclaterait au grand jour la vérité sur l'auberge *La Confiance*, Thomas Prynne pourrait recevoir un choc déplaisant.

Je me levai de table, enfilai le manteau de ratine bourrue que j'avais sorti de ma balle avant le souper et pris mon bâton.

— Souhaitez-moi bonne chance, dis-je en souriant.

— De tout cœur, dit Thomas, la main tendue. Abel et moi allons attendre votre retour en retenant notre souffle.

CHAPITRE XVII

Je ne sais exactement à quel moment je me suis rendu compte que j'étais suivi. Je marchais d'un pas allongé, mais sans me presser, car je n'avais pas envie d'arriver au château de Baynard agité et hors d'haleine. Il me faudrait disposer de mes esprits, être calme et faire preuve d'autorité si je voulais m'assurer une chance de voir le duc. Tout en parcourant Thames Street, très animée encore à cette heure, je priais le ciel qu'il soit chez lui.

À proximité du pont, là où débute Fish Street qui part vers le nord en direction d'East Cheap et de Bishop's Gate, je me retournai pour regarder derrière moi. Je le fis par hasard : un cri ou un bruit quelconque avait attiré mon attention mais, avant d'avoir pu repérer sa source et satisfaire ma curiosité, mon regard s'était arrêté sur une silhouette encapuchonnée qui, à travers la foule, se faufilait rapidement dans mon sillage. Même alors, je n'aurais rien remarqué n'était le fait que, sitôt que j'eus tourné la tête, la silhouette en manteau s'esquiva prestement entre deux éventaires et s'évanouit.

La disparition soudaine de ce personnage, que je venais de voir moitié courant moitié marchant avec détermination, m'intrigua. De plus, il me semblait que cette silhouette m'était connue : l'allure, le grand manteau fluide, le capuchon tiré vers l'avant qui dissimulait le visage. Le souvenir me revint : c'était l'homme, ou la femme, que j'avais vu aux premières heures du matin remonter rapidement Crooked Lane et entrer dans l'auberge *La Confiance*.

Je repris ma route du même pas mesuré pendant quelques minutes avant de tourner de nouveau la tête. La silhouette au long manteau était toujours là et m'avait un peu rattrapé, si bien que je vis des jupons sous l'ourlet de son manteau. Une femme, donc ! Mais qui ? La réponse jaillit presque instantanément.

Matilda Ford, la cousine de Marjorie Dyer. Ainsi, l'on avait dû remarquer ma présence à *La Confiance*. Soit Matilda, soit la femme de chambre avait signalé notre rencontre à Martin Trollope. Soupçonneux, il avait dépêché Matilda pour qu'elle s'informe à *La Tête du Baptiste* et quand on lui avait dit que j'étais ressorti, il lui avait ordonné de me suivre. J'avais alors de l'avance et elle avait été obligée de forcer l'allure pour me rattraper.

Quand je la regardai de nouveau, elle ralentit instantanément et s'arrêta pour examiner les morceaux de viande exposés sur l'étal d'un boucher. Je vis l'homme lui parler mais elle fit « non » de la tête et reprit lentement sa marche. Je l'imitai mais, au bout de quelques pas, je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule et vis qu'elle était presque à ma hauteur. Nous avions dépassé l'entrée du pont de Londres et la circulation était moins dense ; les gens avaient terminé leurs achats pour aujourd'hui et ils repartaient chez eux. Quelques boutiquiers commençaient à rentrer leurs marchandises dans leurs magasins, d'autres continuaient de bonimenter à tue-tête dans l'espoir d'attirer le client de la dernière minute.

Tout en poursuivant mon chemin, je réfléchissais à la meilleure façon de me tirer de cette situation. Fallait-il continuer tranquillement comme si j'ignorais sa présence ? Ou faire brusquement demi-tour et l'affronter ? Mais comment réagirait-elle à ce défi ? Et qu'espérait Martin Trollope en me faisant suivre par une femme ? Elle ne pouvait me faire grand mal... Quel imbécile j'étais ! Quel balourd ! Matilda Ford n'avait pas besoin de m'attaquer. Dès qu'elle aurait vu où j'allais, elle retournerait comme une flèche à *La Confiance* dont Lady Anne disparaîtrait par enchantement. La seule chose que je pouvais faire était de semer Matilda.

Mais comment ? Les tours du château de Baynard se dressaient déjà devant moi. Si je n'agissais pas rapidement, Matilda devinerait quelle était ma destination et ferait demi-tour pour en informer Martin Trollope... Une femme en capuchon rayé surgit de l'ombre et une main caressa mon épaule.

— Tu cherches quelqu'un, joli petit canard ?

J'ai reçu beaucoup de noms et surnoms au cours de mon existence, dont certains, très spirituels, étaient aussi très mérités ; d'autres l'étaient moins. Mais « joli petit canard » fut peut-être celui qui convenait le moins au jeune colosse que j'étais. Néanmoins, cette femme était une messagère divine. (Après tout, si Dieu S'est servi de Marie-Madeleine pour servir Ses desseins, pourquoi pas d'autres prostituées ? me demandai-je.) Je glissai mon bras autour de sa taille et fus heureusement surpris de constater qu'elle sentait le propre.

— Où... Où travaillez-vous ?

Ma question la fit rire et elle tendit le cou en direction d'une ruelle étroite.

— Chez la vieille Mère Bindloss, dans Pudding Street. Viens, c'est à deux pas.

Résistant à la tentation de voir si Matilda Ford attendait, je me laissai entraîner dans la ruelle. Une odeur de putréfaction assaillit mes narines et je vis que des cadavres de rats et celui d'un chat, des aliments pourris et des excréments humains bouchaient le caniveau qui courait au milieu de la rue. Dans l'ensemble, les rues de Londres ne sont pas propres ; celle-ci était particulièrement repoussante. Ma compagne s'arrêta à mi-chemin de la ruelle et frappa à la porte d'une maison.

Une grille s'ouvrit en haut de la porte, et une voix s'enquit :

— Qui est là ?

— Susan, répondit la fille d'une voix basse et sifflante. J'amène un client.

Incapable de résister davantage au besoin de surveiller mes arrières, j'eus tout juste le temps de voir Matilda Ford disparaître au coin de la rue. Elle avait manifestement attendu pour voir où j'allais. La voilà satisfaite, me dis-je ; elle n'a rien deviné de mes intentions réelles.

La porte s'ouvrit et j'entrai, vivement incité par la poussée persuasive qu'exerça Susan. Une chandelle tremblante éclairait un corridor étroit et un escalier où des filles étaient assises, plus ou moins dévêtues.

— Par tous les diables ! s'écria l'une d'elles, le cou tendu par-dessus les têtes des autres. Où tu l'as-tu dégoté ? Dis donc, p'tit

cœur, quand t'en auras fini avec Susan, j'suis partante. J'parie qu'un grand gars comme toi peut en baiser plusieurs d'affilée.

Les autres femmes s'esclaffèrent grossièrement. Horreur ! Je me sentis rougir. Heureusement, il faisait très sombre, elles ne pouvaient s'en apercevoir. Je me tournai vers Susan.

— Je suis désolé, dis-je, en cherchant dans la sacoche de ma ceinture dont je sortis un penny d'argent, mais je ne désire pas vos... vos services.

Susan me regardait sans comprendre.

— Écoutez, repris-je vivement, en pressant la pièce contre sa paume, je souhaite payer le temps et la peine que vous avez pris. Mais la vérité est que je suis venu seulement pour me débarrasser de la femme qui me poursuit, ajoutai-je maladroitement. Je crains de ne pas pouvoir vous en dire plus.

— C'est ta femme ? m'interpella la fille qui avait parlé la première. Et tu as filé pour aller en voir une autre ?

Un murmure de sympathie s'éleva de l'escalier. Même Susan qui avait paru profondément offensée sourit et me tapota l'épaule.

— Tiens, mon joli, garde ton argent. Et si ta bien-aimée ne veut décidément pas de toi, reviens nous voir et on te consolera.

De nouveau l'escalier retentit de cris d'approbation ; j'ouvris la porte et me glissai dans la rue. Après avoir remercié d'un baiser sur la joue celle qui m'avait sauvé à son insu, je rebroussai chemin vers la rivière. Je n'entendis pas la porte se refermer derrière moi et soupçonnai que Susan me suivait des yeux, regrettant de m'avoir laissé filer si facilement. Un coup d'œil par-dessus mon épaule m'apprit que j'avais raison. Susan était toujours debout dans l'embrasement de la porte...

À cet instant, alors que j'étais distrait, je sentis un grand souffle d'air tournoyer devant moi. Je tournai brusquement la tête, juste à temps pour éviter le coup. Surgie d'une porte où elle s'était dissimulée, Matilda Ford brandissait un couteau.

Instinctivement, j'empoignai à deux mains mon gourdin et réussis, mais de justesse, à parer le coup. Un instant en déséquilibre, elle retrouva vite son aplomb et revint vers moi, agile comme un chat. La longue lame du couteau affûté, que je

l'avais vue utiliser pour dépiauter les lapins dans la cuisine de *La Confiance*, brilla d'un éclat maléfique dans l'obscurité de la ruelle. De nouveau je parai le coup assené d'en haut mais, en essayant d'esquiver l'assaut suivant, je glissai sur une ordure et m'étalai sur le sol. Je tentai désespérément de me relever mais elle était trop rapide pour moi et, du coin de l'œil, je la vis se précipiter pour m'assassiner. Le capuchon était tombé sur ses épaules et je distinguais parfaitement son visage : l'éclat sinistre des yeux, les narines dilatées qui déjà flairaient le sang. De ma vie je n'avais croisé femme si diabolique. Et il semblait bien que ce serait ma première et dernière rencontre. Avec un hurlement d'horreur, je roulai sur le côté pour essayer d'échapper au couteau.

Je n'avais plus d'espoir en faisant cela. Comme dans un rêve, je regardai l'éclat du métal entamer sa trajectoire vers le bas... Rien ne se passa. Après ce qui me parut être une éternité mais ne dura en fait que quelques secondes, j'ouvris les yeux ; des yeux qu'à l'instar de la plupart des gens, j'avais fermés face à une mort certaine. Je pris soudain conscience d'un brouhaha de voix féminines, de jurons et d'imprécations, d'insultes et de grossièretés qui surpassaient de loin ceux que j'avais entendus jusqu'alors. Je me relevai précipitamment. Matilda Ford se débattait pour échapper aux griffes d'un groupe de prostituées menées par Susan qui, en lui mordant le poignet, força la criminelle à lâcher son couteau. Je me penchai pour le récupérer quand un bruit d'étoffe qui se déchire, suivi d'un galop effréné m'apprirent que ma meurtrière en puissance s'était échappée, laissant derrière elle un manteau en lambeaux.

— Laissez-la fuir ! dis-je vivement. Et merci à vous toutes de m'avoir sauvé la vie.

— Ça alors ! s'exclama une des filles dont l'ardeur combative soulevait les seins nus. En v'là une virago ! Dis voir pourquoi tu l'as épousée ?

Je ne me souvenais déjà plus avoir prétendu que j'étais poursuivi par ma femme mais je me raccrochai avec gratitude à cette explication. Je devais maintenant arriver au château de Baynard aussi vite que possible. Je n'avais aucune envie de faire devant ce public le procès de ma soi-disant épouse.

— Oh, vous savez comment les choses se passent, fis-je en haussant les épaules. Tout le monde change. Et, pour ne rien vous cacher, je lui ai donné des raisons d'être amère. Il faut que je parte à présent. Ma... ma maîtresse va se demander ce qui m'est arrivé. Encore merci à vous toutes.

Je repris ma route, accompagné de leurs vœux et d'une pétarade de grivoiseries dont je ne livrerai que la plus innocente : « Trousse-la de ma part ! » Au sortir de la ruelle, je m'arrêtai et regardai attentivement à droite et à gauche pour m'assurer que Matilda n'était pas dans les parages. Je me retournai pour adresser un geste d'adieu à mes bienfaitrices puis, un peu secoué mais toujours déterminé, je pris d'un pas rapide la direction du château de Baynard.

Les sentinelles en faction près de la grille refusèrent de me laisser passer. Elles reconnurent que milord de Gloucester et la duchesse Cécile étaient au château, mais autoriser un étranger à entrer alors que le couvre-feu était si proche dépassait leurs attributions. C'était l'heure où le duc se reposait et s'occupait de ses hôtes. C'était aussi, lorsqu'il séjournait chez sa mère, l'heure qu'il consacrait à ses enfants, Lady Katherine et le petit Lord John.

— Si vous avez une requête à présenter, me dit rudement une des sentinelles, revenez demain. Milord tient dans la matinée une audience de requêtes.

— Il ne s'agit pas d'une requête, répondis-je impatientement. Allez au moins dire au duc que je suis là. C'est urgent.

Les deux hommes éclatèrent de rire.

— Pour qui vous prenez-vous, jeune prétentieux ? demanda le plus grand.

Le plus petit renchérit :

— Nous ne laissons jamais entrer les bâtards de la rue qui s'abusent au point de croire qu'ils ont quelque chose d'important à dire à Sa Grâce. De plus, nous savons d'expérience que vous pourriez bien avoir un poignard dissimulé sous ce manteau.

Pour qu'ils pussent vérifier que je ne portais pas d'armes, j'ouvris mon manteau et me rappelai – hélas trop tard –

qu'après avoir ramassé le couteau de Matilda Ford, je l'avais passé dans ma ceinture par mesure de sécurité. À la vue de l'arme dégainée, les deux sentinelles me saisirent et me tramèrent à l'intérieur.

Eh bien, me voici au moins dans la place, me dis-je. Bien entendu, ce n'était pas de la façon que j'avais prévue. Je protestai de mes bonnes intentions, essayant de couvrir de mes vociférations les appels à l'aide de mes ravisseurs. Comment allais-je parvenir à les convaincre que je n'étais pas un assassin en puissance ? Moi aussi, j'envoyai un appel au secours désespéré. Dieu ne pouvait sûrement pas m'abandonner en un tel moment.

Il ne m'abandonna pas. Le premier individu qui arriva sur les lieux en réponse aux cris des sentinelles était l'homme que j'avais sauvé du zèle excessif du marchand de petits pâtés.

— Que se passe-t-il ? s'exclama-t-il avec indignation. Ce tapage arrive jusque dans les appartements privés de Sa Grâce. J'espère que vous pourrez me donner une explication...

Il s'arrêta net en me reconnaissant :

— Que faites-vous ici ?

Une des sentinelles, qui s'apprêtait à me désigner comme suspect d'intentions criminelles, hésita :

— Vous le connaissez ? demanda-t-il au petit homme.

— Nous nous sommes rencontrés, commença mon ami que j'interrompis impétueusement :

— Je dois voir le duc. Immédiatement. Je crois que j'ai trouvé Lady Anne Neville.

Dire qu'il resta bouche bée serait en deçà de la vérité. Sa mâchoire inférieure rejoignait presque son collet.

— En êtes-vous sûr ? s'écria-t-il abruptement.

C'était mon tour d'hésiter. Si je disais la vérité et admettais que je n'avais pas vu la dame en face, je pourrais être à nouveau soupçonné d'intentions mauvaises. De plus, dans mon esprit, j'étais absolument certain de ma découverte. Je pris une profonde inspiration et dis :

— Oui. Je sais où Lady Anne est cachée.

Le petit homme se tourna vers les sentinelles :

— Laissez-le passer, ordonna-t-il. Je réponds de lui. Par ici ! ajouta-t-il à mon adresse.

Nullement convaincues, les sentinelles s'écartèrent de mauvaise grâce après m'avoir délesté de mon bâton et du couteau. Je leur adressai ce que j'espérais être un sourire rassurant et suivis mon guide qui me fit traverser la cour d'honneur, puis une cour intérieure où se trouvaient la boulangerie, la buanderie et les cuisines. Les torches sur les murs, haut placées dans leurs appliques de fer, flamboyaient déjà contre les vieilles pierres avec un bruit semblable à du parchemin qu'on déchire. Dans cette seconde cour, beaucoup plus bruyante et agitée, se déployaient le tourbillon d'activités et le jacassement incessant sans lesquels les grands et les puissants semblent incapables de vivre. Des hommes et des garçons portant la livrée du duc de Gloucester s'affairaient fébrilement, imbus de leur importance, sans jamais accomplir rien de concret ; c'est ainsi, du moins, qu'en jugea mon regard réprobateur.

Par un étroit escalier de pierre, je fus conduit le long d'un corridor guère plus spacieux vers un autre escalier en colimaçon, devant à tout moment m'aplatir contre le mur car des gens passaient de force devant moi. Impatienté par ce retard, mon ami finit par crier :

— Holà ! Holà ! Place ! Place ! Nous portons une affaire à Lord Richard.

Je n'ose dire que l'effet fut instantané mais nous progressâmes quand même un peu plus vite. Finalement, nous arrivâmes devant une arcade voilée par un rideau de cuir qui, une fois repoussé, découvrit une antichambre. J'y fus cérémonieusement introduit. J'avais le sentiment que le petit homme jouissait de ce moment de gloire.

Derrière une table, un jeune homme penché sur des documents qui me parurent importants leva la tête d'un air interrogateur quand nous entrâmes.

— John Kendal, le secrétaire de Sa Grâce, me souffla mon ami à l'oreille.

— Que puis-je pour vous, Timothy Plummer ? demanda John Kendal. Et qui est cet homme qui vous accompagne ?

— Il s'appelle Roger Chapman et il a des nouvelles très importantes pour le duc.

Les sourcils haussés du secrétaire exprimèrent son incrédulité patiente et il me regarda de bas en haut. Soumis à cet examen déplaisant, je lui retournai son regard aussi fermement que je le pus. Manifestement, il apprécia ce qu'il vit car il sourit soudain et hocha la tête.

— Quelles peuvent être ces nouvelles, Roger Chapman ? Je vous préviens, il faut qu'elles soient réellement très importantes pour que Sa Grâce vous reçoive à cette heure. C'est le seul moment de la journée qu'elle passe avec sa mère et ses enfants.

— Sa Grâce me recevra très bien, assurai-je avec vigueur. Je pense savoir où se trouve Lady Anne Neville.

La pièce où je fus introduit n'était pas très grande mais elle était luxueuse. Un feu odorant de bûches de pin brûlait dans la cheminée et, sur le plancher, une abondance de fleurs séchées parsemaient les jonchées. Il y avait au moins trois fauteuils dont les dossiers étaient sculptés de délicats motifs d'oiseaux et de feuilles intercalés, plus quatre ou cinq tabourets assortis. Une table basse placée contre un mur portait une aiguière d'argent et des verres à pied de Venise que la lueur du feu faisait miroiter et scintiller. Les tapisseries qui ornaient les murs représentaient la lutte d'Héraclès et de Nérée, tour à tour métamorphosé en cerf, oiseau, chien, serpent et finalement en homme. Des myriades de chandelles de cire – c'est du moins ce qui parut à mes yeux éblouis – brûlaient sur un lustre de cuivre pendu au plafond.

Deux enfants, une fille et un garçon un peu plus jeune, jouaient devant le feu sur un tapis, chose que je n'avais encore jamais vue. Ce devait être les deux bâtards du duc. Près de la cheminée, une femme aux traits fortement accentués et d'aspect redoutable était assise dans un fauteuil. Il s'agissait bien sûr de la duchesse d'York, mère du roi, du duc de Gloucester et du duc de Clarence, sœur du défunt comte de Warwick et belle-mère du duc de Bourgogne. À en croire les bruits qui couraient, une redoutable maîtresse femme.

Le duc Richard était debout quand j'entrai. Il portait une longue robe flottante de velours rouge sombre, doublée de

zibeline, et des pantoufles de satin noir richement brodées de fil d'or. Manifestement, il se détendait après les tâches du jour et, n'était l'importance de la raison qui m'amenait, je me serais senti coupable de le déranger. Son visage maigre était jaunâtre à la lumière clignotante des chandelles et des cernes sombres soulignaient ses yeux, comme s'il avait mal dormi. J'appris plus tard que la comtesse de Desmond l'avait une fois désigné comme le plus bel homme de Londres après son frère Édouard. Ce n'était sûrement pas l'impression qu'il donnait ce soir-là, mais c'était un homme dont l'apparence physique dépendait beaucoup de son état de santé et des diverses fluctuations de son état d'esprit.

John Kendal l'avait informé de la raison de ma venue et, alors que je m'approchais et lui faisais ma révérence, je sentis une grande tension dans son corps svelte. Il me tendit, pour que je la baise, une main à laquelle l'abondance des bagues donnait une forme prismatique.

— J'ai cru comprendre, dit-il d'une voix un peu haletante, que tu as quelque idée de l'endroit où se trouve ma cousine, Lady Anne Neville. S'il en est ainsi, dis-le-moi tout de suite. Si l'on peut démontrer que tu es dans l'erreur, il ne te sera fait aucun mal. Mais apprends-moi d'abord comment tu sais qu'elle avait disparu.

J'étais debout, écrasant de ma hauteur sa frêle et sombre silhouette, mais il en avait l'habitude, les deux frères qui lui restaient étant tous deux grands et blonds.

— Votre Grâce, dis-je, cela fait partie d'une histoire qu'avec votre permission je vous dirai aussi rapidement que possible car, une fois que vous aurez délivré Lady Anne, j'aurai besoin de votre aide dans un dessein qui m'est propre. Si vous voulez être assez bon pour m'écouter.

Il hésita, visiblement impatient d'entendre la seule chose qui lui importait, mais sa courtoisie naturelle eut raison de son impatience. Il s'assit dans un fauteuil et me fit signe de commencer.

CHAPITRE XVIII

— Asseyez-vous, mon garçon, et buvez un peu de vin. Vous avez l'air épuisé.

Thomas me pressait de me mettre à l'aise dans la taverne où maître Parsons, ses ennuis judiciaires temporairement oubliés, me regardait fixement, les yeux exorbités.

— Je suppose que vous n'êtes pas étranger à tout ce tintamarre à l'auberge *La Confiance* ? Sa Grâce de Gloucester s'est montrée très amicale avant que vous vous sépariez.

Le regard de maître Parsons était maintenant un mélange de curiosité et de respectueuse admiration. J'avais subitement cessé d'être un vulgaire colporteur pour devenir une personne en termes amicaux avec un duc de la famille royale.

Abel Sampson, qui nous avait suivis dans la taverne, me manifestait lui aussi une nouvelle considération et Thomas, tenant parole, m'apporta un gobelet de son meilleur vin de Bordeaux, qu'il avait tiré d'un tonneau à la cave. Après avoir mis une bûche dans le feu, Abel alla prendre un tabouret pour se joindre à nous autour de la table et me demanda d'un ton impérieux :

— Racontez-nous toute l'histoire.

— On dirait bien que vous aviez raison à propos de *La Confiance*, commenta Thomas.

Je bus quelques gorgées.

— En partie, dis-je, en partie seulement. Il apparaît que rien ne relie Martin Trollope ou son auberge à la disparition de Clement Weaver. Ni, en fait, à celle de Sir Richard Mallory, si ce n'est que lui et son domestique, Jacob Pender, y séjournèrent. Les hommes du duc ont fouillé l'auberge de haut en bas et n'ont rien trouvé.

— Vous ne vous attendiez sûrement pas à ce qu'ils trouvent quoi que ce soit, je pense, fit Abel Sampson en haussant les épaules. Tous les indices suspects auront été effacés.

Il avait raison, bien sûr ; mais, dans les protestations d'innocence de Martin Trollope, en dépit de mon peu d'inclination à le croire, quelque chose m'avait néanmoins convaincu. Et l'on n'avait pas non plus trouvé trace de conduit qui aurait relié les caves à la rivière. Les hommes du duc avaient tout fouillé sans ménager leur peine ; ils avaient même demandé qu'on leur apportât des pioches pour attaquer les murs, mais sans résultat. Pourquoi ce fait me semblait-il si important ? Je ne sais vraiment pas : après tout, il y a d'autres moyens de faire disparaître des cadavres. C'était une réaction instinctive ; une intuition qui ne m'avait pas lâché depuis que Doll, l'amie de Bertha, avait parlé de l'existence d'un conduit.

Thomas Prynne remplit mon verre, qui était à moitié vide, et insista de nouveau pour que je raconte mon histoire. Surmontant ma déception et l'impression de ne disposer que d'une demi-histoire, je m'exécutai ; partant de ce que les deux associés savaient déjà, je conclus mon récit sur la découverte de Lady Anne Neville dans l'auberge *La Confiance*.

— Elle y était retenue contre sa volonté ? demanda Abel Sampson incrédule.

Je savourais mon vin avec attention, bien décidé à ne pas trop boire, mais tout aussi soucieux de ne pas offenser mes hôtes en donnant l'impression de boire trop peu. Je fis signe que oui.

— Encore que ce soit peut-être une façon exagérée de présenter la chose, ajoutai-je, impartial, après y avoir réfléchi un instant. Elle n'était ni enfermée ni attachée. Le duc de Clarence l'avait placée là – elle était censée être une nouvelle fille de cuisine – pour l'éloigner du duc Richard qui veut l'épouser. Aurait-elle été d'une autre trempe, elle aurait sans doute pu quitter librement l'auberge, à tout moment. Je doute fort que Martin Trollope aurait eu recours à la force pour la retenir.

— Alors, au nom du ciel, pourquoi n'est-elle pas partie ? demanda maître Parsons.

— Pour bien des raisons, j’imagine, dis-je en levant les épaules. Elle est jeune et le duc de Clarence est son tuteur. Elle doit penser qu’il est naturel de lui obéir, même si elle n’est pas d’accord avec ses ordres. Et puis, la duchesse de Clarence est sa sœur aînée et elles ont toujours été très proches ; c’est du moins ce que j’ai retenu du discours de ceux qui savent. Enfin, tout naturellement, la duchesse prête son appui à son mari. Quels que soient ses inclinations ou ses désirs personnels, Lady Anne pouvait être effrayée à l’idée de passer outre les désirs de ces deux personnes si proches, d’autant que son père fut un rebelle frappé de mort civile.

Soucieux de faire connaître son savoir, maître Parsons approuva mes propos avec sagacité :

— Et elle a traversé beaucoup d’épreuves depuis un an, la pauvre enfant. La défection soudaine du comte à l’égard de la reine Marguerite et de sa cause, après une si longue loyauté au roi Édouard ; son mariage forcé avec ce jeune tyran fanfaron d’Édouard de Lancastre ; la mort de ce mari pendant la bataille de Tewkesbury ; puis le fait qu’elle-même a été placée, peut-être contre sa volonté, sous la garde de sa sœur et de son beau-frère. Toutes ces choses ont dû contribuer à l’effrayer.

Abel Simpson jeta un coup d’œil sur mon gobelet et vit que le niveau du vin atteignait presque le sommet. Il me frappa l’épaule.

— Bois, mon garçon ! Bois ! Cette nuit entre toutes, tu mérites le plaisir de t’enivrer.

Son associé fronça les sourcils :

— Laisse le garçon faire à son goût, Abel ! Et ensuite ? Qu’est-ce que milord de Gloucester a fait de la dame à présent qu’il l’a retrouvée ?

— Il l’a escortée jusqu’au sanctuaire de St Martin-le-Grand. Il m’a dit qu’elle y séjournera à l’abri jusqu’à ce qu’il obtienne le consentement de ses frères à leur mariage.

Abel fit une grimace à Thomas et le ton moqueur dont il avait usé envers moi précédemment s’insinua de nouveau dans sa voix.

— « Il m’a dit que », répéta-t-il en me singeant.

Puis, poussant un soupir à décorner les bœufs, il me demanda :

— Quelle impression cela fait-il d'être le confident des rois ?

Je sentis mes joues s'empourprer. Thomas le remarqua, lui aussi, et me serra le bras.

— Ne faites pas attention à lui, mon garçon ! La jalousie a toujours été le pire défaut d'Abel. Vous avez bien agi et vous méritez les remerciements du duc Richard. Vous a-t-il offert une récompense ?

Je secouai la tête.

— J'ai fait mon devoir, rien de plus.

Même si je n'en disais rien, je n'oublierais jamais la chaleur avec laquelle le duc avait serré ma main avant de partir, lorsqu'il s'apprêtait à quitter l'auberge *La Confiance* pour escorter sa cousine jusqu'au sanctuaire, ni les mots qui avaient accompagné le geste.

— Je me souviendrai du service que tu m'as rendu, Roger Chapman. S'il est quelque chose que je puisse faire pour toi, une aide que je puisse t'offrir, quel que soit le moment, il te suffit de m'adresser un mot.

Enveloppée dans son manteau doublé de fourrure et montée devant lui sur le garrot du grand cheval blanc, Lady Anne avait aussi exprimé dans un murmure timide sa gratitude et m'avait tendu une main que j'avais baisée.

Je l'avais saluée aussi galamment que j'en étais capable.

— Votre Grâce a déjà payé sa dette en ordonnant à ses hommes de fouiller la maison, avais-je dit.

Les coins de la bouche longue et mince du duc s'étaient étirés.

— Sans grands résultats, je le crains. Mais je vais faire surveiller maître Trollope désormais, et si je trouve une preuve d'activités criminelles, j'ordonnerai les mesures nécessaires, tu as ma parole. Je m'intéresserai personnellement à cette affaire. Ce coquin est capable de tout.

La voix de Thomas Prynne trancha le fil de ces pensées.

— Vous ne nous avez pas dit ce qu'est devenue Matilda Ford après qu'elle vous a attaqué. Est-elle retournée chez Martin Trollope pour le prévenir qu'elle avait manqué son coup ?

Je bus de nouveau, modérément, et sentis la chaleur s'épandre dans mes veines ; le feu liquide détend le corps.

— Il ne semble pas, dis-je, en réponse à la question de Thomas. Nous ne l'avons pas vue à *La Confiance* quand nous y sommes arrivés. Elle avait disparu. Elle se terre, peut-être... au cas où je l'accuserais de tentative de meurtre, une tentative pour laquelle j'ai des témoins.

— En effet ! s'esclaffa Thomas. Des témoins qui ne figurent pas au rang des citoyens les plus respectables.

Il emplit le gobelet de maître Parsons avant de se retourner vers moi :

— Alors, mon garçon, qu'allez-vous faire à présent ? Allez-vous reprendre la route dans la matinée ou comptez-vous rester encore et poursuivre votre enquête sur le sort de Clement Weaver ?

Le regard perdu dans les braises du feu, j'hésitais. Pour la première fois depuis mon arrivée à Londres, je n'étais pas sûr de mon objectif. L'aventure de ce soir m'apparaissait comme l'apogée de ma première visite à Londres ; tout le reste semblait de peu d'importance. Je revins mentalement sur les événements de ces dernières heures.

Aussitôt après avoir entendu la fin de mon histoire, le duc s'était levé d'un bond, criant à un écuyer de venir l'habiller. On avait appelé la nurse des enfants afin qu'elle les couche, et un page s'était précipité dans l'antichambre pour donner l'ordre de rassembler un groupe d'hommes de Sa Grâce qui l'accompagneraient à Crooked Lane.

Impassible au milieu de ce tourbillon, la duchesse d'York avait fini par se lever et avait posé les mains sur les épaules de son plus jeune fils.

— Richard, avait-elle dit d'un ton grave, si cette affaire s'avère exacte, promettez-moi de ne pas entamer d'action contre ce Martin Trollope. Si vous le faites, il est sûr que George sera impliqué. À présent que je vous ai tous rassemblés de nouveau, je ne veux pas le moindre incident entre Édouard et lui. La famille de la reine hait George et ne reculera devant rien pour lui nuire. Je vous le demande, ne leur donnez pas plus de raisons qu'ils n'en ont déjà.

Le duc avait gardé le silence, les yeux rivés sur ceux de sa mère ; puis, avec un soupir, il s'était penché et avait embrassé sa mère sur le front.

— Très bien. Si je retrouve Anne saine et sauve, je n'inculperai personne. Moi aussi, j'aime ce salaud de George ! avait-il ajouté avec un sourire désabusé.

Quand nous arrivâmes enfin à l'auberge *La Confiance*, après une chevauchée que je fis en croupe derrière mon petit homme rescapé de la poigne du marchand de pâtés, il n'y eut ni arrestation, ni violence, seulement la requête polie, émise sur un ton tranquille et glacial, d'être conduit auprès de Lady Anne Neville. Je m'étais attendu à un refus rageur de la part de Martin Trollope, mais il avait dû voir dans les yeux du duc que le jeu était terminé et milord fut immédiatement conduit à l'étage. Nul ne fut témoin de ses retrouvailles avec sa cousine ; nul n'entendit ce qu'ils se dirent mais, lorsque le duc la fit descendre dans la cour, les yeux de Lady Anne brillaient comme des étoiles. Je ne crois pas avoir vu, ni avant ni après, deux jeunes gens plus amoureux que Richard de Gloucester et Lady Anne Neville.

Après quelques mots cinglants à l'adresse de Martin Trollope et, à mon endroit, ceux que j'ai déjà cités, le duc et sa dame étaient partis pour St Martin-le-Grand, laissant derrière eux quelques hommes de Sa Grâce. C'était la condition que j'avais osé émettre avant de dire mon histoire au duc : les locaux de l'auberge seraient fouillés à fond, en particulier les caves. J'avais espéré que l'on y découvrirait des preuves de meurtres et de vols, et je pense que le duc l'espérait aussi car, alors, il aurait pu faire inculper Martin Trollope sur des chefs d'accusation qui n'impliquaient pas son frère. Mais l'on n'avait trouvé aucune preuve, et mon accusation avait suscité les protestations vigoureuses du patron. Il nia avec la même force avoir envoyé Matilda Ford pour me tuer ce soir-là et assura qu'il ne s'était rendu compte ni de mes soupçons, ni de mes intentions. Et, comme je l'ai dit, je le crus.

Alors, après tout ceci, où en était mon enquête sur la mort mystérieuse de Clement Weaver ? Nul doute que Dieu voulait toujours que je la poursuive mais, tout à coup, j'étais trop

fatigué pour m'en soucier. À mon sens, j'en avais assez fait ; et, après tout, peut-être qu'en retrouvant Lady Anne et la rendant à l'homme qu'elle aimait, j'avais accompli le dessein de Dieu. Clement Weaver et Sir Richard Mallory avaient peut-être simplement été les moyens qui mènent à une fin et je m'étais trompé sur la véritable intention de Dieu. Oui, c'était ça. J'avais terminé la mission pour laquelle j'avais été envoyé à Londres ; à présent, je pouvais reprendre la route.

La nostalgie, soudain, m'avait envahi. Désir ardent de revoir la campagne, ses forêts et ses landes, ses villages et ses hameaux épars et, posés sur des océans de verdure, les îlots fortifiés des villes. Je voulais entendre le clapotis des ruisseaux sur les cailloux, humer l'odeur âcre et lointaine des feux de plein air, voir s'élever en tourbillons la brume du matin. Londres m'avait enchanté mais j'en avais assez d'elle. J'étais prêt au départ.

— Je partirai dans la matinée, dis-je, me détournant de la contemplation des flammes pour sourire à Thomas Prynne. Merci de votre hospitalité mais, une fois cette nuit passée, je ne vous encombrerai plus.

— Vous ne nous avez pas encombrés, bien au contraire ! s'écria-t-il, un brin plus chaleureux qu'il n'était utile.

Je me rendis compte qu'il était probablement soulagé. Lui et Abel faisaient trop peu d'affaires à *La Tête du Baptiste* pour pouvoir se permettre d'offrir gratuitement une chambre pendant longtemps. Seule la recommandation de Marjorie Dyer l'avait en quelque sorte contraint à m'héberger... Le nom de Marjorie Dyer arrêta court le fil de mes pensées en me rappelant ses rapports avec Matilda Ford et l'auberge *La Confiance*. Je fus repris de malaise, comme si Dieu me rappelait que je n'avais pas entièrement accompli ma mission. Cette auberge, j'en étais sûr, recelait un mystère que je n'avais pas encore élucidé.

— Quelque chose qui ne va pas, mon garçon ? s'enquit Thomas Prynne qui avait lu sur mon visage un changement d'expression.

— Non ! Non ! mentis-je vivement, rien du tout. Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je vais au lit. Je dormirai comme une souche cette nuit. Je n'ai pas souvenir d'avoir jamais été si fatigué.

Thomas approuva. Il se leva pour allumer ma chandelle.

— Nous nous reverrons demain matin, au petit déjeuner, pour les adieux...

— Oui, oui, dis-je. Bonsoir, maître Parsons.

— Dans ce cas, nous ne nous reverrons pas, dit maître Parsons qui se leva et me tendit la main.

— Non... Je pense que non.

Je surpris un échange de regards entre Thomas et Abel et compris que mes hésitations avaient révélé mon irrésolution. Ils avaient espéré être débarrassés de moi et me sentaient à présent sur le point de revenir sur ma décision. Thomas tenta de m'aider à en changer de nouveau.

Il me frappa l'épaule.

— Comme c'est votre dernière nuit chez nous, vous aurez la meilleure chambre. La fin qui convient à un mémorable séjour à Londres. Qu'en dis-tu, Abel ? Comme maître Farmer n'est toujours pas arrivé, notre ami colporteur profitera de son lit.

— Absolument ! s'écria Abel en m'adressant un sourire amical. Un homme qui a rendu service au duc de Gloucester mérite ce que notre auberge peut offrir de plus beau. Qui mieux est, Roger sera traité comme un hôte d'honneur. Une demi-miche de pain blanc et un pichet de notre meilleur vin pour la nuit.

— Bien sûr ! fit Thomas radieux. Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Et l'un de nous vous prêtera une chemise de nuit. À moins que votre balle n'en contienne ?

— Certes non ! dis-je un peu tristement. Quand donc la mettrais-je ?

— Évidemment ! dit Abel en riant. Prenez votre chandelle, je vais vous conduire à votre lit. Pour une fois, au moins, vous dormirez comme un prince. Le matelas est le meilleur de Londres.

Je ne pris pas au pied de la lettre toutes ces belles paroles – on ne l'attendait d'ailleurs pas de moi – et suivis Abel jusqu'à la chambre que j'avais examinée ce matin. Abel posa la chandelle sur le buffet de chêne, près de celle qui s'y trouvait déjà dans son chandelier d'étain. Le halo de lumière éclaira l'immense lit à baldaquin, son ciel, ses rideaux de velours rouge, et se refléta

dans le miroir de métal poli. Le coffre à vêtements était fermé et je vis que son couvercle massif était sculpté d'après un motif de roses entrelacées. Toutefois, l'odeur de lavande et d'épices imprégnait toujours la pièce.

Alors que je déposai ma balle et mon bâton, Thomas entra ; il apportait sur un plateau l'en-cas promis et, dépliée sur son bras, la chemise de nuit.

— Et voilà, mon garçon, dit-il en posant le premier sur le buffet et lançant la seconde sur le lit. Dormez bien. À demain matin.

Je les remerciai l'un et l'autre, tout en me demandant comment je m'y prendrais demain pour leur annoncer que j'avais changé d'idée et comptais m'attarder un peu plus longtemps à Londres. Peut-être trouverais-je un autre logement, mais cette perspective me décourageait. De plus, j'avais besoin de rester à proximité de *La Confiance*. Je commençai à dénouer les lacets de ma tunique, en me demandant ce qu'était devenue Matilda Ford, mais j'étais vraiment trop fatigué pour m'en soucier. Je payais le prix de l'excitation des heures précédentes et les efforts de la journée. Tout mon corps était douloureux et mon esprit encombré de rêves. Je n'avais qu'une envie ; me déshabiller, me libérer des vêtements que je portais depuis tant de jours, me glisser dans la chemise de nuit blanche et douce et m'écrouler dans le lit ; savourer tranquillement mon en-cas et, finalement, fermer les yeux.

Les choses ne se passèrent pas ainsi. Ma tunique à demi délacée, je m'abandonnai un instant contre les oreillers de plumes d'oie et je dus m'endormir instantanément. Presque aussitôt, je fus le jouet d'un rêve étrange et barbare. J'étais dans Pudding Street, devant la maison close. La silhouette encapuchonnée s'avavançait vers moi, le couteau brandi, mais je ne pouvais ni bouger ni parler. Susan et les prostituées étaient là, derrière moi, mais elles ricanaient, elles se moquaient de moi, sans rien faire pour m'aider. J'entendis l'une d'elles s'esclaffer : « L'homme est un crétin, un vulgaire colporteur ! » et une autre répondre : « Qu'espérais-tu donc ? » Mon agresseur était à présent tout près de moi ; son capuchon

tomba, révélant un visage livide : des cheveux roux, des yeux bleu pâle, ceux de Matilda Ford. Alors que je la regardais, pétrifié, elle parut grandir et ses traits devinrent ceux d'Abel Sampson. « Nous vous attendions ! Vous attendions ! », murmura-t-il d'une voix qui s'éteignit progressivement...

Tout à coup, la scène changea, comme il arrive dans les rêves. Je n'étais plus devant la maison de la Mère Bindloss, mais assis avec Robert, l'intendant de Lady Mallory, dans sa chambre près de l'office, au manoir de Tuffnel. « Le vin était sa passion », disait Robert, phrase qu'il répétait inlassablement : « Le vin était sa passion. » Je savais qu'il parlait de Sir Richard Mallory. Une fois encore, la scène s'évanouit et j'étais allongé près de Bess sur la berge de la Stour. Je voulais lui faire l'amour mais elle s'y refusait et répétait, inlassablement elle aussi : « Où est-il ? »... « Où est maître Farmer ? »

Soudain, je m'éveillai dans les ténèbres ; je transpirais abondamment. Pendant un moment, ma pensée fut confusion totale et j'eus grand-peine à retrouver le souvenir précis de l'endroit où j'étais. Puis je repris conscience et tout revint aisément et simplement en place...

Quel imbécile j'avais été ! Quel âne bête, aveugle, buté, incapable de voir ce qui, de bout en bout, s'était étalé sous ses naseaux. Les disparitions de Clement Weaver, de Sir Richard Mallory et de son domestique, et probablement d'une douzaine d'autres personnes n'avaient rien à voir avec l'auberge *La Confiance* ni avec Martin Trollope. C'était ici, à *La Tête du Baptiste*, qu'ils avaient été dépouillés et assassinés.

Je m'assis dans le lit et m'adossai aux oreillers. Je tremblais de peur et d'excitation et, par-dessus tout, du choc de la découverte. Je tendis le bras vers le pain blanc et en détachai un morceau que je me fourrai dans la bouche. Dans les moments de tension, je suis toujours affamé. Je regardai autour de moi. La chandelle s'était éteinte et tous les meubles de la pièce arboraient leurs gigantesques proportions nocturnes. Il était tard, tout était tranquille. Une chouette hulula dont le cri désolé résonna bizarrement sur les toits. Quelque part au loin, un cheval s'ébroua et piaffa, un homme en appela un autre et un chien aboya. Puis le silence retomba, plus profond qu'avant. Des

rubans de fumée de la chandelle demeuraient en suspens dans la chambre, comme des esprits inquiets en quête d'une demeure.

Je frissonnai violemment. J'avais la bouche sèche et j'eus du mal à avaler le pain. Ma main se tendit vers le pichet de vin et le gobelet, mais se figea dans cette position, planant au-dessus du plateau. Je me souvins du sommeil profond où j'étais tombé la veille : et si je n'avais pas été ivre ? Si j'avais été drogué ? me demandai-je pour la première fois. Je me rappelai aussi combien Thomas Prynne avait été déconcerté de me trouver debout et si bien éveillé au milieu de la nuit. Il avait compté sans la robustesse de ma constitution.

Je ramenai ma main et me redressai dans le lit pour essayer de mettre de l'ordre dans mes idées.

CHAPITRE XIX

D'abord et avant tout, il y avait eu la déclaration de Thomas Prynne : Clement Weaver n'était jamais arrivé à *La Tête du Baptiste*. Et, Clement ayant été vu pour la dernière fois devant l'auberge *La Confiance*, tout le monde, moi compris, en avait conclu que sa disparition pourrait avoir quelque rapport avec cette auberge. En réalité, il avait descendu la rue jusqu'à *La Tête du Baptiste* où les deux meurtriers l'avaient accueilli avec affection. Il avait confiance en eux. Thomas était l'ami de son père ; l'ami d'enfance qui, avec l'âge, était devenu de plus en plus profondément jaloux du succès de l'autre. Si jaloux qu'il avait quitté Bristol pour Londres, dans l'espoir d'y faire fortune.

Thomas avait acheté *La Tête du Baptiste* mais, vu la situation de l'auberge et l'ombre que lui portait l'auberge rivale, située plus haut dans la rue, il en tirait un profit très mince au prix d'un travail très dur. Je n'avais pas les moyens de savoir quand et comment Thomas avait rencontré Abel Sampson mais l'association s'était faite en vertu du proverbe « Qui se ressemble s'assemble », pensai-je. Tous deux étaient ambitieux, avides et sans scrupules. Ils avaient élaboré de concert le plan qui leur permettrait d'assassiner et de dévaliser leurs plus riches clients. Pas tous, bien entendu, ç'aurait été impossible ; uniquement ceux qui voyageaient seuls ou accompagnés d'un unique domestique. Peut-être avaient-ils des rabatteurs aux quatre coins du pays, comme Marjorie Dyer à Bristol, dont le travail consistait à recommander à ce type de voyageurs *La Tête du Baptiste*. Dans ce cas précis, Marjorie avait dû prévenir Thomas que Clement Weaver porterait une somme d'argent peu ordinaire.

Mais Marjorie adressait ses lettres à Matilda Ford, à *La Confiance*. Une mesure de précaution, bien sûr, au cas où quelqu'un aurait eu des soupçons. Matilda Ford travaillait à

l'auberge rivale mais, quand je l'avais vue pour la première fois, elle m'avait rappelé quelqu'un. Ce quelqu'un était Abel Sampson. Comment avais-je pu être assez aveugle pour ne pas faire le rapprochement ? Je m'étais dit pourtant que Matilda n'avait rien de commun avec Marjorie Dyer. Et je venais à peine de quitter Abel à *La Tête du Baptiste*. J'avais bien noté leurs traits communs si caractéristiques : cheveux blond roux, haute taille et minceur, mais sans en tirer de conclusion. Je n'avais toujours aucun moyen de savoir quelle était la nature de ce lien mais, pour moi, ils étaient sans doute frère et sœur. Peut-être Abel avait-il travaillé autrefois à *La Confiance* et c'était ainsi que Thomas avait fait sa connaissance.

Je repassai une fois de plus dans mon esprit les circonstances de la disparition de Clement Weaver. Il était arrivé seul et à pied : un don du ciel pour Thomas et Abel qui n'avaient à se débarrasser que de lui. Faire disparaître les chevaux de leurs victimes avait toujours dû présenter un sérieux problème, mais les maquignons louches ne manquaient sûrement pas à Londres, et la vente des chevaux ajoutait de l'argent dans leurs coffres.

Dans le cas de Sir Richard Mallory et de son domestique, Jacob Pender, les chevaux étaient restés à *La Confiance* et Sir Gregory Bullivant, venu les réclamer, les avait emmenés. Sans disposer de preuve certaine, je ne doutais plus à présent que Sir Richard avait été attiré à *La Tête du Baptiste* après avoir rencontré « par hasard » Thomas ou Abel qui lui avait promis de lui faire goûter le meilleur vin qu'il eût jamais bu. Matilda avait informé les deux hommes de la présence de Sir Richard, gros pigeon digne d'être plumé et qui, selon l'expression de l'intendant Robert, « aurait franchi des miles et bravé tous les dangers pour goûter un cru réputé ». La servante de *La Confiance* avait déclaré à Sir Gregory Bullivant qu'elle avait vu Sir Richard et son domestique dans la cour de l'auberge, en train de se disputer, semblait-il. À ce moment, leurs fontes étaient en place et ils étaient prêts à partir ; il est donc probable que Jacob Pender s'était irrité ou inquiété de ce délai, mais son maître avait balayé ses objections. Ils avaient couvert à pied la

courte distance jusqu'à *La Tête du Baptiste* où la mort les attendait...

Tout d'un coup, l'obscurité me devint intolérable et je me penchai pour chercher à tâtons le briquet sur la table près de moi. J'avais les paumes si humides de transpiration que j'eus beaucoup de mal à faire jaillir une étincelle, mais je finis quand même par allumer une des chandelles. La lumière tremblante jetait des ombres déformées, créant sur les murs et le plafond des motifs bondissants. Mon imagination y voyait les deux hommes qui, sans se douter de rien, se laissaient guider de l'escalier de la taverne jusqu'à la cave.

Je retombai, tremblant, sur les oreillers. Je me souvins qu'en voyant Abel Sampson pour la première fois hier matin, j'avais pensé qu'il était comme Richard de Gloucester quand il souriait. Quitte à me répéter, je dois préciser de nouveau que j'étais alors mauvais juge en matière de caractère. Je me rappelai aussi la première phrase qu'il avait prononcée en me voyant : « Est-ce l'homme que nous attendions ? » et la réponse de Thomas : « Non, non ! Je suis sûr de t'avoir dit que maître Farmer arriverait tard dans la soirée. » Je me rappelai encore qu'il avait insisté sur le nom, et je saisis pourquoi. Des mois plus tôt, Marjorie Dyer avait dû les prévenir de ma compassion pour les tourments d'Alfred Weaver et leur recommander d'être sur leurs gardes quand se présenterait un colporteur qui pourrait leur poser des questions embarrassantes. En fait, j'étais bien l'homme qu'Abel attendait, encore que, depuis le temps, Thomas et lui eussent dû se dire que j'avais changé d'idée ou que j'avais oublié ma mission et ne viendrais pas.

Un autre souvenir surgit ; ce n'était qu'un détail mais il m'avait troublé sur le moment ; néanmoins, je l'avais engrangé au fond de ma mémoire, sans prendre le temps d'en chercher le sens : d'emblée, Abel m'avait appelé « Roger ». J'avais dit mon nom à Thomas, en lui racontant mon histoire, mais son associé ne pouvait pas le connaître, à moins que Marjorie Dyer ne le lui eût appris. Mais qu'en était-il de l'attaque de Matilda contre moi cet après-midi ? Si ce n'était pas Martin Trollope qui l'avait envoyée, alors qui ? Maintenant que je savais, la réponse était évidente : dès mon départ pour le château de Baynard, Abel ou

Thomas avait dû se précipiter à l'auberge *La Confiance*, dénicher Matilda dans sa cuisine et lui dire de me suivre et de les débarrasser de moi si elle le pouvait. Pourquoi ? Réponse : parce que, sans éprouver l'envie particulière de protéger Martin Trollope, ils voulaient empêcher que l'attention de Richard de Gloucester fût attirée sur Crooked Lane et que la rumeur de disparitions mystérieuses atteignît son oreille. Et où était donc Matilda Ford en ce moment ? Craignant que j'aie porté une accusation contre elle et n'osant revenir à *La Confiance*, elle était venue se tapir ici même, à *La Tête du Baptiste*.

À cette idée, mon sang se figea. Pétrifié comme un animal qui sent le danger et que la terreur paralyse, je la voyais se glisser dans l'escalier, munie d'un ignoble couteau de cuisine de Thomas, prête à... Quel fieffé imbécile j'avais été ! Si je n'avais pas laissé voir si clairement à Thomas et Abel que je n'étais plus résolu à partir demain matin, j'aurais pu très probablement m'échapper sans dommage.

Comment me retrouvai-je debout, finissant de lacer ma tunique de mes doigts incertains ? Je n'en ai pas souvenir. Je devais partir immédiatement tant que maître Parsons – dont les poches donnaient à penser qu'il ne valait pas la peine d'être tué – était toujours debout. Je devais filer sans donner d'explication. Peut-être que si j'allais à Saint-Paul, j'y trouverais Philip Lamprey et un lit de fortune dans le cloître. J'avais mon manteau sur le dos, ma balle et mon gourdin d'une main, l'autre main sur le loquet de la porte quand je compris avec une certitude fulgurante que je ne pouvais agir ainsi. Je ne pouvais laisser Thomas Prynne et Abel Sampson à leurs desseins meurtriers ; je ne pouvais laisser d'autres innocents s'empêtrer sans rien soupçonner dans leur réseau maléfique. Je devais trouver une preuve de ce dont ces aubergistes étaient capables. Et quelle meilleure occasion que cette nuit-ci ? N'avaient-ils pas dit que maître Farmer, attendu dans la soirée, n'était pas arrivé ?

Je sus alors avec pleine et entière certitude que, oui, bien sûr, maître Farmer était arrivé, pendant que maître Parsons et moi-même dormions à l'étage d'un sommeil de drogué. Il avait été tué et l'on s'était débarrassé de son cadavre au petit jour, avant

matines et laudes, à l'heure où la force de l'habitude m'avait réveillé. Mais les drôles ne pouvaient sûrement pas avoir terminé si vite leur travail. Des traces du malheureux devaient rester quelque part. Mais où ? Là encore, je n'avais pas à chercher bien loin la réponse. La cave était le seul lieu sûr pour tuer ; c'était sûrement là que devait se trouver l'ouverture du conduit dont avait parlé Doll, la chiffonnière. C'était beaucoup plus logique que de le chercher à *La Confiance : La Tête du Baptiste* était tellement plus près du quai et de la rivière.

Une autre question se posait d'elle-même. Si mon hypothèse était juste et que maître Farmer était arrivé, qu'était devenu son cheval ? Puis je me souvins. J'étais sûr d'avoir entendu deux chevaux quand j'étais dans les lieux d'aisances la nuit dernière. Plus tard, Thomas m'avait convaincu que je n'en avais entendu qu'un et, à ce moment-là, je n'avais aucune raison de ne pas le croire. Ceci expliquait également pourquoi la porte du fond de l'auberge n'était pas verrouillée. Matilda Ford s'était introduite par là et la porte était restée déverrouillée jusqu'après son départ. Abel, lui aussi, était peut-être sorti ; dans ce cas, je l'avais bel et bien coincé au-dehors ! L'idée me pénétra d'une sombre satisfaction.

Cette courte euphorie fut aussitôt suivie d'un sentiment accablant qui m'atteignit au creux de l'estomac. Que faisais-je là en train de réfléchir, de m'attarder à *La Tête du Baptiste* ? Je me mettais moi-même, délibérément, dans un danger indicible. Car j'étais bien certain que le vin était drogué et que Thomas et Abel avaient l'intention de me faire disparaître pendant mon sommeil. J'étais devenu une menace, fatale au repos de leur esprit. Seul un départ immédiat pourrait me sauver.

De plus, mettre mon existence en péril n'avait jamais figuré dans les clauses de mon marché avec Dieu, ce que je Lui dis sans ambages. Malheureusement, Il ne semblait pas écouter.

— Je ne le ferai pas, murmurai-je farouchement. Vous n'avez pas le droit de me demander ça. Vous êtes tout-puissant. C'est à vous de trouver un moyen de régler Vos affaires avec Thomas et Abel.

Dieu demeura silencieux, mais j'aurais juré qu'il n'était pas content. Les mots « lâche » et « froussard » flottaient sans

entrave dans mon esprit. Je pensai à Alfred Weaver et à Lady Mallory auxquels j'avais promis de découvrir la vérité. D'accord, je l'avais trouvée, cette vérité, mais, à moins d'agir sur elle, je ne pourrais jamais la leur révéler. Mes genoux s'entrechoquaient, j'avais la bouche sèche et je m'agrippai plus fermement à ma balle et à mon bâton. Ma main se serra sur le loquet... Mais je ne pus le soulever. Amèrement je reconnus le fait que, comme toujours, Dieu n'en ferait qu'à Son idée.

Je reposais la balle et le bâton sur le plancher, enlevai mon manteau et forçai mon corps rétif à s'allonger sur le lit. Il se passerait encore une ou deux heures avant que tout le monde se mît au lit et que l'auberge fût tranquille. Jusque-là, je ne pouvais mettre en œuvre mon projet. J'éteignis la chandelle et demeurai étendu dans le noir, me demandant comment j'allais passer le temps. Je pouvais toujours prier...

Contre toute attente, je dormis.

Je m'éveillai d'un sommeil lourd et sans rêve, couvert de transpiration. Comment avais-je pu m'assoupir alors que je savais ma vie en danger ? J'avais entendu raconter que des condamnés dormaient profondément la nuit qui précédait leur exécution mais je n'y avais jamais cru. Maintenant je savais que l'épuisement du corps triomphe parfois de la peur.

Je me rassis, l'oreille tendue. Je n'avais aucune idée de la durée de mon somme mais l'auberge était très tranquille. Je descendis du lit, allai jusqu'à la porte et l'entrouvris. Tout était silencieux, mis à part le bruit d'un ronflement rythmique et catarrheux. Il devait provenir de la chambre de maître Parsons, et je sus avec une certitude subite et horrible que le vin de son souper avait été drogué. Rien ne pourrait l'éveiller pour venir à mon secours. De plus, il pensait que je partirais dans la matinée. Abel et Thomas n'auraient qu'à lui raconter que j'étais parti plus tôt que prévu.

Je fermai doucement la porte et m'appuyai contre le mur en essayant d'empêcher mes dents de claquer. En termes concis, je rappelai à Dieu que c'était Lui qui m'avait mis dans ce pétrin et que c'était à Lui de m'en tirer. Il me rappela qu'il m'avait donné la force, la santé et une tête pensante, et que c'était à moi de

faire usage de ces précieux atouts. J'abandonnai la discussion. Pourquoi n'avais-je jamais appris qu'il était vain d'essayer de charger Dieu de ce dont j'étais responsable ?

Au bout d'un moment, quand j'eus un peu repris le contrôle de mon corps, je m'avançai de nouveau vers la porte. Je devais quitter la pièce avant qu'Abel, Thomas ou Matilda Ford vinssent accomplir leur œuvre. Ils ne se presseraient pas, me disais-je. Ils me croyaient drogué et attendraient jusqu'à ce qu'ils fussent certains que maître Parsons dormait profondément. Je disposais d'un avantage : Thomas et Abel ignoraient que je savais la vérité. Ils pensaient toujours que mes soupçons étaient centrés sur *La Confiance*. Je me penchai pour ramasser le gourdin épais et robuste qui avait été mon soutien sur tant de miles parcourus. J'avais à présent besoin de lui pour un tout autre usage. Avec mille précautions, je soulevai de nouveau le loquet.

Sur le palier plongé dans l'obscurité, un peu de lumière filtrait à travers les volets de la fenêtre. Je traversai, les entrouvris et regardai dans la rue. Cette nuit, il n'y avait pas signe de vie, pas de silhouette encapuchonnée se hâtant le long de Crooked Lane. Je fermai les volets et me postai en haut de l'escalier, à l'écoute de voix qui seraient montées d'en bas. Je n'entendis rien et descendis sur la pointe des pieds – je n'avais pas mis mes chaussures –, prudemment pour éviter les craquements révélateurs. Je m'attendais à tout moment à être interpellé par l'un ou l'autre de ce trio de gredins.

Au bas de l'escalier, je fis une pause, le dos appuyé contre le mur, l'oreille tendue à l'écoute du moindre son, ma main droite solidement refermée sur mon bâton, prêt à l'action immédiate. Mais ce n'était toujours que silence et ténèbres. Thomas et Abel étaient-ils déjà montés se coucher ? Veillaient-ils dans leurs chambres respectives, attendant l'heure où le vin drogué aurait certainement produit son effet ? Ou étaient-ils toujours au rez-de-chaussée, prêts à m'assaillir dans l'obscurité ? Mon cœur tapait si vite que je me sentis sur le point d'étouffer. J'inspirai profondément dans l'espoir de mettre fin à ces battements éperdus.

« Mets-toi à leur place », dit une voix venue de ma tête, et j'obéis. Pourquoi m'attendraient-ils au rez-de-chaussée alors qu'ils ne savent pas que je vais probablement sortir de ma chambre ? Alors qu'ils me croient abruti par le vin drogué, endormi sans défense sous le ciel protecteur du baldaquin ? Je dus me forcer pour me souvenir qu'ils n'avaient aucune raison de savoir que j'avais démonté leur petit manège meurtrier. S'ils étaient toujours debout, ils devaient s'activer à la cuisine, et préparer le pain pour la première fournée de demain matin. Mais ni bruit ni lumière ne provenaient de ce côté.

Je me demandai quelle heure il pouvait être et me maudis d'avoir dormi. S'ils étaient venus me chercher pendant ce temps... Mon sang se glaça à cette idée. Mais ils avaient dû attendre que maître Parsons se retirât, qu'il bût son vin drogué et que le vin produisît son effet. Ce qui, à présent, était chose faite. Ils pouvaient l'entendre aussi bien que moi. Ils ne tarderaient pas à entrer dans ma chambre et découvriraient que je n'y étais pas. Si je voulais fouiller la cave, je devais agir vite. Je gaspillais de précieuses minutes à piétiner en supputant que Thomas et Abel préparaient une embuscade. Je m'étais prouvé à moi-même qu'ils n'avaient aucune raison de le faire. Je me faufilai furtivement dans la taverne.

Tout y était aussi tranquille. Mes yeux étaient à présent parfaitement accoutumés à l'obscurité et je me déplaçai avec aisance entre les tables et les bancs. Au fond de la pièce, près du mur, je m'agenouillai sur le plancher et cherchai à tâtons dans le sable et la sciure le lourd anneau de métal qui permettait d'ouvrir la trappe de la cave. L'ayant trouvé, je posai mon bâton, me relevai ; puis je me penchai, saisis l'anneau à deux mains et commençai à tirer. Mais j'avais les mains humides de transpiration et glissantes, je n'avais pas prise sur l'anneau. Jurant en silence, j'essuyai mes paumes poisseuses contre ma tunique et j'essayai de nouveau. Cette fois, la dalle de pierre se souleva presque trop vite et je dus lâcher l'anneau pour la maintenir contre mon corps afin d'empêcher qu'elle tombât bruyamment sur le sol. Après l'avoir abaissée doucement jusqu'au plancher, j'examinai l'escalier qui menait à la cave.

Je réalisai aussitôt que j'aurais besoin d'une lumière et me qualifiai de tous les noms d'oiseau à ma disposition pour ne pas avoir prévu cette contingence. J'aurais dû apporter avec moi une des chandelles de la chambre. Maintenant, il me fallait aller à la cuisine pour en trouver une. Plus je perdais de temps, plus les deux chenapans avaient de chance de découvrir ma disparition. Mais je n'y pouvais rien. Je ne trouverais jamais rien dans les ténèbres de la cave.

Je revins jusqu'au corridor, dressant l'oreille à tous les sons qui trahiraient un mouvement à l'étage ; mais je n'entendais que les ronflements de maître Parsons. Il était probablement moins tard que je pensais et mon somme avait dû être de courte durée. Le petit matin, le temps mort de la nuit, se prêtait mieux à l'accomplissement d'un crime... Frissonnant, partagé entre l'horreur et un ardent désir, je contemplai la porte d'entrée de l'auberge qui se dessinait au bout du couloir. J'aurais pu partir maintenant ; m'échapper tant que j'en avais l'occasion. Je fis un pas vers cette porte avant que ma conscience me clouât sur place. Si je filais, je ne pourrais rien prouver. Seuls mes soupçons pourraient être opposés aux démentis de Thomas et d'Abel ; et, dans l'heure qui suivrait la découverte de mon départ, un vaste coup de balai nettoierait l'auberge de tout vestige compromettant. Et même si mes allégations amenaient les autorités à surveiller *La Tête du Baptiste* pendant un certain temps, si rien ne s'y passait, elles se lasseraient. Et Thomas et Abel s'abstiendraient aussi longtemps que nécessaire.

À contrecœur, je fis demi-tour et me dirigeai vers la cuisine dont je crus d'abord qu'elle était dans l'obscurité. Mais en approchant de la porte ouverte, je perçus une faible lueur. Osant à peine respirer, je m'aplatiss contre le mur ; sans que j'en eusse conscience, ma main se crispa sur mon bâton. Au bout d'un instant, je saisis de légers mouvements. Prudemment, je risquai un coup d'œil au-delà du battant de la porte. La source de lumière était une chandelle à mèche de jonc, d'où son halo terne et imprécis mais suffisant pour que je distingue une femme assise devant la table et qui mangeait.

Je me collai contre le mur dans l'espoir d'apaiser mon cœur affolé. Cette femme ne pouvait être que Matilda Ford. Ma

crainte qu'elle ait cherché refuge dans l'auberge n'était que trop bien fondée.

Elle devait être aux alentours quand je descendais l'escalier mais, heureusement, elle ne m'avait pas vu. Si elle avait senti ma présence, elle ne se serait sûrement pas attablée à la cuisine, se restaurant en vue du travail qui l'attendait cette nuit... Je me surpris à trembler de tous mes membres.

Je n'avais désormais aucune chance de m'emparer d'une chandelle à la cuisine. Et il était vain d'affronter la cave dans l'obscurité totale. J'y vis le signe incontestable que je devais partir. Dieu avait changé d'avis et ne me demandait plus de risquer ma peau. J'étais libéré de ma promesse à l'échevin Weaver. Sur la pointe des pieds, j'enfilai le corridor vers la porte d'entrée. J'y étais presque. Encore quelques pas et je pourrais tirer les verrous, bondir dans Crooked Lane et vers la liberté.

Une main pesante s'abattit sur mon épaule ; je me retournai et reçus en plein dans les yeux la lumière d'une chandelle.

— Tu nous quittes, Roger Chapman ? demanda la voix de Thomas dont j'avais peine à distinguer le visage, derrière le halo de la chandelle.

Abel était derrière lui, au milieu de l'escalier, et Matilda Ford apparut dans l'embrasure de la porte de la cuisine, une tranche de pain à la main.

Je les regardais stupidement, obnubilé par une pensée : j'avais été fort présomptueux de penser que Dieu me laisserait revenir sur ma promesse.

CHAPITRE XX

La flamme de la chandelle s'enflait en cercles pâles et tremblants à la frange iridescente ; sa fumée me faisait pleurer. Je restais planté là, stupide et muet, tel un grand bœuf abruti... En vérité, qu'aurais-je pu dire ? Que l'envie m'avait pris subitement d'une promenade au clair de lune ?

Avec un petit sourire, Thomas rompit le silence :

— Je me demandais si la vérité finirait par t'apparaître, tout en espérant pour ton salut qu'il n'en serait rien. J'espérais que tu boirais le vin, que tu t'endormirais et qu'ainsi tu ne saurais jamais ce qui t'était arrivé.

Il ajouta sur le ton du regret :

— Nous nous connaissons depuis peu de temps, Roger, mais je me suis pris d'amitié pour toi.

Abel murmura quelques mots que je ne pus saisir mais que Thomas entendit, et son sourire s'accentua. Il ne commit pourtant pas l'erreur de tourner la tête.

— Oh, je sais que tu n'aimes pas notre jeune client, Abel, mais quand tu auras mon âge, tu commenceras à apprécier la loyauté. Il a donné sa parole à ce pauvre vieil Alfred Weaver et rien n'aurait pu le faire changer d'avis. J'admire cela.

Je retrouvai ma langue :

— Espèce d'hypocrite ! menteur ! voleur ! assassin ! hurlai-je en brandissant mon gourdin et jetant bas la chandelle.

Thomas poussa un juron quand la flamme lui brûla la jambe dans sa chute, avant de s'éteindre sur les dalles. Tous trois se jetèrent sur moi pour me plaquer au sol et m'y maintenir. À trois contre un, ils y parvinrent, mais pas avant que je les eusse passablement endommagés avec mon bâton. Quand ils m'eurent traîné de force dans la taverne, Thomas sortit de sa poche un briquet et ralluma la chandelle : Abel avait un œil tuméfié et saignait abondamment du nez ; une entaille fort laide

zébraït la joue de Matilda ; Thomas boitait bas. Tous trois me regardaient avec une haine venimeuse.

— Sais-tu, grogna Abel d'une voix douceuse, en essuyant le sang de son visage avec le dos de sa main, je vais littéralement me faire un plaisir de la tâche qui nous attend cette nuit.

Matilda avait tiré de je ne sais où un rouleau de corde de chanvre grossière et ils se mirent à me ligoter bras et jambes. Je me savais vaincu d'avance, ce qui ne m'empêcha pas de me débattre sauvagement. Puis Thomas me saisit par la tête, Abel par les pieds, et telle une volaille trussée, prête à embrocher, ils me transportèrent vers l'escalier de la cave. Matilda allait en tête, portant la bougie. Le silence était retombé. Même Gilbert Parsons avait cessé de ronfler. J'ouvris la bouche et criai à tue-tête.

Thomas émit un rire sinistre :

— Gueule tant que tu voudras, dit-il avec un ricanement sinistre, personne ne t'entendra. Maître Parsons est mort à ce monde. Et fort peu de gens empruntent la ruelle après le couvre-feu.

Il disait vrai, hélas ! Et si d'aventure quelque passant entendait mes appels au secours, il était peu probable qu'il se hasarderait dans l'auberge pour venir à mon secours. Après le crépuscule, les Londoniens s'occupaient de leurs seules affaires ; c'était un choix judicieux.

Pendant qu'ils me trimballaient dans l'escalier, ma tête heurta le mur. Je restai assommé un moment. Quand je repris totalement conscience, ils m'avaient laissé choir sur le sol et Thomas allumait une seconde chandelle. Plus vaste que je ne l'avais imaginée, la cave s'étendait selon mon estimation sous toute la maison et au-delà, jusqu'au bord du quai qui la contournait d'un côté. Une grande quantité de bouteilles s'alignaient dans des casiers qui couvraient les murs et le sol de pierre était parsemé de paille. J'entendais des galopades étouffées qui m'apprirent la présence de rats et un clapotis discret qui confirma mon intuition : nous étions très près de la Tamise.

Je tournai la tête pour observer mes ravisseurs. Abel s'était emparé d'un levier épais. Mon sang se glaça. Je vis alors que

Thomas était muni d'un instrument semblable et mon cœur parut s'arrêter. Ils allaient me matraquer à mort ! Mais ils se dirigèrent vers le mur de la cave qui me semblait le plus proche de la rivière. Ayant inséré les leviers de chaque côté d'une des dalles de pierre massive dont les murs étaient bâtis, ils commencèrent de l'extraire de sa position. Puis, quand ils la jugèrent suffisamment en saillie, ils posèrent les leviers et, suant et soufflant, la dégagèrent et la posèrent sur le sol. Un trou béant s'ouvrait dans le mur, bien assez grand pour y enfourner un corps d'homme.

C'était donc par là qu'ils éliminaient leurs infortunées victimes. Il devait exister un déversoir souterrain qui menait directement dans l'eau, la canalisation ou le conduit qui avait donné à Crooked Lane son nom d'origine.

En dépit de mes liens, je parvins en me tortillant à m'asseoir, mais Matilda Ford fondit sur moi et ses fortes mains me ramenèrent à la position allongée.

— Laisse-le, Matty ! dit Thomas Prynne qui s'était retourné pour voir ce qui se passait. Il n'y a plus de raison pour qu'il ne voie pas. Il n'est plus en état de parler à qui que ce soit. Pas vrai, fiston ?

Il riait. Baissant les yeux, il les braqua sur mon visage.

— Tu ferais bien de commencer tes prières.

— Attendez ! dis-je, pour essayer de gagner du temps.

Dieu seul sait ce que j'en espérais, mais la volonté de survivre est l'instinct le plus puissant de l'homme et je ne faisais pas exception. J'étais déterminé à reculer aussi longtemps qu'il était en mon pouvoir l'instant de ma mort inévitable. En réponse au regard inquisiteur de Thomas, je poursuivis :

— Si vous comptez me tuer, au moins satisfaites auparavant ma curiosité. Cela ne peut plus vous nuire à présent de me dire la vérité.

Matilda n'avait pas proféré un mot depuis son entrée en scène dans le corridor du rez-de-chaussée. Elle protesta d'une voix tranchante :

— Ne l'écoute pas ! Qu'on s'en débarrasse au plus vite.

— Matty a raison, approuva Abel dont les yeux pâles luisaient. Finissons-en.

Mais Thomas était d'humeur à contenter ma curiosité. C'était un vaniteux – je le compris soudain – qui, en temps ordinaire, était contraint de réprimer l'envie de parler de lui et de ses prouesses meurtrières.

— Je ne vois aucune raison de ne pas satisfaire sa curiosité s'il le désire. De toute façon, cela ne prendra pas longtemps. Je pense qu'il sait déjà l'essentiel de ce que nous pouvons lui dire. Tu es un brillant jeune homme, Roger, ajouta-t-il en s'adressant directement à moi : Quand et comment as-tu finalement découvert la vérité ?

— Ce soir, quand je suis monté au lit. Quant au comment, disons simplement qu'Abel a commis une ou deux étourderies qui, si je n'avais eu l'esprit si lent, auraient dû me mettre beaucoup plus tôt sur la piste. Et maîtresse Ford ici présente m'a rappelé quelqu'un la première fois que je l'ai vue. Mais, je le répète, c'est cette nuit seulement que j'ai réalisé qu'elle ressemble à Abel.

Thomas sourit.

— Rien ne t'échappe ! Ils sont frère et sœur. Mais je vois à ton expression que tu avais déjà compris. Auparavant, Abel était valet d'écurie à l'auberge *La Confiance*. C'est ainsi que nous nous sommes connus, quand je suis venu pour acheter cette maison. J'ai soulevé Abel à Martin Trollope pour qu'il vienne travailler avec moi ; il a prouvé depuis qu'il vaut son pesant d'or. Il connaissait les bruits qui courent sur le conduit souterrain des contrebandiers de jadis qui débouche sous le bord du quai ; après beaucoup de recherches, nous l'avons trouvé. Au début, nous avons envisagé de l'utiliser selon sa destination première, mais la contrebande vous met à la merci de trop de gens. Nous lui avons imaginé meilleur usage. Je ne sais plus très bien aujourd'hui de qui vint l'idée. Je dirais de Matilda peut-être...

Il hésita, peu disposé à se frustrer de ce mérite.

— Non, à y bien réfléchir, cette idée me revient. Nous allons exploiter l'auberge au mieux de nos talents et fonder notre réputation sur la qualité des vins et de la nourriture. Ainsi, tôt ou tard, nous serions bien placés pour attirer dans l'auberge de riches clients.

— Que vous assassineriez de sang-froid.

— Pas tous ! protesta Thomas, l'air peiné. Fais-nous crédit d'un peu de bon sens, fiston ! Les conditions devaient être très précises : un voyageur solitaire, ou suivi d'un seul domestique, et, bien entendu, porteur d'une forte somme d'argent ou de bijoux. C'est pourquoi il s'agit d'un jeu de patience, lent, qui nécessite de la persévérance. Et c'est pourquoi nous ne pouvons prendre le risque d'être découverts. Il faudra encore des années avant que nous soyons tous les trois assez riches pour nous retirer.

— En attendant, vous jouissez tous de votre travail ! lui lançai-je.

Thomas réfléchit ; un sourire flottait sur ses lèvres.

— Je pense que tu as raison, admit-il comme dans un rêve.

J'avais la chair de poule. Je sentais aussi l'impatience des deux autres. Avec l'audace du désespoir, je le relançai :

— Et maîtresse Ford vous signalait tous les pigeons valant la peine d'être plumés qui séjournèrent à *La Confiance*.

— De temps en temps. Tu penses à Sir Richard Mallory. Ce fut très facile. Il aimait les bons vins. Matty lui a dit que nous étions dans ce domaine les meilleurs à Londres et l'a convaincu sans mal de descendre la rue pour venir goûter les contenus de notre cave. Bien entendu, il fallait nous assurer qu'il amènerait son valet avec lui.

— Bien sûr ! Vous ne pouviez prendre le risque de laisser Jacob Pender survivre pour qu'il aille raconter chez qui son maître s'était rendu... Attendre jusqu'au dernier matin du séjour de Sir Richard, après qu'il eut payé son compte et que ses fontes étaient fixées, était un trait de génie.

Thomas eut un sourire affable :

— Naturellement. Chaque opération est soigneusement organisée.

— Et Marjorie Dyer ? Comment l'avez-vous convaincue de se joindre à vous ?

— Rien de plus simple, fit Thomas en haussant les épaules. Marjorie a toujours été ambitieuse. L'espoir lui est venu à un moment donné d'épouser Alfred Weaver. Il se peut même qu'elle ait aidé maîtresse Weaver à mourir, bien que je n'en aie aucune preuve, comme tu l'imagines. C'est d'ailleurs sans

importance, car tu ne pourras faire part à personne de mes soupçons. Mais Alfred s'est stupidement abstenu de faire d'elle sa femme, bien qu'il continuât à profiter de ses... de ses services. L'année dernière, lors d'un voyage à Bristol, je me suis confié à elle et l'ai trouvée désireuse de jouer mon jeu. À condition que j'y mette le prix, inutile de le dire. Depuis, elle a dirigé dans nos filets deux oiseaux au beau plumage, sans compter Clement Weaver. Crois-moi si tu veux, ajouta-t-il sur le ton du regret, j'étais navré de devoir tuer Clement. Vois-tu, je l'ai connu tout enfant.

— Pour l'amour de Dieu, finissons-en ! répéta Abel, nerveux. Tu n'as quand même pas l'intention de passer toute la nuit à bavarder dans cette cave !

— Du calme ! Du calme ! protesta Thomas. Tu perds ton sang-froid et ça ne sert à rien. Néanmoins, tu as peut-être bien raison.

Il me regarda.

— Allons, Roger Chapman, dis tes prières. Tu nous as valu beaucoup de désagréments : Matilda a perdu sa place à *La Confiance* et tu as fait d'elle une criminelle pourchassée. Nous ne voulions vraiment pas que tu te précipites ainsi chez le duc de Gloucester et espérions t'en empêcher. Malgré tout, nous t'aurions laissé partir demain matin si tu n'avais pas si manifestement changé d'avis au milieu du souper. Dommage, mais nous ne pouvions pas te laisser semer la pagaille plus longtemps. J'estimais que tu ne tarderais plus guère à découvrir la vérité. Alors...

De nouveau, il haussa les épaules et conclut :

— Il n'y a rien d'autre à faire, je le crains, que de t'expédier par le conduit rejoindre nos autres clients dans leur tombe aquatique. Ne te tracasse pas. Tu n'en sauras rien, je te le promets.

— Et pourquoi pas ? demanda Matilda venimeuse. Pourquoi le frapper à la tête ? Laissez-lui savoir ce qui lui arrive.

— Parce que nous ne voulons pas que son corps soit ligoté, répondit sèchement son frère. Au cas où l'on retrouverait son cadavre, il doit donner l'impression que l'homme est simplement tombé dans le fleuve.

Matilda maugréa quelques mots incompréhensibles puis dit à voix haute :

— Alors, laisse-moi faire ! Je lui dois une raclée.

— Avec plaisir, dit Thomas en lui tendant mon bâton qu'ils avaient descendu avec moi dans la cave. Sers-toi de ça. Attention, hein ! Pas trop fort. Nous voulons seulement qu'il soit inconscient.

— Non ! hurlai-je.

Je crois, du moins, que c'est ce que j'ai hurlé. Aujourd'hui encore, je ne peux me rappeler exactement ce que j'ai dit. Mon cerveau avait cessé de fonctionner et tout ce dont je me souviens, c'est d'une rage brûlante contre Dieu qui, je le sentais, était responsable de ma situation. Je me mis à gesticuler violemment sur le sol, si bien que le premier coup de Matilda, armée de mon bâton, me manqua de quelques pouces.

— Fais-le tenir tranquille ! ordonna Thomas à Abel. Assieds-toi sur ses jambes.

Abel tomba à genoux, agrippa mes deux pieds et les immobilisa sur le sol. Je me débattis de toutes mes forces et lui fis perdre prise mais ce n'était que partie remise. Il était de nouveau sur moi ; cette fois il empoigna mes jambes et Thomas vint lui prêter main-forte. J'étais prisonnier de leurs poids.

— À toi, Matty ! cria son frère.

Elle était derrière moi et il m'était impossible de tordre le cou suffisamment pour la voir. Je ne voulais pas être abattu par-derrière comme un animal mais affronter la mort en face. Je sentis l'air se déplacer quand elle leva le bras et, une fois encore, je les défiai en essayant de balancer la partie supérieure de mon corps hors de la trajectoire. Thomas cria quelque chose à son associé et tous deux resserrèrent leur étreinte. Je savais qu'il n'y avait pas d'espoir. Je fermai les yeux et attendis le coup...

Rien n'arriva. L'attente se prolongeait indéfiniment... Après ce qui me parut être une éternité d'angoisse, j'ouvris prudemment les yeux ; frappés d'horreur, hagards, la bouche ouverte, mes ravisseurs fixaient l'escalier de la cave. Je me rendis compte que les deux hommes n'étaient plus assis sur mes jambes, que j'étais libre de bouger. Je pivotai sur moi-même du mieux que je pus jusqu'à voir, moi aussi, la volée de marches de

pierre qui menait à la taverne. Des hommes étaient là, immobiles ; ils étaient plusieurs et leur chef tenait une lanterne.

Une voix s'éleva ;

— Au nom du roi Édouard, je vous arrête, vous Thomas Prynne, vous Abel Sampson et vous Matilda Ford. Vous êtes inculpés de meurtre.

L'homme qui parlait se tourna vers sa suite.

— Emmenez-les.

Puis il sauta de côté les dernières marches de l'escalier et s'avança vers moi, soulevant sa lanterne pour éclairer mon visage.

— Eh bien, maître Chapman, dit-il en souriant, nous l'avons échappé belle. J'ai eu peur d'arriver trop tard.

J'avais reconnu la voix dès les premiers mots, mais je n'arrivais pas à en croire mes oreilles. Le ton doux qui semblait toujours s'excuser n'était plus. Maître Parsons parlait à présent avec l'autorité de qui a derrière lui le pouvoir et la force de la loi.

— Je suis huissier, m'informa-t-il un moment plus tard quand nous fûmes assis dans la salle de l'auberge, une des meilleures bouteilles de Thomas Prynne entre nous.

Le calme s'était rétabli, après les événements de l'heure précédente. Thomas et ses deux complices avaient été attachés et conduits en prison ; pour moi, j'étais toujours très ébranlé. Maître Parsons nous resservit de vin et poursuivit ;

— Cela faisait un certain temps que cette auberge nous paraissait suspecte. Nous avons entendu parler de gens qui s'y étaient logés et avaient disparu. Mais rien que nous puissions prouver, rien qui pût seulement nous convaincre. Si bien qu'il fut finalement décidé que j'y séjournerais à titre de client dans l'espoir de découvrir quelque chose.

— Et ce fut le cas ? demandai-je.

Il secoua la tête :

— Pas avant que vous n'arriviez et ne fourriez votre nez partout.

— Que s'est-il passé la nuit dernière avec maître Farmer ?

— Il n'est réellement pas arrivé, répondit Gilbert Parsons en haussant les épaules. Thomas, Abel et Matilda Ford l'attendaient comme de noirs corbeaux pour se livrer à leur

commerce démoniaque mais, cette fois, ils ont été frustrés de leur proie.

Je protestai :

— J’ai entendu un second cheval dans l’écurie quand je suis allé aux latrines.

— Un tour de votre imagination, je le crains !

Les bras tendus par-dessus sa tête, maître Parsons s’étira à s’en faire craquer les articulations.

— Jésus ! Je suis heureux de quitter cette auberge et de rentrer chez moi dormir quelques nuits. J’ai manqué de sommeil toute cette semaine.

C’est à peine si je l’entendais tant j’étais occupé à lutter contre mon indignation. Si je n’avais pas été persuadé que je trouverais quelque trace de maître Farmer, jamais je n’aurais pris le risque d’aller enquêter dans la cave de Thomas. Dieu m’avait de nouveau berné. Tout de même, je n’allais pas me plaindre. Il avait veillé sur moi et Il avait vu que j’étais à la pire extrémité. Il m’avait utilisé comme Son instrument et j’espérais à présent m’être acquitté de ma dette envers Lui pour avoir quitté l’abbaye.

Je souris à mon compagnon.

— Pour un homme qui, selon ses dires, n’a pas dormi depuis des nuits, vous ronflez très bruyamment.

— Un truc que j’ai appris quand j’étais enfant pour tromper ma mère, répondit Gilbert en riant. Mes frères et moi nous relayions pour produire les ronflements pendant que les autres jouaient aux cinq cailloux ou aux jonchets sous leurs draps.

Il vida son gobelet de vin et, de nouveau, s’étira.

— Il fait presque jour. Vous sentez-vous de taille à venir avec moi faire votre déposition devant un magistrat ?

Pénétré du désir de me rouler en boule dans un coin et de sombrer dans le sommeil, je terminai, moi aussi, mon vin et répondis :

— Je pense que oui.

Dussé-je vivre cent ans, jamais je n’oublierai mes deux premiers jours à Londres. À ce moment, j’étais heureux à l’idée de laisser la ville derrière moi pour reprendre la route, mais je

savais déjà qu'un jour j'y reviendrais. Et je devais aussi retourner à Cantorbéry et surtout à Bristol.

Quel plaisir ce serait de m'assurer que chacun connaissait là-bas le rôle infâme joué par Marjorie Dyer. Je jetai un coup d'œil vers l'escalier de la cave dont la trappe, toujours ouverte, révélait le trou caverneux dans le sol.

— Comment avez-vous su ce qui se passait ? demandai-je.

— Je vous ai entendu appeler, dit Gilbert Parsons en souriant. Quand vous avez fait savoir si clairement que vous aviez changé d'avis et ne partiriez pas ce matin, j'ai compris qu'ils pourraient essayer de vous réduire au silence, mais pas que vous commettriez l'extravagante folie d'aller de vous-même fouiller leur cave. Je me suis faufilé au rez-de-chaussée, juste à temps pour les voir vous porter à la cave, troussé comme un poulet, et suis aussitôt parti chercher des renforts. J'avoue que j'ai désespéré un moment d'arriver à temps pour vous tirer de là.

— Eh bien, lui dis-je avec émotion, je vous suis reconnaissant de l'avoir fait.

Je ramassai ma balle et mon gourdin que j'avais descendus de ma chambre et posés près de mon siège.

— Si vous êtes prêt à partir, je vous suis. Je souhaite ne jamais revoir de ma vie ce lieu maudit.

Gilbert fit un signe d'assentiment et nous remontâmes ensemble Crooked Lane. Dans l'air glacé du matin, une mouette criait aigrement, en quête de nourriture. *La Tête du Baptiste* était derrière nous, silencieuse et close. En haut de la rue, *La Confiance* prospérait. Lady Anne Neville attendait, à l'abri dans un sanctuaire. Protégé par le duc de Clarence, Martin Trollope était libre. Thomas Prynne, Abel Sampson et Matilda Ford, à présent sous les verrous, paieraient leurs crimes de leur vie. Mais Clement Weaver, Sir Richard Mallory, d'autres encore jamais ne reviendraient et je ressentais une tristesse indicible.

Et voici, mes enfants – si vous avez pris la peine de me lire jusqu'au bout –, comment s'est révélé le talent que je découvris en moi de résoudre les énigmes et d'élucider les mystères, talent que j'ai affiné au long des années. Bien sûr, cette première affaire fut pleine d'imperfections, d'erreurs et de grossières

maladresses parce que j'étais naïf et inexpérimenté. Je ne savais pas vraiment ce que je faisais ni à quoi je m'engageais. C'était dû en partie à ma curiosité naturelle et en partie à ce trait obstiné de ma nature qui n'aime pas laisser aller les choses sans les avoir percées à jour.

Oh ! oui ! Bien sûr, Dieu a quelque chose à voir là-dedans. C'est ainsi. Il est aussi obstiné, aussi tenace que je le suis lorsqu'il s'agit pour Lui de parvenir à Ses fins. J'ai essayé mainte et mainte fois de me libérer de Lui mais ne l'ai jamais pu. À présent que je suis un vieil homme qui vit de ses souvenirs, je crois que je suis heureux de n'y avoir pas réussi.

FIN